This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

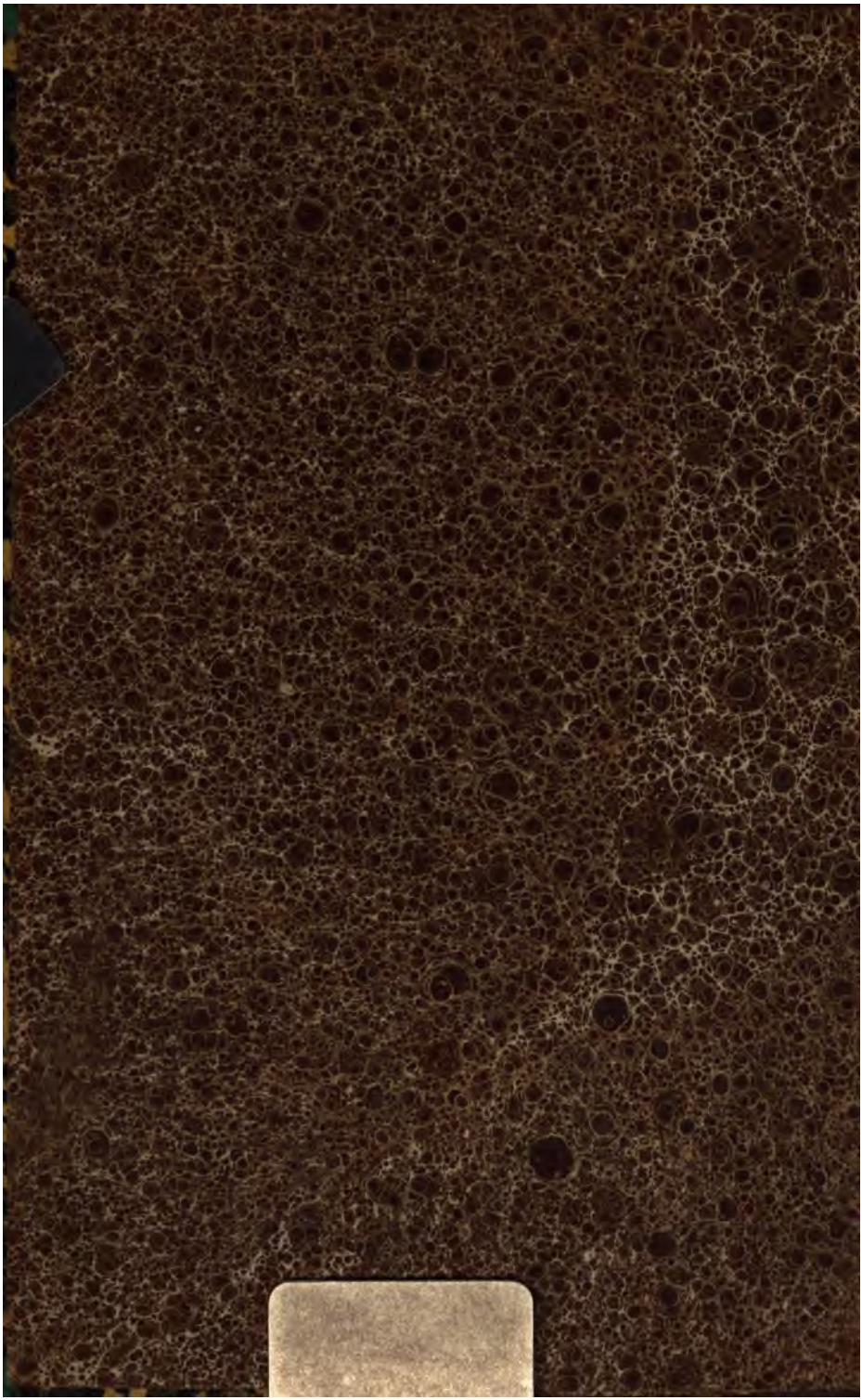
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Walckenaer 5573

600074714T

MÉMOIRE

SUR

LES NABATÉENS.

MÉMOIRE

SUR

LES NABATÉENS.

EXTRAIT DU NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

MÉMOIRE

SUR

LES NABATÉENS,

PAR

M. QUATREMÈRE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES.

PARIS.

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXV.

221. f. 71.

Nabatéens, de quel pays ils tiraient leur origine, et s'ils avaient toujours habité les régions où, suivant le témoignage de l'histoire, ils restèrent fixés pendant plusieurs siècles. J'ai pensé que ce sujet intéressant réclamait quelques discussions nouvelles, et que les lecteurs instruits accueilleraient avec un peu de bienveillance un travail entrepris sans aucun esprit de système et par le seul motif de découvrir la vérité; cet essai aura du moins le mérite d'offrir quelques renseignements inconnus et de répandre quelque jour sur une question encore mal éclaircie.

Les Nabatéens ne sont nommés nulle part dans le texte hébreu de la Bible. Cette circonstance pourrait induire à croire que ce peuple, à l'époque où fleurirent les écrivains sacrés, n'habitait point encore dans le voisinage de la Palestine; Hérodote n'en fait non plus aucune mention; mais d'autres auteurs grecs et latins ont connu les Nabatéens, dont ils parlent, dans une quantité de passages, avec des détails plus ou moins étendus; et tous s'accordent à placer dans l'Arabie la contrée qu'occupait cette nation, moins guerrière qu'active et industrieuse.

Au rapport de Joseph[1], les descendants des douze fils d'Ismaël habitaient depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Rouge, et cette vaste étendue de pays portait le nom de *contrée nabathéenne*; et saint Jérome a traduit d'une manière littérale les renseignements donnés par l'historien juif[2].

[1] *Antiq. jud.* lib. I, cap. 12; tom. I, pag. 40, ed. Havercamp.
[2] *Quæstion. hebraic. in Genes.* tom. II, pag. 530, ed. Martian.

Diodore de Sicile est le premier écrivain qui nous montre les Nabatéens formant un corps de nation, et qui nous donne sur l'histoire de ce peuple des détails circonstanciés et intéressants. Ce chroniqueur, parlant des diverses nations établies entre l'Égypte et la Syrie, s'exprime en ces termes [1] : « La partie orientale est « habitée par les Arabes appelés *Nabatéens*, dont le « pays est désert, sans eau et renferme peu de terres « cultivées. » Ce même écrivain place dans la contrée des Nabatéens un rocher extrêmement fort, auquel on montait par un seul sentier, si étroit et si difficile qu'il ne pouvait être franchi que par des hommes peu nombreux et ne portant aucun fardeau. Or ce rocher, ainsi que l'ont bien vu les commentateurs, est précisément celui qui donna son nom à la capitale de l'Arabie Pétrée.

Diodore ajoute [3] que dans ce même pays se trouvait un lac, long de cinq cents stades et large de soixante, qui produisait une immense quantité de bitume. Il est impossible de ne pas reconnaître, dans cette description, la mer Morte, ou le lac Asphaltite.

L'historien rapporte que cette contrée produisait le baume [4]. Or, on sait que cet arbrisseau précieux croissait jadis dans le pays de Galaad, à l'orient du Jourdain et de la mer Morte.

Décrivant ailleurs l'extrémité septentrionale de la

[1] *Biblioth. hist.* lib. II, cap. 48; tom. II, pag. 137, ed. Bipont.
[2] *Ib.* pag. 138.
[3] *Ib.* pag. 138, 139; tom. VIII, pag. 418-421.
[4] *Ib.* tom. II, pag. 140, et tom. VIII, pag. 420.

mer Rouge, il atteste[1] que, vis-à-vis d'une île appelée *l'île des Rhèques*, était un promontoire qui regardait Pétra d'Arabie et la Palestine. Il ajoute que les rives du golfe élanitique de la mer Rouge étaient bordés de bourgs habités par les Arabes nabatéens, et que ceux-ci s'étendaient également assez loin dans les terres[2].

Antigone ayant résolu de porter la guerre[3] chez les Nabatéens, Athénée, son général, partit de l'Idumée et arriva, dans l'espace de trois jours et trois nuits, sous les murs de Pétra, dont il s'empara par surprise, mais qui, bientôt après, lui fut enlevée par les Nabatéens. Démétrius, fils d'Antigone, voulant venger la défaite d'Athénée, s'avança durant trois jours dans des déserts qui n'offraient aucune route frayée et se présenta devant Pétra, qu'il croyait emporter d'un coup de main. Mais, voyant qu'il était attendu, que les Nabatéens avaient eu le temps de mettre en sûreté leurs richesses, et que le siége d'un rocher aussi escarpé offrait peu de chances de succès, il écouta des propositions d'accommodement et reprit le chemin de la Syrie; après une marche de trois cents stades, il arriva sur les bords du lac Asphaltite.

Dans ces différents passages le nom de Pétra désigne la ville d'Arabie dont nous connaissons aujourd'hui les ruines; et les Nabatéens, qui en avaient fait leur capitale, étaient le même peuple qui vivait répandu dans le désert d'Arabie, entre la mer Morte et

[1] *Biblioth. histor.* tom. II, pag. 283.

[2] *Ib.* pag. 285.

[3] *Ib.* lib. XIX, cap. 95, 96; tom. II, pag. 411 et suiv.

le golfe Arabique. Le témoignage de Strabon, à cet égard, n'est pas moins formel. Ce géographe atteste que l'Arabie des Nabatéens était contiguë à la Judée et à la Phénicie, et offrait une voie facile pour pénétrer en Égypte. Ailleurs[2] il rapporte que, suivant l'assertion d'Ératosthène, de la ville d'Héroopolis, située à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, en passant par Pétra, capitale des Nabatéens, la distance jusqu'à Babylone était de cinq mille six cents stades.

Artémidore, cité par le même géographe[3], parlait, comme Diodore, de l'*île des Phoques* et du promontoire qui s'étendait vers Pétra des Nabatéens et la Palestine. Il ajoutait que dans le fond du golfe Élanitique était située la contrée des Nabatéens, pays bien peuplé et abondant en pâturages. Strabon dit ailleurs[4] que les Nabatéens habitaient immédiatement auprès de la Syrie; qu'ils avaient pour capitale la ville de Pétra, dont il donne une description conforme à celle que fait Diodore. Il ajoute que cette ville était à trois ou quatre journées de Jéricho.

Étienne de Byzance[5] parle en plusieurs endroits des Nabatéens et de leur capitale. Il dit que la contrée appelée *Aïtmene*, Αἰαμνη, ainsi que celle qui portait le nom d'*Aïanitis*, faisaient partie du pays des Naba-

[1] *Geograph.* lib. XVII, pag. 803, édit. de 1620.
[2] *Ib.* pag. 767.
[3] *Ib.* pag. 776.
[4] *Ib.* pag. 779.
[5] Stephanus, *De Urbibus*, pag. 31, éd. de 1725.

téens; que ces derniers étaient également désignés par la dénomination de *Dacharénéens*, Δεχαρηνοὶ.

L'historien Joseph fait plusieurs fois mention des Nabatéens. Il atteste que ce peuple était peu belliqueux [1]. Judas Machabée, accompagné de son frère Jonathas, ayant traversé le Jourdain et s'étant avancé trois journées au delà de ce fleuve, ils rencontrèrent les Nabatéens, qui venaient à leur rencontre avec les dispositions les plus amicales [2]. Le même Jonathas, ayant appris qu'il allait être attaqué par Bacchide, envoya son frère Jean, surnommé *Gaddis*, vers les Nabatéens, afin de laisser en dépôt ses bagages chez ce peuple, fidèle allié des Juifs [3]. Jonathas fit une expédition dans le pays des Nabatéens, d'où il enleva un grand nombre de captifs et un butin immense [4].

Pompée, dans le cours de sa brillante expédition dans l'Orient, s'était proposé d'aller porter la guerre dans les états d'Aréthas, roi des Nabatéens; mais d'autres soins, et en particulier le siége de Jérusalem, l'empêchèrent de réaliser ce projet [5]. Scaurus, à qui ce général avait confié le gouvernement de la Syrie et des provinces voisines [6], se mit en marche pour

[1] *Ant. jud.* lib. XIV, cap. 1; tom. I, pag. 685, ed. Haverkamp.

[2] *Ib.* pag. 618.

[3] *Ib.* pag. 632.

[4] *Ib.* pag. 650.

[5] *Ib.* pag. 685. — Plutarch. *Vita Pompeii*, tom. I, pag. 640, ed. Rualdo. — Appian. *De bellis Mithridaticis*, tom. I, pag. 404, ed. Toll.

[6] Joseph. *Antiquit. judaic.* lib. XIV, cap. 5; tom. I, pag. 691. — Id. *Bell. jud.* tom. II, pag. 69.

allait attaquer la ville de Pétra ; mais les difficultés que présentait le siége de cette place, la famine qui affligea bientôt l'armée romaine, ne tardèrent pas à faire repentir le général de s'être engagé dans une entreprise téméraire. Voulant donc s'en tirer avec honneur, il envoya vers Arétas, avec le titre d'ambassadeur, Antipater, qui était uni à ce roi par les liens de l'hospitalité. Arétas, cédant aux représentations de son ami, consentit à payer une somme d'argent pour le dédommager de la perte de ses états. Sohémus s'empressa d'accepter cette proposition, et se hâta de mettre fin à une guerre qui lui offrait peu de chances de triomphe. Gabinius marcha contre les Nabatéens et les défit complétement.

César, se trouvant engagé dans son expédition d'Égypte, fit demander un corps de cavalerie à Malichus, roi des Nabatéens[2]. Un prince du même nom régnait sur ce peuple à l'époque où écrivait l'auteur du Périple de la mer Érythrée[3]. Mais on peut supposer, avec assez de vraisemblance, que ce prétendu nom propre n'était autre chose qu'un mot qui, dans le langage des Nabatéens, comme dans plusieurs idiomes de l'Orient, désignait le roi.

Élius Gallus[4], lorsqu'il entreprit son expédition dans l'Arabie Heureuse, comptait principalement sur

[1] Joseph. *Antiq. judaic.* tom. I, pag. 693. — Id. *De bell. jud.* lib. I, cap. 8; tom. II, pag. 72.

[2] Cæsar, *De bell. Alexandr.* pag. 778, ed. Oudendorp.

[3] *Arriani Periplus*, ap. géograph. min. tom. I, pag. 11.

[4] Strabo, *Geograph.* lib. XVII, pag. 780, 781.

l'amitié des Nabatéens et sur les secours qu'ils s'étaient engagés à lui fournir ; mais Obeïda, leur roi, se mit peu en peine d'exécuter ses promesses, et envoya auprès du général romain Syllæus (Saleh), auquel il donna plein pouvoir d'agir en son nom. Ce perfide, sous une apparence de zèle, prit toutes les mesures qui pouvaient faire échouer l'expédition. Ayant persuadé à Gallus que la route par terre était impraticable pour une armée, il lui conseilla d'équiper une flotte dans le port de Cléopatris, situé au fond du golfe occidental de la mer Rouge. Les troupes romaines, s'étant embarquées, eurent bien de la peine, en quinze jours d'une navigation difficile, à atteindre *Leuce-come*. Gallus, voyant ses troupes attaquées du scorbut et d'autres maladies dangereuses, fut forcé de s'arrêter dans cet endroit tout l'été et tout l'hiver, afin de donner à ses malades le temps de se rétablir. Ensuite il continua sa marche, toujours guidé par le perfide Nabatéen, qui le conduisit par des lieux déserts, dépourvus d'eau, et lui fit bien inutilement allonger sa route ; car, à son retour, Gallus ayant trouvé des guides plus fidèles, traversa en quinze jours le même espace de pays qu'il n'avait précédemment parcouru qu'en six mois d'une marche pénible.

Germanicus, peu de temps avant sa mort, assista, avec Pison, à un festin qui leur fut donné par le roi des Nabatéens [1].

Au rapport de saint Épiphane, vers le règne de l'empereur Constance, deux sœurs, dont l'une se

[1] Tacit. *Annales*, lib. II, cap. 57.

nommait *Marthame* (Notre-Dame), avait obtenu les honneurs divins chez les Nabatéens de l'Arabie [1].

Pline dit expressément que les Nabatéens sont ceux d'entre les Arabes qui touchent à la Syrie. *In Nabatæis, qui sunt ex Arabis contermini Syriæ* [2]. Le même écrivain ailleurs place les Nabatéens près de la Syrie et de la mer Rouge [3]. Plus loin, après avoir décrit les côtes de l'Arabie, il passe en revue les peuples qui habitaient dans l'intérieur, en commençant par le nord, et nomme d'abord les Nabatéens [4].

Si l'on en croit le témoignage de Pline, une partie de ce peuple s'était établie en Afrique, sur le bord de la mer Rouge, et portait le nom de Nabatéens *troglodytes* [5].

Enfin le même historien parle d'une espèce de jonc odorant, appelée *Teuchites*, que produisait le pays des Nabatéens [6].

Les poëtes latins font souvent mention des Nabatéens, mais il est inutile de citer leurs vers, attendu qu'ils n'offrent pas un seul fait tant soit peu remarquable.

Ammien Marcellin nomme cette nation, mais se contente de dire que l'Arabie confine d'un côté à la Syrie, et de l'autre au pays des Nabatéens [7].

[1] *De hæresibus*, pag. 41.
[2] *Historia naturalis*, lib. XII, cap. 37; tom. IV, pag. 595.
[3] *Ib.* lib. V, cap. 12; tom. II, pag. 352.
[4] *Ib.* lib. VI, cap. 32; tom. II, pag. 727, ed. Franz.
[5] *Ib.* lib. XII, cap. 44; tom. IV, pag. 617.
[6] *Ib.* lib. XXI, cap. 72; tom. VII, pag. 188.
[7] *Ib.* lib. XVII, pag. 43, ed. Valesii.

Si les écrivains sacrés, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, ne font nulle part mention des Nabatéens, ils n'ont pas laissé de connaître le lieu qui devint la capitale de ce peuple, et le désignent par le nom de *Sela*, סלע, *rocher*, dont le nom grec Petra est la traduction[1]. Le roi Amasias, ayant vaincu les Iduméens dans la vallée des Salines, prit la ville de Sela et lui donna le surnom de *Jectael*[2]. Joseph, qui rapporte l'expédition du même Amasias, assure que ce prince, ayant fait un grand nombre de prisonniers parmi les Iduméens et les peuples voisins, en fit précipiter dix mille du haut du grand rocher situé dans l'Arabie[3]. Si l'on en croit le même historien, Pétra portait primitivement le nom d'*Arcen*, Ἀρκὴν[4] ou *Arécème*, Ἀρεκέμη[5], et avait pris cette dénomination du roi madianite Arecemus (Rekem, רקם), dont il est fait mention dans plusieurs passages de la Bible; mais cette assertion me paraît extrêmement douteuse, et aucun témoignage des écrivains hébreux ne nous induit à supposer que le lieu où fut bâtie par la suite la ville de Pétra ait jamais fait partie du territoire occupé par les Madianites. Ce qui doit être admis pour incontestable, dans le récit de Joseph, c'est que la mort d'Aron arriva dans le lieu qui vit ensuite s'élever la ville de Pétra. En effet, nous savons, par le

[1] *Isaiæ* cap. 16, vers. 1.
[2] *Reg.* lib. IV, cap. 14, vers. 7.
[3] *Antiquit. jud.* lib. IX, cap. 9; tom. I, pag. 495.
[4] *Ib.* lib. IV, cap. 4; tom. I, pag. 208.
[5] *Ib.* cap. 7; tom. I, pag. 223.

témoignage des derniers voyageurs, que, dans le voisinage des ruines de Pétra, on montre encore le tombeau du frère de Moïse. Joseph fait mention de la montagne appelée *Soutorrên*, qui confinait avec Pétra[1]. Cette ville joue dans l'histoire un rôle assez important, d'abord comme une place du pays des Idumèens, puis comme capitale des Nabatéens. J'ai parlé plus haut des expéditions projetées ou tentées avec peu de succès contre cette forteresse par Athénée, Démétrius Poliorcète, Pompée, Scaurus, Gabinius.

Hérode, contraint de quitter la Judée, avait résolu d'aller chercher un asile à Pétra, auprès du roi Malchus, le même sans doute dont il a été fait mention plus haut; mais ce prince refusa d'accueillir dans ses états cet illustre fugitif[2].

La ville de Pétra, pendant plusieurs siècles, tint parmi les cités de l'Orient un rang distingué. Bien placée pour servir d'entrepôt au commerce que les Romains entretenaient avec l'Arabie Heureuse, l'Inde et les autres contrées orientales de l'Asie, elle sut mettre à profit son heureuse position; et ses habitants, enrichis par un négoce actif et heureux, furent en état de creuser des rochers immenses, et d'élever des monuments d'un genre si étonnant, dont l'existence, restée longtemps inconnue, nous a été révélée dans ce siècle par les efforts du docteur Seetzen, de MM. Burckhardt, Banks, Mangles, Irby et Léon Delaborde.

[1] *De bell. jud.* tom. II, pag. 298.

[2] *Antiq. jud.* lib. XIV, cap. 13 et 14; tom. I, pag. 725 et 726.

Diodore de Sicile[1] et Agatharchide[2] nous apprennent que les Gerréens et les Minnéens, et autres peuples d'Arabie, étaient constamment occupés à transporter à Pétra et dans la Palestine l'encens et les diverses espèces d'aromates. Pline le naturaliste nous donne sur la ville de Pétra des détails assez étendus, qui méritent d'être transcrits en entier, d'autant plus qu'ils présentent une difficulté assez grave, et dont la solution ne peut que jeter beaucoup de jour sur la question que j'ai entrepris de traiter. L'historien romain s'exprime en ces termes : « La ville de « Pétra, située au milieu du pays des Nabatéens, est « placée dans une vallée qui a un peu moins de deux « mille pas d'étendue, environnée de montagnes inac- « cessibles et traversée par une rivière. De cette ville « à Gaza, port de notre mer, on compte six cent « mille pas, et cent trente-cinq jusqu'au golfe Per- « sique. C'est là que viennent aboutir les deux routes : « celle des voyageurs qui, partant pour la Syrie, se « dirigent vers Palmyre, et celle des marchands qui « viennent de Gaza. Depuis Pétra jusqu'à Charax « habitaient les Omaniens, dont le pays renfermait « plusieurs villes, autrefois célèbres, fondées par Sé- « miramis, telles que Abesamide et Soractia, aujour- « d'hui tout cet espace n'est plus qu'un désert. Ensuite « on trouve une ville appelée *Forath*, située sur la « rive du Pasitigre et soumise au roi de Charax. C'est « là qu'arrivent les voyageurs qui viennent de Pétra

[1] *Biblioth. histor.* lib. III, cap. 44; tom. II, pag. 283.

[2] *De mari Rubro*, op. geogr. min. tom. I; pag. 57.

« et qui ensuite descendent le fleuve l'espace de douze « mille pas, jusqu'à la ville de Chasa. » *Deindè Nabatæi oppidum includunt, Petram nomine, in convalle; paulò minus 2 mill. passuum amplitudinis, circumdatum montibus inaccessis, amne interfluente. Abest a Gazâ, oppido littoris nostri, DC. M. a sinu Persico CXXXV. M. Hùc convenit utrumque bivium, eorum qui è Syriâ Palmyram petiere et eorum qui ab Gazâ venerunt. A Petrâ incoluere Omani ad Characem usque, oppidis quondam claris a Semiramide conditis, Abesamide et Soractiâ. Nunc sunt solitudines. Deindè est oppidum, quod Characenorum regi paret, in Pasitigridis ripâ, Forath nomine, in quod a Petrâ conveniunt; Characenque indè XII mill. passuum secundo æstu navigant*[1].

Enfin le naturaliste romain s'exprime en ces termes: « Suivant quelques-uns, il existe deux villes, arrosées « par le Tigre et situées à une grande distance l'une « de l'autre, savoir Barbatia et Thumata. Celle-ci, au « rapport de nos marchands, est à dix journées de « navigation de Pétra, et reconnaît l'autorité du roi « de la Characène[2]. » *Quidam et alia duo oppida longis intervallis Tigri prænavigari tradunt Barbatiam mox Thumatam; quod abesse a Petrâ decem dierum navigatione nostri negotiatores dicunt, Characenorumque regi parere.*

[1] Plin. *Historia naturalis*, lib. VI, cap. 32; tom. II, pag. 714 et 715.

[2] *Ib.* pag. 715.

Ces passages, il faut l'avouer, semblent contredire l'opinion généralement reçue sur l'existence d'une seule ville nommée Pétra et annoncer qu'une seconde place, portant la même dénomination, était située près des bords du golfe Persique. Mais si on examine avec attention le texte de Pline, on se convaincra, je l'espère, que la difficulté est seulement apparente, et que le célèbre naturaliste, ou les auteurs qu'il a copiés, s'accordent parfaitement avec les écrivains dont j'ai invoqué le témoignage. D'abord peut-on supposer avec quelque vraisemblance que Pline, qui dans la description de l'Arabie nomme des lieux insignifiants, de misérables villages, ait omis complétement une ville aussi connue que la capitale de l'Arabie Pétrée, et dont les ruines magnifiques attestent encore l'antique splendeur? Le fait, à coup sûr, n'est nullement probable. On ne saurait objecter que Pétra, à l'époque où écrivait Pline, fût déchue de son importance primitive. Ptolémée, qui écrivait postérieurement à Pline, désigne Pétra comme une cité considérable. Elle avait le titre de métropole, et elle est ainsi désignée sur les médailles qui y ont été frappées sous les règnes d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, de Septime-Sévère, ainsi que dans les Notices ecclésiastiques. Sous les empereurs chrétiens, elle était un siége épiscopal. Il est donc à présumer, indépendamment des preuves directes, que la ville de Pétra dont parle Pline, et qu'il représente comme la capitale des Nabatéens, ne différait pas de celle qui donnait son nom à l'Arabie Pétrée.

D'ailleurs la description du naturaliste romain s'accorde si bien avec les détails que nous donnent d'autres écrivains de l'antiquité et avec les descriptions des derniers voyageurs, que l'on ne saurait, ce me semble, se refuser à reconnaître qu'il s'agit de la même ville. Nous retrouvons, dans les récits de Burckhardt et de MM. Mangles, Irby, Delaborde, cette vallée étroite où était placée Pétra, ces montagnes inaccessibles qui l'entouraient. Enfin ce courant d'eau qui la traversait n'était pas une véritable rivière, puisqu'il ne s'en trouve aucune dans l'Arabie, mais le torrent appelé *Wadi-Mousa* (le torrent de Moïse), qui baigne les débris de cette antique cité.

Mais, dira-t-on peut-être, les distances données par Pline ne sauraient s'appliquer à la ville de Pétra, capitale de l'Arabie Pétrée, puisqu'il assure que de cette place à Gaza on comptait six cent mille pas, et cent *mente*-cinq mille jusqu'au golfe Persique. La difficulté est certainement bien grave; mais il me semble qu'on peut la lever sans un grand effort. Il s'agit seulement de supposer, avec Cellarius, que les deux nombres ont été transposés, ou par la faute de Pline, ou par celle des copistes; que la mesure de six cent mille pas indique la distance du golfe Persique à Pétra, et les cent trente-cinq mille celle de la même ville à Gaza: de cette manière tout s'explique avec facilité, et les distances indiquées par Pline s'accordent assez bien avec celles qui résultent de l'inspection des cartes modernes.

Je ne dois point dissimuler ici une objection forte, qui semble naître naturellement d'un des passages de

Pline que j'ai transcrits ci-dessus. Cet historien, après avoir décrit la ville de Pétra, ajoute : *Abest a Gazâ oppido littoris nostri DC. M. a sinu Persico CCXXIV. M. Hùc convenit utrumque biviam eorum qui a Syriâ Palmyram petiere, et eorum qui ab Gazâ venerunt.* Si l'on faisait rapporter l'adverbe *hùc* à la ville de Pétra, il faudrait supposer que cette place était le point vers lequel se dirigeaient les caravanes de marchands qui allaient faire le commerce des contrées orientales de l'Asie, et que, par conséquent, elle était située à une grande distance des frontières de l'empire romain; mais je crois pouvoir admettre que l'adverbe en question s'applique au golfe Persique : c'était en effet cette mer qui était le but des entreprises commerciales des Romains; c'est sur ses bords qu'ils se rendaient pour aller chercher les perles de Bahreïn, les aromates, le coton, la soie et les productions précieuses de la Perse et de l'Inde. Deux caravanes partaient à la fois, l'une de la Syrie, l'autre de la Palestine, et traversaient, dans des sens différents, les vastes déserts de l'Arabie. Mais dans une course si longue et si dangereuse, les marchands avaient besoin de rencontrer des entrepôts où ils pussent se procurer des guides, des chameaux, des provisions, trouver un asile en cas d'accidents, et déposer au besoin une partie de leurs marchandises. Or l'une et l'autre route offraient cet avantage. D'un côté Palmyre présentait aux caravanes de Damas un entrepôt parfaitement situé; et la ville de Pétra n'était pas moins bien placée pour procurer aux marchands

de Gaza toutes les commodités que leur voyage rendait indispensables; et ce fait nous explique comment une place isolée au milieu des sables du désert avait pu acquérir une grande importance et des richesses immenses, qui avaient mis les habitants en état de décorer leur ville d'édifices somptueux, tels qu'on n'en rencontre pas de pareils dans le reste de l'Arabie.

Si nous lisons dans Pline que les Omaniens habitaient la contrée qui s'étendait depuis Pétra jusqu'à Charax, je crois que le texte présente une légère faute. En effet, les Omaniens ont probablement toujours occupé la contrée d'Oman, qui fait partie de l'Arabie Heureuse. Je pense qu'au mot *Omani* il faut substituer *Thomani* ou *Themani*, car un peuple de ce nom habitait le grand désert de l'Arabie. Pline lui-même y place les *Thimanei*[1]. La ville de Thamana se trouve indiquée dans la Notice de l'empire[2]. Ce nom a été bien connu des Arabes. Les Thimanei descendaient probablement de Thaman, l'un des fils d'Ismaël; et je crois reconnaître un de ces Arabes dans cet Eliphaz, surnommé *Temani*, l'un des interlocuteurs du livre de Job.

On pourrait encore assigner une autre cause de la méprise de Pline. Cet historien place dans la contrée d'Oman, qui fait partie de l'Arabie Heureuse, une ville nommée *Bathra-Sabbas*[3], qui tirait probable-

[1] Lib. VI, cap. 33, pag. 727.
[2] *Notitia dignitatum*, pag. 36, éd. Labbe.
[3] *Historia naturalis*, tom. II, pag. 718.

ment son surnom du voisinage de Sabo, ville dont Ptolémée fait mention; et Pline, trompé par la ressemblance des mots *Bathra* et *Pétra*, aurait pu supposer qu'une ville de Pétra avait existé dans l'Arabie Heureuse; mais j'avoue que cette conjecture me paraît moins probable que l'autre. Quant à l'assertion de Pline que, suivant le rapport des marchands romains, on comptait dix journées de navigation depuis la ville de Thumata, située sur le Tigre, jusqu'à celle de Pétra, je ne puis me défendre de croire que son témoignage repose uniquement sur une erreur grave; car, si l'on s'en tenait au texte de Pline, il faudrait chercher Pétra sur le golfe Persique, où enfin, pour la trouver, remonter le Tigre ou l'Euphrate. Dans la première supposition, et si l'on s'en rapportait à la leçon qu'offre le texte des éditions de Pline, Pétra aurait été située à cent trente-cinq mille pas du golfe Persique. Or on ne saurait dire que l'on fait voile vers une ville placée à une cinquantaine de lieues de la côte. L'expression, à la rigueur, serait admissible s'il s'agissait seulement d'une distance de quelques lieues et qu'on trouvât sur le rivage le plus voisin une place offrant un abord facile, qui pût être considérée comme servant de port à l'autre ville. C'est ainsi que l'on pourrait dire, sans employer une locution impropre, que l'on fait voile vers la Mecque ou Lima, quoique ces deux villes soient réellement situées dans les terres. D'un autre côté, on ne saurait supposer que Pétra, quoique éloignée de la mer, fût située sur le bord d'une rivière navigable que les bâtiments pussent remonter; car on

chercherait vainement, sur toutes les côtes de l'Arabie, un pareil courant d'eau.

Mais, dira-t-on, Pétra était peut-être située sur la rive de l'Euphrate, au midi de Babylone : je ne saurais admettre cette hypothèse. D'abord si Pétra eût été baignée par l'Euphrate, Pline aurait nommé ce fleuve célèbre, et ne se serait pas exprimé de cette manière, « une rivière la traverse, » *amne interfluente*. En second lieu, nous apprenons du même écrivain que les caravanes de marchands romains se rendaient directement par terre de Pétra à Forath : c'est ce que semble indiquer le verbe *conueniunt*, qui est également employé dans le même sens en parlant des caravanes de Damas. De Forath on descendait le fleuve jusqu'à Charax. Or, si Pétra avait été située sur la rive de l'Euphrate, il eût été plus simple et plus facile de s'embarquer sur ce fleuve pour gagner Forath, au lieu de s'enfoncer, pendant plusieurs jours de marche, dans un désert sablonneux et dépourvu d'eau. Cette raison seule, indépendamment des autres preuves que j'ai produites, suffirait, ce me semble, pour faire soupçonner que ce n'est point sur le bord de l'Euphrate qu'il faut chercher la position de cette ville de Pétra, qui formait l'entrepôt du commerce des Romains avec le golfe Persique.

D'ailleurs Pline lui-même, dans un autre passage, atteste expressément que c'était le pays des Troglodytes qui servait de point intermédiaire pour les relations commerciales des Romains dans l'Orient. Or le même auteur a soin de remarquer que les Troglodytes

habitaient les bords du golfe le plus oriental de la mer Rouge, non loin de la ville de Pétra.

De plus, la rive de l'Euphrate, au nord et au midi de Babylone, était alors sous la domination des Parthes. Or, si l'on étudie avec quelque soin les différentes routes que suivait le commerce des Romains en Orient, on se convaincra sans peine que les marchands évitaient avec une assez grande attention de passer, et surtout de séjourner, sur les terres soumises à ces implacables ennemis du nom romain : ils auraient craint d'éprouver à chaque pas les vexations et les injustices les plus criantes. Ainsi les deux caravanes, celle de Damas et celle de Gaza, traversaient, dans des directions opposées, le grand désert de l'Arabie, sans toucher à aucun lieu de l'empire des Arsacides. Ainsi, quand les marchands se rendaient dans la Sérique pour y chercher la soie, cette marchandise précieuse dont le luxe des Romains avait fait un objet de première nécessité, ils aimaient mieux prendre leur route par le nord de l'Asie, et faire un long circuit, que de traverser la Perse et les autres provinces soumises aux Parthes. Comme les usages, dans l'Orient, restent à peu près invariables, nous voyons encore aujourd'hui les caravanes qui partent d'Alep parcourir le désert d'Arabie dans toute sa longueur, sans toucher à Hellah ni à aucune ville située sur les bords de l'Euphrate, et se diriger en droite ligne vers Basra, qui a remplacé l'ancienne ville de Forath.

Maintenant il s'agit d'expliquer le passage de Pline où cet écrivain parle des deux villes de Barbatia et de

Thumata, situées sur le bord du Tigre, et dont la dernière était à dix journées de Pétra. Ce morceau, qui offre sans doute l'extrait d'un itinéraire ancien, présente une réunion d'éléments hétérogènes et de renseignements qu'il paraît impossible de concilier avec ce que nous savons d'ailleurs sur la géographie de l'Orient. Voici de quelle manière j'explique les erreurs nombreuses que ce passage réunit en un petit nombre de lignes. Je suppose que Pline, ou le secrétaire qui travaillait à recueillir pour lui des matériaux, avait sous les yeux l'itinéraire d'un marchand romain, qui, partant de Charax, était retourné à Pétra. Ayant vu que la première partie de la route s'était faite en remontant le Tigre jusqu'à Forath, il avait pensé qu'elle devait continuer en naviguant sur le même fleuve, et il ne s'était pas aperçu que le marchand, arrivé à Forath, avait quitté le bord du Tigre pour s'enfoncer dans le désert de l'Arabie. Dominé par une prévention erronée, il n'avait pas manqué de placer sur les rives du Tigre des lieux qui devaient se trouver à une immense distance de ce fleuve, sans s'embarrasser si les renseignements contenus dans la narration pouvaient se concilier avec la géographie de l'Orient. Ainsi il a assuré, contre toute vraisemblance, que de Thumata on arrivait à Pétra après une navigation de dix jours, tandis que ces deux villes étaient placées sans doute à cette distance l'une de l'autre, mais dans un désert, loin de toute rivière. En effet, si je ne me trompe, Thumata n'a jamais été située sur le bord du Tigre, mais dans le désert de l'Arabie. C'est la même

ville que Pline lui-même désigne ailleurs par le nom de Dumata. Ptolémée et Étienne de Byzance écrivent ce nom de la même manière, Δουμαι; saint Jérôme lit *Duma*[1]; c'est la Thamatha de la Notice de l'Empire[2], la *Doumet aldjendel* des Arabes. Les derniers mots qui terminent le passage de Pline suffiraient seuls pour indiquer avec quelle négligence ce fragment a été extrait et rédigé. L'auteur, après avoir parlé de la ville de Thumata, ajoute : *Characenorumque regi parere.* Si cette ville, comme l'indique ce passage, avait été située sur le Tigre, mais à une très-grande distance de l'embouchure de ce fleuve, elle ne pouvait en aucune manière faire partie du royaume de la Characène, qui était renfermé dans des limites très-étroites et ne s'étendait pas, à ce qu'il paraît, vers le nord, au delà de la ville de Forath. Il est donc à présumer que l'abréviateur, en supprimant une grande partie des détails contenus dans l'itinéraire qu'il avait sous les yeux, aura omis le nom de Forath, qui formait le lieu de rendez-vous des caravanes à leur arrivée ou à leur départ, et qui, comme Pline l'a indiqué, était soumise à l'autorité du roi de la Characène.

D'après tous ces détails, je crois pouvoir conclure que la ville de Pétra dont parle Pline, et qu'il nous représente comme la capitale des Nabatéens, n'était autre que la cité de Pétra, située dans le désert, entre le lac Asphaltite et la mer Rouge, et qui communiquait son nom à l'Arabie Pétrée; que l'on aurait tort

[1] Hieronymus, *Quæst. hebr. in Gen.* tom. II, pag. 530.

[2] *Notitia dignitatum*, pag. 37, ed. Labbe.

de vouloir, sur l'autorité de Pline, admettre une seconde ville de ce nom, placée près du golfe Persique ou sur les bords de l'Euphrate.

On sera peut-être étonné que j'aie essayé de corriger si fréquemment les assertions de Pline; mais si l'on prend la peine de lire avec attention ce que cet historien a écrit sur la géographie de l'Orient, on se convaincra que Pline, en plus d'un endroit, a réuni sans assez de critique les excellents matériaux qu'il trouvait dispersés dans les écrits des voyageurs et des géographes; qu'il a mis quelquefois bout à bout des itinéraires qui se dirigeaient dans des sens contraires, d'où il est résulté en plus d'une circonstance des erreurs assez graves. Les copistes ont encore augmenté le nombre des fautes que la distraction de l'auteur ou de ses secrétaires avait pu introduire dans l'ouvrage. Ces remarques n'ont aucunement pour but de diminuer l'estime et l'admiration que réclame un si important travail. Pline était à coup sûr un écrivain du plus profond mérite, mais il était homme. Obligé quelquefois de presser sa marche et de s'en rapporter à des extraits rédigés par des hommes infiniment moins habiles que lui, il n'a pu soigner également toutes les parties de son histoire, et l'on remarque, surtout dans ses narrations géographiques, des omissions, des répétitions, des erreurs de divers genres qu'un historien bien moins savant, mais plus maître de son temps et livré exclusivement à une branche de connaissances, aurait pu éviter sans beaucoup de peine.

Nous avons vu la ville de Pétra parvenir à un haut

degré de splendeur et d'opulence, et ses habitants exploiter avec succès le commerce d'une partie des contrées de l'Orient. Cet état prospère ne se prolongea pas au delà de quelques siècles ; et cette ville retomba par degrés dans cette position inférieure dont l'avait tirée momentanément une suite de spéculations commerciales aussi heureuses que hardies. Pétra, après avoir brillé sur la scène du monde, se trouva réduite au même rang que les villes qui l'environnaient, et dont elle avait sans doute excité longtemps la jalousie.

On peut, si je ne me trompe, attribuer la décadence de Pétra à l'extension que prit chez les Romains le commerce qui se faisait directement de l'Égypte avec l'Inde. Ce voyage pouvait s'exécuter, à l'aide de la mousson, dans un temps assez court. L'échange des marchandises avait lieu directement sans passer par une multitude de mains étrangères. La route de mer était bien moins coûteuse et présentait bien moins de dangers que la traversée du désert, où l'on avait à redouter la faim, la soif, les vents brûlants, les embûches des Arabes errants. Probablement les rois parthes et ceux de la Characène profitaient souvent de la position des marchands romains qui se trouvaient isolés sur une terre étrangère, à une si grande distance de leur patrie, et exerçaient contre eux des vexations de plus d'un genre. Les négociants de ces contrées ne se faisaient peut-être pas scrupule de renchérir arbitrairement le prix des marchandises, d'en altérer la qualité ; enfin, les habitants de Pétra eux-mêmes, dans la vue d'exercer à eux seuls le monopole

du négoce de l'Orient et de dégoûter les Romains de se livrer en personne à ce genre de spéculations, s'étaient sans doute permis bien des actes qu'une sévère probité ne saurait tolérer.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, l'histoire de l'empire romain nous montre la ville de Pétra déchue de sa grandeur et réduite à n'être plus qu'une cité d'un rang inférieur. Sous les empereurs, elle portait, comme je l'ai dit, le titre de *métropole;* et nous possédons encore des médailles frappées dans cette ville sous les règnes d'Adrien, Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle, Septime-Sévère[1]. Mais dans les siècles suivants elle ne tarda pas à voir disparaître les débris de sa grandeur. La notice de Hiérocles[2] la place dans la province de Palestine, mais sans aucune désignation honorifique. On ne la trouve point indiquée, dans la Notice de l'empire, parmi les villes où les Romains tenaient des garnisons. Son nom se trouve plusieurs fois dans l'histoire, mais elle n'y paraît que comme une place assez insignifiante. Procope[3] en parle comme ayant été jadis la capitale des Arabes, et se tait absolument sur le rang qu'elle tenait parmi les villes de l'Orient. Nous lisons, dans l'histoire des martyrs de Raïthe[4], qu'un anachorète de ce monastère était natif de Pétra. Elle était restée avec la dignité de siége

[1] Eckhel, *Doctrina numorum veterum,* tom. III, pag. 503, 504; Sestini, *Classes générales,* Florentiæ, 1821, pag. 156; Rasche, *Lexicon universæ rei numariæ,* tom. III, part. II, col. 1121, 1122.

[2] *Antonini Itinerarium,* pag. 721.

[3] *De bell. Persic.* tom. I, pag. 58.

[4] *Illustrium Christi martyrum lecti triumphi,* pag. 111.

épiscopal, et les actes des conciles nous ont conservé les noms de plusieurs de ses évêques[1]. On lit, dans le *Pré spirituel* de Moschus, que Flavien, évêque d'Antioche, fut relégué à Pétra par ordre de l'empereur Anastase; le même ouvrage fait mention d'un évêque de Pétra nommé Athénogènes[2]. Théophane[3] parle d'un alchimiste qui fut relégué par l'empereur Anastase,

Εἰς τὴν Πέτραν τὸ φρούριον τῆς Ἀσίας.

Je dois consigner ici un fait curieux, et qui, si je ne me trompe, n'a encore été observé par personne. Vers la fin du VII^e^ siècle de l'hégire, non loin des ruines de l'ancienne Pétra, existaient un lieu et une montagne qui portaient le nom de *Bedr*, بدر; et la contrée voisine était désignée par la dénomination de *Bedriiah*, البدرية. Ces noms, comme il est facile de le voir, nous rappellent les noms antiques de *Pétra* et d'*Arabie Pétrée;* et comme dans l'Orient, et surtout dans ces contrées reculées et sauvages, rien ne change, rien ne se modifie, et que les dénominations des lieux sont encore aujourd'hui telles qu'elles étaient jadis, on peut supposer, je crois, que les noms de Bedr et de Bedriiah existaient déjà à une époque extrêmement reculée, et auront donné naissance aux noms adoptés par les Grecs et les Romains; car il serait peu naturel de croire que des dénominations

[1] Lequien, *Or. christ.* tom. III, col. 667 et suiv., 723 et suiv.

[2] *Vitæ Patrum*, pag. 870, 899, 901.

[3] *Chronicon*, pag. 129.

importées par des peuples étrangers, surtout en Arabie, se fussent conservées sans altération jusqu'à une époque comparativement si récente, lorsque nous savons que, dans les lieux où la domination des Grecs et des Romains était le plus solidement établie, les noms donnés par ces peuples à un grand nombre de villes n'ont jamais été adoptés par les habitants naturels du pays, et que les dénominations anciennes ont survécu à la destruction de l'empire de ces conquérants et se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Comme le passage que je viens d'indiquer a une assez grande importance, et qu'il se trouve dans l'ouvrage d'un des plus savants historiens dont les Arabes puissent se glorifier, je vais traduire ce fragment en entier. Nowaïri, dans la vie du sultan Bibars, décrivant le voyage que fit ce prince depuis le Caire jusqu'à la ville de Karak, s'exprime en ces termes [1] :

« Le sultan partit du château de la Montagne, un « jeudi, et alla descendre à Belbeïs, où il séjourna « jusque vers la brune. S'étant remis en marche, il « s'arrêta à Ras-alma, راس الماء, dans la vallée de Sé- « dir, وادى السدير. Il en partit au milieu de la nuit « du samedi; et arriva à *Kera*, الكراع, où il séjourna « jusqu'au coucher du soleil. Il prit une provision « d'eau pour deux jours, et suivit le chemin de Be- « driah, طريق البدرية. Il continua sa route à marche « forcée jusqu'au point du jour du lundi, sans se reposer, « si ce n'est le temps strictement nécessaire pour que « les chevaux pussent s'abreuver et manger leur ration.

[1] Man. arabe d'Asselin de Cherville, fol. 57 *v*.

« Le sultan s'arrêta au pied de la montagne de Bedr. « Il en partit lorsqu'il fit grand jour, attendu que le « chemin à franchir était fort escarpé. Il arriva à Bedr « et s'arrêta sur le bord de la fontaine; c'est un courant « d'eau qui sort d'une montagne verdâtre, sur laquelle « ne croît aucune plante. La source est placée vers « l'occident, au pied d'une montagne élevée: elle se « présente sous la forme d'une grotte taillée dans le « roc, où l'on peut pénétrer l'espace d'environ dix pas; « alors on voit une source qui sort de terre sur la « gauche de celui qui entre. Le sultan, avant d'arriver « en cet endroit, avait eu soin d'envoyer des Arabes, « avec ordre de recueillir l'eau de cette fontaine en « quantité suffisante pour fournir aux besoins du prince « et de sa suite. Ces Arabes se hâtèrent de creuser en « terre, tout autour de la source, plusieurs réser- « voirs, semblables à des citernes, qu'ils entourèrent « de pierres et qu'ils remplirent d'eau. Le sultan, étant « arrivé avec tout son monde, chacun put facilement « se désaltérer. Sans cette précaution, on se serait « étouffé en se précipitant pour parvenir jusqu'à l'eau. « Bibars entra alors dans la grotte, s'assit sur le bord « de la source, et il s'occupa à remplir lui-même les « outres de ses compagnons de voyage, après quoi il « remit à chacun celle qui lui appartenait. Il partit en- « suite et arriva à un puits isolé nommé *Hasanah*, « حسنة, puis à une source appelée *Malihah*, المليحة « (salée), près de laquelle il campa. S'étant remis en « marche, il alla passer la nuit au pied d'une montagne « appelée *Nakb-alrebai*, نقب الرباعي. Dès qu'il fut grand

« jour, le sultan gravit cette montagne, qui est d'une « étendue considérable et coupée par plusieurs gorges « escarpées : elle se compose d'une pierre tendre qui « ressemble à du sable aggloméré, et offre des nuances « variées de rouge, de bleu et de blanc. Dans cette « montagne sont pratiquées des excavations qui peuvent « donner passage à un homme à cheval; on y voit des « espèces d'échelles formées de pierres. Là est le tom- « beau du prophète Aron, frère de Moïse, situé à « gauche du chemin qui conduit dans la Syrie. Près « de là est un château appelé *Aswit*, الاسويت : le « sultan s'y rendit en gravissant la montagne, et se « convainquit par ses yeux que c'était une citadelle « extrêmement forte et d'une architecture admirable. « Descendant ensuite au travers des gorges de Rebaï, « نقوب الرباعي, il arriva aux villes des enfants d'Israël, « مدايين بني اسرايل : on désigne par ce nom des ex- « cavations pratiquées dans les rochers et qui présentent « des formes magnifiques. On y voit des maisons sou- « tenues par des colonnes; les portes et l'extérieur des « chambres sont ornés de figures gravées au ciseau « dans la pierre, et qui toutes sont en creux et offrent « des objets de tout genre; les maisons ont la grandeur « de celles que l'on bâtit de nos jours; dans l'intérieur « de ces édifices on remarque des salles voûtées, des « estrades placées en regard les unes des autres, des « trésors, des vestibules, des harems, والحرميات : rien « de tout cela n'est bâti, mais tout est taillé dans le roc, « en forme de grottes. On voit en cet endroit deux mon- « tagnes, placées vis-à-vis l'une de l'autre, et séparées

« par un chemin : chacune d'elles présente la figure « d'une muraille élevée, et la route est bordée, à droite « et à gauche, d'une longue file de maisons. Le sultan, « ayant satisfait sa curiosité, partit de ce lieu et se « rendit à la vallée de Medrah, وادي المدورة, puis à un « bourg appelé *Od-mâ*, مدما : il a pris son nom « d'une source que Moïse frappa de son bâton ; elle « roulait alors du sang, et le prophète lui dit : « Je te « l'ordonne de la part de Dieu, change-toi en eau « douce ; » مدما عد ; et à l'instant l'eau de cette « fontaine devint fraîche, limpide et d'une saveur « agréable. Le sultan, après avoir passé la nuit en cet « endroit, se remit en marche le samedi vingt et unième « jour du mois, et arriva à la forteresse de Schaubak « le lundi, vers le milieu du jour : il y campa et reçut « les émirs des Bènou-Akabah et autres chefs d'Arabes, « qui lui offrirent en présent des chevaux, des dro- « madaires, et d'autres objets. Ayant quitté Schaubak « le lundi vers midi, et prenant la route de Hasa, « الحسا, il arriva à Karak vers le milieu du mardi, « vingt-troisième jour du mois. »

Les écrivains de l'antiquité ont plus ou moins étendu le territoire occupé par les Nabatéens ; et on peut en effet présumer que ce peuple, aux différentes époques de son existence politique, avait soumis à sa domination les peuplades dont il était environné et porté au loin les entrepôts de son commerce, tandis que dans d'autres circonstances il avait dû céder à des forces supérieures et évacuer une partie de son domaine. Strabon comprend les Iduméens parmi les

Nabatéens. Saint Épiphane[1], parlant des Esséniens, assure qu'ils venaient du pays des Nabatéens, autrement la Pérée, qui confinait à la région des Moabites. Or la Pérée devait son nom à sa position au delà du Jourdain et de la mer Morte; mais rien n'indique, ce me semble, que le pays des Nabatéens se soit étendu si loin vers le nord. On doit encore moins admettre le témoignage d'Étienne de Byzance, qui place dans cette contrée la ville de Medaba, qui avait fait précédemment partie du territoire occupé par la tribu de Ruben[2]. D'un autre côté, ce compilateur peu exact place dans l'Arabie Heureuse le pays habité par les Nabatéens.

Suivant le même écrivain[3], la ville d'*Oboda* était située dans le pays des Nabatéens; un peuple d'Arabie, nommé *Salamiens*, Σαλάμιοι, avait pris ce nom du mot *salama*, qui signifie *paix*, parce qu'il était allié des Nabatéens[4]. Le nom de *Saraca* désignait une contrée d'Arabie qui touchait à celle des Nabatéens[5]. Une plaine appelée *Syrmæon*, Συρμαῖον[6], séparait ceux-ci des Nomades; une ville nommée *Gea*, Γέα, était située dans l'Arabie, au voisinage de Pétra[7]; enfin ce géographe fait mention d'une ville appelée *Auara*, Ἄυαρα, située dans l'Arabie, et dont le nom, dit-il,

[1] *De hæresibus*, lib. IX.
[2] *De urbibus*, pag. 463.
[3] *Ib.* pag. 505.
[4] *Ib.* pag. 581.
[5] *Ib.* pag. 587.
[6] *Ib.* pag. 625.
[7] *Ib.* pag. 201.

en arabe comme en syriaque, signifie *blanc*[1]. Cette dernière ville a été connue de Ptolémée, qui la place dans l'Arabie Pétrée, sous une longitude de 66° 10′, et une latitude de 29° 40′; c'est le même lieu que Strabon désigne par le nom de *Leuce-come*, Λευκὴ κώμη, et sur lequel ce géographe donne les détails suivants[2]: « Sur la rive de la mer Rouge est situé un port « nommé Λευκὴ κώμη, qui forme le principal entrepôt « du commerce des Nabatéens; c'est là qu'abordent « les marchandises, qui sont ensuite transportées à « Pétra, puis à Rhinocolure. » Et ces renseignements sont parfaitement conformes à ceux que l'on trouve dans le Périple de la mer Érythrée[3]. Je sais que l'identité de Hauara et de *Leuce-come*, qui avait été admise pour certaine par Bochart, Danville, etc., a été niée par M. Gosselin[4]; mais, sur ce point, je ne saurais souscrire à l'opinion de ce respectable savant. D'abord le mot Λευκὴ κώμη est la traduction exacte de celui de Hauara, et ce point forme une présomption tellement forte que l'on ne pourrait l'écarter sans avoir pour appuyer l'assertion contraire des témoignages irrécusables. 2° Les Arabes, comme nous allons le voir, ont conservé le nom de *Hauara*, et ne nous offrent aucun autre lieu dont le nom ait quelque rapport avec les mots Λευκὴ κώμη. Je sais que M. Gosselin a voulu placer ce bourg à l'endroit que les géo-

[1] *De Urbibus*, pag. 137.
[2] *Geograph.* lib. XVII, pag. 781.
[3] *Arriani Periplus*, ap. geograph. min. tom. I, pag. 11.
[4] *Géographie des Anciens*, tom. II, pag. 254.

graphes et les voyageurs nomment *Mohaïlah*, mais je ne saurais souscrire à cette assertion. En effet, ce lieu se trouve déjà désigné dans la Notice de l'empire sous la dénomination de *Mohaïla*[1]. Or nous ne voyons pas comment, dans l'espace de temps qui s'est écoulé depuis la rédaction du Périple de la mer Érythrée jusqu'à celle de la Notice, le nom *Mohaïlah* ou *Moaïlahah*, qui désigne *une petite saline*, aurait remplacé la dénomination locale, correspondant aux mots Λευκὴ κώμη. D'ailleurs Mohaïlah se trouve trop rapprochée de l'extrémité septentrionale de la mer Rouge pour qu'on puisse lui appliquer les détails donnés par Strabon. Il est peu probable que la flotte romaine commandée par Elius Gallus eût employé quinze jours entiers pour se rendre de Cléopatris à un lieu aussi peu éloigné que Mohaïla. Enfin il n'est pas vraisemblable que les Nabatéens eussent placé si haut l'entrepôt de leur commerce maritime. La navigation de la mer Rouge présente de telles difficultés que l'on a toujours pris soin de les éviter autant qu'il était possible; et les caravanes de chameaux qui, suivant le récit de Strabon, se rendaient continuellement de Pétra à *Leuce-come*, et de *Leuce-come* à Pétra, offraient aux Nabatéens, pour leurs marchandises, des moyens de transport bien plus expéditifs et plus sûrs que la route longue et fatigante du golfe Arabique. Si *Leuce-come* avait été situé au lieu où existe Moaïlahah, Strabon, parlant de l'expédition d'Elius Gallus, aurait eu peu de raison de relever avec aigreur la trahison des Nabatéens, qui

[1] *Notitia dignitatum*, pag. 35.

sous des prétextes frivoles avaient refusé de conduire par terre le général romain et son armée jusqu'à *Leuce-come ;* car, dans ce cas, la distance de ce lieu à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge n'eût pas été assez considérable pour que la différence de la route de terre, comparée à celle de la mer, pût influer d'une manière sensible sur la durée de l'expédition et légitimer les plaintes du géographe grec. Il me paraît donc impossible de supposer, avec M. Gosselin, que Moaïlahah ait remplacé l'ancienne *Leuce-come.*

M. Mannert[1], s'appuyant sur le récit de Strabon, a supposé que Leuce-come devait être située au lieu où est aujourd'hui Ianbo. « En effet, dit-il, suivant le « témoignage de Niebuhr, il faut quatorze journées de « navigation pour se rendre de Suez à ce port ; ce qui « s'accorde parfaitement avec les quinze jours qu'em- « ploya l'armée romaine pour faire le trajet de Cléo- « patris à Leuce-come. » Mais ce raisonnement ne me paraît pas tout à fait concluant. Il faut se représenter que le général romain avait sous sa conduite une flotte nombreuse, des vaisseaux de transport ; qu'il fut contrarié par les vents, mal servi par ses pilotes. Par conséquent sa marche put et dut être plus lente qu'elle n'aurait été dans d'autres circonstances. D'ailleurs le témoignage formel de l'auteur du Périple de la mer Érythrée ne permettrait pas de placer Leuce-come dans une position aussi méridionale. Cet écrivain s'exprime

[1] *Geographie der Griechen und Römer*, tom. VI, première partie, pag. 50, 51.

en ces termes[1] : « A la gauche de Bérénice, en partant « de Myos-hormos et traversant le golfe qui l'avoisine, « après deux ou trois journées vers l'orient, on ren- « contre un port et une forteresse qui portent le nom « de Leuce-come : c'est de là que l'on part pour se « rendre à Pétra, auprès de Malika, roi des Nabatéens. « Elle sert également d'entrepôt aux Arabes, qui y « abordent sur de petits bâtiments. Aussi, à raison de « l'importance de ce lieu, on y envoie un collecteur, « chargé de percevoir le quart de la valeur des mar- « chandises importées, et, en outre, un centurion, « accompagné d'un corps de troupes. C'est immédiate- « ment après cette ville que commence la côte d'Arabie « qui borde la mer Érythrée. » Ce passage, si je ne me trompe, ne permet pas d'admettre l'opinion de M. Mannert. En effet, dans le style de l'auteur du Périple, le mot *droite* désigne le midi, et *la gauche* le nord. C'est ainsi qu'il place Bérénice à la droite de Myos-hormos, et à la droite de Bérénice les villes situées plus au midi, le long des côtes de l'Égypte et de l'Éthiopie. Or, Ianbo se trouvant dans une position plus méridionale que le site de l'ancienne Bérénice, ne saurait, je crois, nous représenter la position de Leuce-come, qui d'ailleurs ne se serait point trouvée à l'orient de Myos-hormos.

Dans le passage du Périple de la mer Érythrée, on a vu que, suivant l'auteur de cet ouvrage, l'Arabie commençait immédiatement après la ville de *Leuce-come*. Cette manière de s'exprimer n'a rien qui doive

[1] *Loc. laud.* pag. 11.

surprendre, ne présente réellement aucune incertitude. En effet, toute la contrée qui s'étendait au nord de cette ville, le long des bords de la mer Rouge, et dans l'intérieur des terres, était soumise aux Nabatéens et faisait partie de leur empire. Ce n'était donc véritablement qu'au delà du territoire de cette place, vers le midi, que se trouvait l'Arabie proprement dite, celle qui était habitée par des peuples indépendants et nomades. On conçoit donc, comme le dit Strabon, combien Elius Gallus, dans son expédition d'Arabie, aurait épargné à l'armée romaine de difficultés et de périls, si, au lieu de prendre, pour arriver à Leuce-come, la route ennuyeuse et pénible de la mer Rouge, il se fût rendu en ce lieu par terre, en traversant le pays des Nabatéens, par un chemin bien connu, parfaitement sûr, et sillonné chaque jour par de nombreuses caravanes.

Nous lisons, dans l'inscription d'Adulis[1], que le prince éthiopien qui fit élever ce monument avait subjugué toutes les contrées qui s'étendaient depuis Leuce-come jusqu'aux Sabéens, c'est-à-dire tout le pays qui, suivant l'auteur du Périple, composait l'Arabie proprement dite.

D'après tous les détails dans lesquels je viens d'entrer, je crois qu'il est plus naturel de supposer que les noms Hauara et Λευκὴ κώμη, dont l'un est la traduction de l'autre, désignent un seul et même lieu, et que c'est celui qui, chez les géographes arabes, se présente avec une dénomination parfaitement ana-

[1] Ap. Chishull, *Antiquit. asiat.* pag. 81.

logue. Suivant un géographe arabe[1], « *Hour*, حور, au-« trement *Haura*, هورا, est un lieu situé au midi, à « l'extrémité du territoire de l'Égypte, du côté du « Hedjaz, à l'orient de Kolzoum, sur le bord de la « mer Rouge. Suivant d'autres, Hour était une rade où « s'arrêtaient les vaisseaux lorsque l'on se rendait à Mé-« dine. » Il est difficile de trouver des détails plus vagues et plus incohérents que ceux qui se trouvent consignés dans ce passage; mais d'autres écrivains nous donnent à cet égard des renseignements plus précis et plus exacts. L'auteur du *Kamous* atteste (t. I, pag. 507, éd. de Calcutta) que *Haurâ* est un lieu peu éloigné de Médine et qui sert de rade aux vaisseaux égyptiens.

Soïouti[2], dans sa description de l'Égypte, racontant la marche des pèlerins depuis l'Égypte jusqu'à la Mecque, place Haura à cinq stations au nord de Iambo. L'Édrisi nous donne sur ce lieu les détails suivants[3]: « Haura est un bourg bien bâti et habité par « des schérifs. Près de là est une carrière où l'on ex-« ploite la pierre de Beram (pierre ollaire), que l'on « transporte dans tous les pays limitrophes ou éloi-« gnés. Tout auprès, du côté du midi, est située la « montagne de Radwa, رضوى, qui renferme une car-« rière de silex. Les habitants de Haura ont des puits « qui leur fournissent une eau douce. Ce lieu offre un « ancrage pour les vaisseaux, et est défendu par une

[1] *Marâsid-alitla*, man. pag. 211.

[2] Man. arab. 791, fol. 393 *r*.

[3] Text. arab. IIIe climat, 5e partie. Les mêmes détails se retrouvent chez un géographe arabe anonyme, dont le manuscrit appartient à M. A. Jaubert.

« forteresse. » Nous apprenons, par le témoignage d'Ebn-Haukal, que le mont Radwa, situé au voisinage de Haura, est une montagne étendue que l'on aperçoit de la ville de Ianbo. Abou'lfeda ajoute [1] que cette dernière place est peu éloignée de la montagne de Radwa. Ebn-Khaldoun [2] se contente de dire que près de Haura le rivage de la mer Rouge se dirige au midi vers le Hedjâz. C'est, si je ne me trompe, à plusieurs journées au nord de Ianbo qu'il faut chercher le site de Hauara ou Leuce-come. Enfin, une nouvelle preuve semble confirmer cette assertion : Soiouti place à deux journées au delà de Haura une ville appelée *Nabat*, لبنا, qui conserve ainsi les traces du séjour des Nabatéens [3].

Suivant le témoignage d'un historien arabe [4], Hosam-eldin Loulou, ayant été envoyé par Saladin pour repousser les Francs qui ravageaient les côtes de la mer Rouge, défit d'abord ceux qui assiégeaient la ville de Aïlah ; s'étant mis à la poursuite d'un second corps, qui se dirigeait vers le Hedjâz, il atteignit les ennemis près du rivage de Haura.

Si je ne me trompe, on ne saurait s'écarter beaucoup de la vérité en plaçant Hauara ou Leuce-come au lieu marqué sur la carte de Danville.

Il faut bien se garder de confondre la ville de Hauara ou Leuce-come avec une autre place égale-

[1] *Descriptio Arabiæ*, pag. 36.

[2] *Prolégomènes*, fol. 24 *v.*

[3] Man. arab. 791, fol. 383 *r.*

[4] *Mesalek alabsar*, man. arab. 583, fol. 26 *v.* 27 *r.*

ment nommée *Hauarra* par la Table théodosienne, et qui était située à trente-huit milles de Pétra et soixante-quatre de Aïlah. Dans la Notice de l'empire son nom est écrit *Hauana*, et nous voyons que ce lieu était un poste important où résidait un corps de cavaliers archers et indigènes. Suivant le témoignage des Notices ecclésiastiques, elle formait un siége épiscopal. Quelle que soit la leçon que l'on croie devoir admettre, soit qu'on adopte le nom de Hauana, soit qu'on préfère celui de Hauarra, il est facile de sentir qu'une ville située dans l'intérieur des terres, à si peu de distance de Pétra, ne pouvait avoir rien de commun avec une place maritime située bien plus au midi, et qui était le grand entrepôt du commerce des Nabatéens. On pourrait toutefois supposer, sans aucune invraisemblance, que des habitants de la ville de Hauara, voisine de Pétra, avaient eu la première idée de fonder un établissement commercial sur le bord du golfe Arabique, et que, suivant un usage également reçu chez les peuples anciens et modernes, ils avaient donné à cette colonie le nom de leur ville natale.

Parmi les autres villes qu'Étienne de Byzance indique comme faisant partie de la contrée habitée par les Nabatéens, Oboda est la même que Pline nomme *Ebode*, Ptolémée *Eboda*, et que ce géographe place sous la longitude de 65° 15′, et une latitude de 30° 30′. C'est le même lieu qui, dans la Table théodosienne, est nommé *Oboda*, et placé à vingt et un milles au midi d'Élusa.

[1] *Notitia dignitatum*, ed. Labbe, pag. 35.

Le golfe Élanitique, qui formait vers le nord-est l'extrémité de la mer Rouge, était compris dans les limites du pays des Nabatéens, qui, comme nous l'avons vu, possédaient sur la rive de ce golfe un nombre de bourgs plus ou moins considérable. Ce bras de mer, ainsi que tout le monde le sait, se terminait à la ville d'Aïla, ou Aïlath, ou Elana, qui lui donnait son nom. Cette ville, nommée par les Hébreux *Elath*, אֵילַת, ou *Eloth*, אֵילוֹת, et qui existait déjà à l'époque du séjour des Israélites dans l'Arabie[1], était située dans le pays des Iduméens.

Elle fut, sans doute à raison de sa situation avantageuse, une de ces places où David mit des garnisons, à l'époque où il fit la conquête de l'Idumée[2]. Elle devint célèbre chez les Juifs, parce que c'était dans son port et dans celui d'Esion-Gaber que mettaient à la voile les flottes combinées de Salomon et du roi de Tyr, pour aller faire le voyage de la contrée d'Ophir[3]. Sous le règne de Joram, fils de Josaphat[4], l'Idumée se souleva contre le joug des Juifs; et, malgré une victoire remportée par ce prince, les rebelles conservèrent leur indépendance. Dans cette circonstance il n'est pas fait mention d'Elath, qui, depuis l'interruption du commerce avec Ophir, avait sans doute beaucoup perdu de son importance. Ozias ou Azarias, roi

[1] *Deuteronom.* cap. 2, vers. 8.

[2] *Samuel*, lib. II, cap. 8, vers. 14.

[3] *Livre des Rois*, lib. I, cap. 9, vers. 26. — *Paralipomènes*, lib. II, cap. 8, vers. 17.

[4] *Livre des Rois*, lib. II, cap. 8, vers. 20.

de Juda, reconquit cette ville et la rebâtit[1]. Sous le règne d'Abhaz, Rasin, roi de Syrie, chassa les Juifs d'Elath, conquit cette ville, l'incorpora à son empire, et dès ce moment les Iduméens reviennent s'établir à Elath, qu'ils avaient fuie à l'époque de la domination des Israélites[2]. Diodore de Sicile fait mention d'un golfe de la mer Rouge qu'il nomme Ἀκαμίτης[3]; il est probable qu'il faut lire ici Ἀλαμίτης, *Ælanites*. Nous apprenons de saint Jérôme que, sous la domination romaine, la dixième légion formait la garnison de la ville d'Aïlath ou Aïla[4]; et ce fait est confirmé par le témoignage de la Notice de l'empire[5], qui nous apprend en outre que cette ville appartenait à la province de Palestine. Dans une autre notice elle est nommée *Elas*, Ἔλας, et placée également dans la troisième Palestine[6].

Joseph écrit le nom de cette ville tantôt *Ælane*[7], Αἰλάνη, tantôt *Ælath*, Αἴλαθ[8]. Étienne de Byzance[9] fait mention de la ville d'*Ælanum*, Αἴλανον, située sur un golfe appelé *Aïla*, Αἴλα. Strabon donne à cette ville le nom d'*Elana*, Ἔλανα, et au golfe sur lequel elle

[1] *Livre des Rois*, lib. II, cap. 14, vers. 22.
[2] *Ib.* lib. II, cap. 16, vers. 6.
[3] *Bibl. hist.* lib. III; tom. II, pag. 285, ed. Bipontin.
[4] *Onomasticon urbium sacræ Scripturæ*, pag. 13.
[5] *Notitia dignitatum*, pag. 35, éd. Labbe.
[6] *Notitiæ antiquæ*, pag. 51.
[7] *Antiquit. judaic.* lib. VIII, cap. 6; tom. I, pag. 437.
[8] *Ib.* lib. IX, cap. 19; tom. I, pag. 502.
[9] *De urbibus*, pag. 42.

était située, le nom d'*Elanite*, Ἐλανίτης[1]; Pline le naturaliste[2] écrit *Ælana*, *Sinus Ælaniticus*, et ailleurs[3] *Elanitæ*, *Ælana*, *Sinus Ælaniticus*, *Ælenaticus*, *Alenaticus* et *Elaniticus*. Dans l'ouvrage d'Agatharchide[4] il est fait mention du golfe Λαιανίτης; Ptolémée nomme Elana, Ἔλανα et le golfe Élanite, Ἐλανίτης[5]; Procope écrit Aïlas, Αἴλας[6]. Aïla était un siége épiscopal. L'auteur de la vie de saint Sabas[7] fait mention de Paul, évêque d'Aïla.

Comme cette ville se trouvait placée à l'extrémité de l'empire romain, elle servit plus d'une fois de lieu d'exil. Ainsi nous voyons que le patriarche de Jérusalem, Élie, fut relégué dans la ville d'Aïla[8].

Nous lisons, dans la relation du martyre des solitaires de Raïthe[9], que les Blemmyes, s'étant embarqués sur la mer Rouge et se dirigeant vers Clysma, arrêtèrent un vaisseau qui venait de Ἄïλα, et pressèrent les passagers de les conduire vers le lieu où ils se proposaient de porter leurs déprédations.

Le nom de Aïlah, ايلة, se conserva sous la domination des Arabes. On voit dans l'histoire de Mahomet que ce prétendu prophète, étant arrivé à

[1] *Geograph.* lib. XVI, pag. 768, 776 et 777.
[2] *Hist. nat.* lib. V, cap. 12; tom. II, pag. 352, ed. Franz.
[3] *Ib.* lib. VI, cap. 32; tom. II, pag. 726.
[4] *De Rubro mari*, ap. geogr. min. tom. I, pag. 57.
[5] *Geogr. min.* tom. III, pag. 2.
[6] *De bell. Persic.* tom. I, pag. 57, 58.
[7] *Cotelerii Monumenta Ecclesiæ græcæ*, tom. III, pag. 258.
[8] *Ib.* pag. 310.
[9] *Illustrium Christi martyrum lecti triumphi*, pag. 107.

Tabouk[1], la neuvième année de l'hégire, reçut la visite de Johannah (Jean), fils de Roubah, prince de Aïlah, qui venait lui demander la paix et offrait de se soumettre au payement annuel de la capitation. Mahomet accéda à cette proposition, et délivra à ce gouverneur un acte authentique constatant le traité qui venait d'être conclu.

Ebn-Haukal dit que la ville d'Aïlah était le point où se réunissaient les caravanes d'Égypte et de Syrie lorsqu'elles allaient faire le pèlerinage de la Mecque. Il ajoute que l'on comptait vingt stations, مراحل, entre Aïlah et Djar, le port de Médine[2]. Les auteurs cités par Abou'lfeda[3] évaluent la longitude de cette ville à 55° 45′, ou 57° 40′, ou 58° 40′, et sa latitude, les uns à 29°, d'autres à 28° 50′, d'autres enfin, à 30° 50′. « Aïlah, dit ailleurs ce géographe[4], était « une petite ville entourée d'un territoire de peu d'é- « tendue, semé en grains. . . . . Elle est située sur le « rivage de la mer de Kolzoum, sur la route que « suivent les pèlerins de l'Égypte pour se rendre à la « Mecque. C'est aujourd'hui une forteresse, où réside « un gouverneur nommé par le sultan d'Égypte. On « n'y voit plus aucune culture. Elle avait jadis un châ- « teau placé dans la mer; mais il est aujourd'hui ruiné,

[1] *Sirat-alresoul*, man. ar. 629, fol. 240. — Makrizi, *Descr. de l'Égypte*, man. ar. 797, fol. 145 *v.*

[2] Man. de Leyde, pag. 16.

[3] *Descriptio peninsulæ Arabum*, ed. Gagnier. pag. 1, 2, 19. — *Descriptio maris Alkolzum*, apud geographos minores, tom. III, pag. 73.

[4] *Descriptio peninsulæ Arabum*, pag. 32, 33.

« et le gouverneur a établi sa résidence dans la forte-
« resse bâtie sur la côte. »

Bakoui[1] et Ebn al-Ouardi[2] n'ajoutent presque rien aux détails donnés par Abou'lfeda; Ebn al Ouardi dit seulement : « Le petit village nommé Akabah-Aïlah, « ألة عقبة, est situé sur une montagne très-escarpée, « où l'on ne peut monter qu'un à un. »

Au rapport d'Ebn-Habib, cité par Makrizi[3], la vallée où était située Aïlah portait le nom d'*Othal*, عثل; « Aïlah, dit-il, est une ville placée au bord de la mer, entre l'Égypte et la Mecque : elle reçut le nom d'Aïlah, fille de Madian, et petite-fille d'Abraham. Elle forme la frontière de la province de Hedjâz. C'était jadis une ville importante, centre d'un commerce considérable, et sa population était extrêmement mélangée. Elle était autrefois la dernière place de l'empire romain. A un mille, s'élève une porte voûtée, qui appartenait à une forteresse[4] : c'était la citadelle où se percevaient les droits de douane. Entre Aïlah et Jérusalem, la distance est de six stations. D'Aïlah au mont de Tor (le Sinaï) on compte un jour et une nuit de marche. A l'époque de l'islamisme, elle fut la résidence des enfants d'Ommaïah, qui pour la plupart étaient des affranchis du khalife Othman ben-Affan, et qui se chargeaient de fournir de l'eau aux

[1] *Notices des manuscrits*, tom. II, pag. 425.

[2] *Ib.* pag. 31. Voy. aussi le géographe anonyme cité plus haut.

[3] *Description de l'Égypte*, man. arab. 682, fol. 101 *r*, et 797 fol. 145 *v*. et suiv.

[4] Je lis لقصر au lieu de لقصير, que présentent les deux manuscrits qui sont sous mes yeux.

pèlerins. Cette ville renfermait un grand nombre de savants, de littérateurs. Elle était le centre d'un commerce considérable, et on y voyait des marchés bien bâtis; son territoire abondait en plants de palmiers et en terres cultivées; le rocher d'Aïlah, عقبة ايلة, ne pouvait être gravi par un homme à cheval. Mais Faïk, affranchi de Khoumarouïâh, fils d'Ahmed ben-Touloun, améliora cette route, en aplanit le chemin, et rétablit les portions qui étaient dégradées. Aïlah renfermait de nombreuses mosquées; on y comptait beaucoup de juifs; ils prétendaient avoir conservé la robe du prophète Mahomet, que cet apôtre leur envoya, disaient-ils, comme gage de l'amnistie qu'il leur accordait. Pour appuyer leur assertion, ils produisaient un vêtement d'étoffe d'Aden, enveloppé dans d'autres robes, et dont on ne voyait que la longueur d'un empan. »

Depuis qu'elle fut soumise à la domination des Arabes, la ville d'Aïlah conserva, durant plusieurs siècles, une position florissante et une population nombreuse. Sous le règne de Haroun-ben-Khoumarouaïh, prince d'Égypte, Bedr fit réparer une grande berge qui se trouvait à Akabah-Aïlah[1]. L'an 415 de l'hégire, cette ville fut attaquée et prise par Abd-allah ben-Edris-Djafari, qui avait sous ses ordres une partie des Bènou-Djerah[2]; il pilla la place, d'où il enleva trois mille pièces d'or, ainsi qu'une grande quantité de grains, et emmena en captivité les femmes et les en-

[1] Abou'lmahasen, *Hist. de l'Égypte*, man. ar. 671, fol. 97 v.
[2] Makrizi, man. 797, fol. 145 v. et 146 r.

fants; mais bientôt après ce général fut destitué des fonctions de gouverneur de Wadi-alkorâ, et des troupes envoyées du Caire se mirent en marche pour le combattre.

Au rapport du kadi Fadel [1], l'an 586 de l'hégire, Saladin fit préparer au Caire des vaisseaux composés de pièces détachées, que l'on transporta à dos de chameaux. Le sultan les accompagna à la tête d'une armée nombreuse, et se mit en marche pour aller attaquer la forteresse d'Aïlah, qui était tombée au pouvoir des Francs. Arrivé sous les murs de cette place, au mois de rébiawal, le prince donna ordre de construire et de réparer les galères, qui furent immédiatement lancées à la mer et abondamment fournies de soldats et de munitions. La ville, attaquée à la fois par mer et par terre, fut prise le vingtième jour de rebi-akhir; les Francs qui l'habitaient furent tués ou faits prisonniers. Saladin laissa dans cette forteresse un corps de troupes dévouées et une abondante provision d'armes et de tous les objets qui pouvaient être nécessaires à la garnison; après quoi il reprit la route du Caire, au mois de djoumada-second. L'an 577 une lettre du gouverneur d'Aïlah informa le sultan que les galères de cette ville étaient obligées à une surveillance continuelle par suite de la crainte qu'inspiraient les préparatifs des Francs. En effet, le prince (Renaud) ne tarda pas à paraître sous les murs d'Aïlah. Il envoya des troupes du côté de Tabouk, fortifia

[1] *Makrizi*, man. 797, fol. 146 *v.* — Voyez aussi Abou-Schameh *Kitab alraoudataïn*, man. arab. 707 A.

le rocher d'Aïlah et les points qui regardaient la Syrie, dans la crainte de se voir attaqué par des troupes venues de cette province ou de l'Égypte. Au mois de schaban de cette même année, la pluie tomba en abondance sur la montagne située vis-à-vis de la forteresse d'Aïlah; en sorte que durant deux mois les habitants furent suffisamment pourvus d'eau, et n'eurent pas besoin de recourir à celle de la source. La continuité des pluies endommagea les maisons, qui étaient mal bâties, et en ébranla les fondements; mais les habitants se hâtèrent de réparer ce dégât et de consolider leurs demeures.

L'année suivante[1], Renaud ayant équipé une flotte sur la mer Rouge, porté de tout côté le ravage, jusque dans les environs de la ville d'Aïdab, Adel, que Saladin son frère avait nommé pour gouverner l'Égypte en son absence, envoya en hâte à Kolzoum le chambellan Hosam-eddin Loulou, pour repousser un ennemi si redoutable. Loulou déploya dans cette occasion une extrême activité; ayant fait construire, en peu de temps, un grand nombre de vaisseaux, il se rendit d'abord à Aïlah, où il enleva plusieurs vaisseaux des Francs et les fit livrer aux flammes.

L'an 719 de l'hégire[2], le sultan d'Égypte, Mohammed-ben-Kelaoun fit aplanir les rochers qui se trouvaient à Akabah-Aïlah et élargir les chemins, en sorte que ce passage ne présenta plus aux voyageurs d'obstacle réel.

[1] Makrizi, *Solouk*, man. arab. 672, pag. 53.

[2] *Ib.* pag. 738. — Abou'lmahasen, *Histoire d'Égypte*, man. ar. 633, fol. 86, *r.*

L'an 720, à l'époque où le même prince fit le pèlerinage de la Mecque[1], il dépêcha vers Akabah-Aïlah l'émir Itmesch, à la tête de cent pionniers. Par ses soins le passage fut élargi, l'escarpement adouci, et la montée rendue beaucoup plus praticable.

Comme Akabah-Aïlah était une place fortifiée, qui du moins n'avait rien à craindre des attaques des Arabes, les pèlerins qui se rendaient à la Mecque y laissaient en dépôt des objets précieux.

L'an 800 de l'hégire, au mois de moharram, lorsque les pèlerins, à leur retour de la Mecque, arrivèrent à la forteresse d'Akabah, ils ne trouvèrent plus les objets qu'ils y avaient déposés, et qui avaient été pillés. On prétendit que le vol s'élevait à une valeur de vingt mille pièces d'or. L'émir Alhady fit arrêter l'intendant de la place. Une partie du larcin fut restituée à [illegible] les propriétaires [illegible][2].

Soïouti, décrivant la route que tenaient les pèlerins qui faisaient le voyage d'Égypte à la Mecque[3], place Aïlah à [illegible] de Suez; puis il ajoute : « On y voit le grand [illegible], par où l'on descend au rivage pierreux de la mer de Kolzoum; on « marche sur cette côte jusqu'à ce qu'on la traverse [illegible] quatre ou cinq jours; « on y trouve un [illegible] considérable, fourni de toutes « sortes de denrées [illegible]

[1] Makrizi, *Solouk*, tom. II, man. arab. nº 673, fol. 260 *r.*

[2] Ahmed-Askalani, man. arab. nº 656, fol. 107 [illegible]

[3] Soïouti, *Descr. de l'Égypte*, man. arab. nº 791, fol. 102 *v.*

Ebn-Athir[1] fait mention d'une forteresse appelée *Sadar*, située dans le désert, à peu de distance d'Akabah-Aïlah.

Comme la ville d'Akabah a succédé à celle d'Aïlah, dont les ruines existent dans le voisinage, cette différence de dénominations induisit en erreur le célèbre Danville, qui, s'appuyant d'ailleurs sur l'autorité d'une carte turque, supposa que le golfe oriental de la mer Rouge se terminait, à son extrémité septentrionale, en deux bras distincts et d'une longueur égale. Depuis cette époque, toutes les cartes géographiques présentèrent cette configuration vicieuse. M. Gosselin soupçonna que dans cette circonstance Danville avait pu se tromper; toutefois il n'osa, sur sa carte de la mer Rouge, contredire ouvertement son illustre prédécesseur. Enfin des voyageurs récents, le docteur Seetzen, MM. Rüppel, Ehrenberg, et en dernier lieu M. Léon Delaborde, ayant exploré les parages où s'élevait la ville d'Aïlah, et où subsiste encore celle d'Akabah, ont reconnu et démontré jusqu'à l'évidence que les deux golfes admis par Danville ne devaient leur naissance qu'à une méprise; et que le golfe Élanitique, à son extrémité septentrionale, se terminait par une simple courbure.

Avant de finir ce qui concerne les Nabatéens, je dois faire mention d'une hypothèse qu'a émise jadis, à l'égard de ce peuple, un savant d'un rare mérite.

P. Wesseling[2], s'appuyant d'un passage de Diodore

[1] *Kamel*, man. tom. VII, pag. 56.

[2] *Observ. variar.* lib. II, cap. 2, pag. 140 sqq.

de Sicile où cet écrivain rapporte que chez les Nabatéens il était défendu par la loi d'ensemencer la terre, de boire du vin, etc. a cru découvrir une analogie marquante, et pouvoir admettre, par suite, une communauté d'origine entre ce peuple et les Réchabites ou Cinéens, dont il est souvent fait mention dans les annales du peuple juif; mais je crois que dans cette circonstance le savant critique a cédé un peu facilement au plaisir de faire un rapprochement neuf et ingénieux. Si la loi dont parle Diodore a réellement existé, on peut croire qu'elle était fondée, non pas sur un principe religieux, mais sur un motif puisé dans la position du peuple qui avait reçu cette législation. Les Nabatéens habitaient, comme il est facile de s'en convaincre, une région peu favorable à la culture des céréales et de la vigne; il n'eut donc été nullement avantageux de fatiguer vainement une terre infeconde et sablonneuse, qui aurait tout au plus recompensé, par de maigres récoltes, des labeurs longs et fatigants; tandis que le négoce, auquel la position des Nabatéens les appelait impérieusement, devait les mettre à même d'importer chez eux les produits des autres contrées. D'un autre côté, le législateur, en interdisant l'usage du vin, qu'il eut fallu tirer de l'étranger, avait eu probablement en vue de maintenir chez ses compatriotes l'esprit d'économie, qui est la base du commerce, et en outre de prévenir tous les accidents auxquels pouvait donner lieu l'usage d'une liqueur qui eût été d'autant plus recherchée qu'elle venait de plus loin. Au reste, on peut légitimement

cuter que cette dernière loi ait continué d'être observée religieusement à l'époque où les Nabatéens, enrichis par un négoce immense, se virent en état d'élever les monuments somptueux qui décorent leur capitale.

DEUXIÈME SECTION.

ORIGINE DES NABATÉENS.

Après avoir réuni, autant qu'il m'a été possible de le faire, les renseignements que les auteurs de l'antiquité nous ont transmis sur les Nabatéens, je dois rechercher ici quelle fut la patrie primitive de ce peuple, et à laquelle des principales nations de l'Asie il rattachait son origine. Si l'on en croit le témoignage de saint Jérôme[1], les Nabatéens descendaient de Nabaïot, fils aîné d'Ismaël. Si ce fait était démontré, il entraînerait la conséquence que les Nabatéens étaient Arabes d'origine, car les enfants d'Ismaël ont tous donné naissance à des branches plus ou moins étendues de la nation arabe; mais il est bon d'observer que le nom de Nabaïot et celui des Nabatéens ne s'écrivent point avec les mêmes lettres, et que cette prétendue filiation, ne reposant sur aucun témoignage des écrivains de la Bible ou d'auteurs antérieurs à notre ère, ne peut être regardée que comme le re-

[1] *Quæst. hebr. in Genes.* tom. II, col. 530.

sultat d'une conjecture qui peut être ingénieuse, mais qui n'est rien moins que démontrée. Si Joseph et d'autres historiens ou géographes donnent aux Nabatéens le nom d'*Arabes*, ce fait indique seulement que ce peuple habitait l'Arabie, ce qui ne souffre aucune difficulté, mais ne préjuge rien sur l'origine de cette nation.

Il faut se souvenir que les écrivains grecs et latins ont en général mis peu de critique dans leurs assertions sur l'origine des nations qu'ils appelaient *barbares*. Étudiant peu les langues étrangères, ne consultant guère les histoires originales des différents peuples, ils étaient privés du fil le plus sûr qui puisse guider dans le dédale des recherches ethnographiques, et sans lequel on risque de s'égarer complétement en substituant les rêves de l'imagination aux calculs d'une investigation sévère et éclairée. C'est ainsi, par exemple, que, si l'on en croit les historiens romains, la ville de Hatra, devant laquelle Trajan et Sévère vinrent flétrir les lauriers cueillis dans leurs brillantes expéditions contre les Parthes, était gouvernée par un prince arabe; tandis que, suivant le témoignage unanime des meilleurs écrivains orientaux, les maîtres héréditaires de cette forteresse importante étaient Syriens d'origine.

Si les Nabatéens avaient appartenu à la grande famille des peuples arabes, on peut croire que ceux-ci

Kitab-alaghani, tom. III, fol. 153 *r.* — Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 268 *r.* — Ebn-Khallikan, manuscrit arabe, n° 730, fol. 334 *r.*

n'auraient pas manqué de conserver quelque souvenir d'une nation qui leur aurait été unie par les liens de la parenté, et dont l'existence n'avait point été sans quelque éclat. Mais si l'on parcourt les différentes listes des anciennes tribus arabes, si l'on interroge les traditions antérieures à Mahomet, on ne trouve pas un mot qui se rapporte aux Nabatéens et qui désigne l'Arabie comme la patrie originaire de ce peuple.

On m'objectera, sans doute, que cette omission, constituant une preuve négative, ne saurait, en histoire, offrir une démonstration qui soit à l'abri de toute objection critique. Je répondrai que, pour qui connaît le soin avec lequel les Arabes se sont appliqués à recueillir leurs généalogies et à faire le dénombrement des différentes tribus dont se composait leur nation, il est difficile d'admettre qu'ils eussent perdu entièrement le souvenir d'un peuple nombreux, puissant, et qui jouait encore sur la scène du monde un rôle important peu de siècles seulement avant la naissance de Mahomet.

Enfin, et le fait est encore plus décisif, les Arabes ont bien connu les Nabatéens; mais ils s'accordent unanimement à reconnaître ce peuple comme étranger à l'Arabie, et comme appartenant à une race tout à fait différente de celle qui formait la réunion des descendants d'Ismaël.

Suivant les auteurs orientaux les Nabatéens appartenaient à la grande famille des nations araméennes et composaient la population primitive et indigène des provinces situées au delà de l'Euphrate.

Comme cette assertion, au premier coup d'œil, peut paraître paradoxale, je me hâte de l'appuyer par un grand nombre de témoignages que j'emprunte aux écrivains arabes des plus judicieux. Je vais recueillir ces renseignements, et j'examinerai ensuite si ces détails peuvent s'appliquer avec quelque vraisemblance aux Nabatéens que nous ont fait connaître les historiens grecs et latins.

Si l'on consulte les annales de l'Orient, on trouve dans beaucoup de passages la mention expresse d'un peuple nombreux, désigné par le nom de *Nabatéens Nabat*. Au rapport du lexicographe Djauhari, le mot *Nabat*, نبط, ou *Nabit*, نبط, dont le pluriel est *anbat*, انبط, désigne un peuple qui habite les marais situés entre les deux Iraks. Firouzabadi, auteur du *Kamous*, nous donne précisément les mêmes détails. L'assertion des deux grammairiens est originairement vraie ; seulement ils ont resserré dans des limites trop étroites le peuple auquel ils attribuent la dénomination de *Nabats*, ou Nabatéens.

En effet, les plus savants et les plus judicieux des historiens de l'Asie s'accordent à nous présenter cette nation comme ayant occupé une vaste étendue de pays et joué dans l'histoire un rôle important.

Les uns, donnant au nom de *Nabats* ou Nabatéens la plus grande extension possible, comprennent sous cette dénomination toutes les nations d'origine syrienne qui habitaient depuis l'Égypte jusqu'au delà

[1] Man. ar. 1245, fol. 249 *r.*

Tom. I, pag. 973, éd. de Calcutta.

du Tigre. D'autres (et cette opinion est la plus ancienne) divisent tous ces peuples en deux grandes branches, dont l'une, les Syriens proprement dits, habitait en deçà de l'Euphrate; l'autre, je veux dire les Nabatéens, était répandue au delà de ce fleuve et formait la population indigène de la Chaldée et de la Mésopotamie. De nombreux témoignages vont, je l'espère, démontrer l'opinion que j'expose ici. Je prie seulement mes lecteurs de ne pas être choqués si les écrivains que je cite offrent quelques contradictions relativement aux ancêtres auxquels ils attribuent l'origine des Nabatéens, puisque, lorsqu'il s'agit d'une époque aussi reculée, on ne doit pas être surpris de trouver un peu en défaut la science des généalogistes.

Makrizi, dans un passage de sa Description de l'Égypte, s'exprime en ces termes : « Biser, fils de Kham fut père de Nod, qui eut quatre fils, savoir : Misr, Farek, Medj et Iadi. Medj occupa le pays qui s'étend « depuis l'extrémité des frontières de l'Égypte jusqu'au « Djézireh (la Mésopotamie), dans un espace d'un « mois de marche. Il fut le père des Nabatéens de la « Syrie. (Je n'hésite pas à lire *Nabat*, lu, au lieu « du mot *Kobt*, la leçon que présente le manuscrit.) « Iadj eut pour sa part le Djazireh tout entier, et c'est « de lui que les Nabatéens de l'Irak tirent leur origine[1]. »

On voit par ce passage que Makrizi comprend sous la dénomination de *Nabat* tous les peuples araméens,

[1] Man. ar. 797, fol. 14 v.

c'est-à-dire ceux qui habitaient en deçà et au delà de l'Euphrate, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'à celles de la Perse.

Long-temps avant Makrizi, un historien non moins judicieux, Masoudi, avait donné sur les Nabatéens des détails encore plus précis. « Parmi les enfans de « Masch, fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noé, on « distingue Nabit, auquel tous les Nabatéens et leurs « rois rapportent leur origine.[1] »

« Nabit, fils de Masch, dit plus loin le même his« torien, ayant fixé sa résidence à Babylone, ses des« cendans s'emparèrent de l'Irak tout entière. Ce sont « les Nabatéens qui donnèrent des rois à Babylone. « Ces princes, comme nous l'avons dit plus haut, cou« vrirent la terre de villes, y introduisirent la civilisa« tion, et régnèrent avec une gloire que rien n'a pu « égaler. Le temps les a dépouillés de leur grandeur, « leur a enlevé leur empire; et leurs descendans, ré« duits à un état de dépendance et d'humiliation, sont « aujourd'hui dispersés dans l'Irak et dans d'autres « provinces.[2] »

Le même historien nous donne ailleurs des détails que je crois devoir transcrire. « Après le déluge, dit-il[3], « les hommes s'établirent dans diverses contrées; tels « furent les Nabatéens, qui fondèrent la ville de Ba« bylone, et ceux des descendants de Kham qui se « fixèrent dans la même province, sous la conduite de

[1] *Moroudj*, tom. I, fol. 186 v.
[2] Fol. 187 v.
[3] *Moroudj*, tom. I, fol. 212 r.

« Nemrod, fils de Kanaan, fils de Sankharib, fils du
« premier Nemrod, lequel était fils de Kousch, fils de
« Kham et arrière-petit-fils de Noé. Cet établissement
« eut lieu à l'époque où Nemrod prit le gouvernement
« de la Babylonie, comme délégué de Dzahhak, sur-
« nommé *Biouraçp*. »

Dans ces passages, ainsi qu'il est facile de le voir, Masoudi est en contradiction formelle avec Makrizi, puisqu'il fait descendre de Sem les Nabatéens, à qui l'autre historien donne Kham pour père. L'opinion de Masoudi doit sans doute inspirer plus de confiance; mais cet écrivain nous découvre la cause de l'erreur généalogique commise par d'autres auteurs, lorsqu'il nous apprend que les Nabatéens, issus de Sem, avaient reçu au milieu d'eux une colonie de descendants de Kham, commandés par Nemrod, et les assertions de l'historien arabe sont parfaitement d'accord avec les renseignements que Moïse nous donne dans le livre de la Genèse.

Masoudi, dans un grand nombre de passages, confirme et développe les détails que je viens de transcrire. Je vais rapporter successivement tout ce que l'historien arabe a dit sur ce sujet. Je ne prétends point sans doute garantir l'authenticité de chacun des faits consignés dans la narration de Masoudi. On peut, si l'on veut, n'en admettre qu'une partie et rejeter ceux de ces renseignements qui paraissent, avec quelque raison, ou douteux, ou même faux; mais il n'en restera pas moins prouvé qu'une tradition répandue dans l'Orient, et constatée par le témoignage des

compares à cet animal à raison de leur courage intrépide. » Je ne prétends point, à coup sûr, défendre cette étymologie, qui me paraît fort peu probable; mais j'ai dû la rapporter, attendu qu'il est toujours intéressant de connaître les idées qu'un peuple célèbre s'est formées sur ses origines, même quand elles ne

[illegible] ; man. de Saint-Germ. 337, fol. 22 *r*.

[illegible] *Ib.* fol. 26 *r*.

[illegible] *Ib.* fol. 27 *r*.

sont présentés que les points d'une exactitude parfaite.

Masoudi, dans un autre endroit[1], s'exprime en ces termes : « La ville de Babylone portait, dans les langues » anciennes, le nom de *Babil*, ... » Parmi les savants d'entre les Perses et les Nabats, » plusieurs prétendent que ce mot dérive de la planète » Jupiter, qui, dans leur ancienne langue, était appelée *Bil*. » Plus loin, Masoudi[2] range parmi les Chaldéens les Nabats de l'Irak[3]. Les Chaldéens, dit-il ailleurs, sont les mêmes que les Syriens, appelés autrement Nabat[4]. Il ajoute que les Syriens et les Chaldéens parlaient la langue syriaque, et appartenaient, chez les Arabes, au nom de Nabat[5]. Il ajoute[6] que, suivant quelques historiens, les Syriens sont identiques avec les Nabats ; que suivant d'autres, les Syriens descendent d'un frère de [illegible], fils de Nabit. Plus loin il dit[7] : « Les habitants de Ninive faisaient » partie de ceux que nous appelons *Nabats et Syriens*, » qui forment une seule nation et parlent une même » langue ; celle des Nabats diffère seulement par un » petit nombre de lettres, mais le fond du langage est » identique. »

[1] *Kitab-altenbih*, man. de Saint-Germ. 337, fol. 25.

[2] Je n'ai point hésité à lire ici النبط au lieu de القبط (les Coptes), que présente le manuscrit.

[3] *Kitab-altenbih*, man. de Saint-Germ. 337, fol. [illegible]

[4] *Ib.* fol. 106 r. 101 v.

[5] *Ib.* fol. 101 v.

[6] *Moroudj-aldzeheb*, man. ar. 598, fol. 68 r. ; man. de Constantinople, tom. I, fol. 93 r.

[7] *Moroudj*, tom. I, fol. 96 r.

Masoudi atteste que les rois qui portaient le titre de *Molouk-attawaïf*, c'est-à-dire les successeurs d'Alexandre, régnaient sur les Nabatéens et occupaient dans l'Irak la contrée que baigne l'Euphrate[1]. Le dernier prince qui tomba sous les coups d'Ardeschir, fils de Babek, dit ailleurs le même écrivain, fut un roi des Nabatéens nommé [illegible], fils de Berd, qui résidait dans le *Sawad* de l'Irak (la Chaldée), et avait sous sa dépendance la ville de Kasr-Ebn-Hobaïrah[2]. Au rapport du géographe Iakouti[3], le canal appelé *Nahr-almelik*, نهر الملك, qui communiquait de l'Euphrate au Tigre, fut, suivant quelques récits, creusé par ordre d'Akfour-schah, fils de Balasch, le dernier des rois nabatéens.

Aboulfaradj assure que l'empire des Nabatéens-Chaldéens fut renversé par Darius le Mède et transféré aux Perses[4].

D'après les passages que je viens de recueillir, il est clair que, dans les idées de Masoudi, les Nabats ou Nabits avaient formé une grande nation, que l'on confondait souvent avec les Syriens, avec qui ils avaient une communauté d'origine et de langage; qu'ils occupaient cette vaste étendue de pays comprise entre le Tigre et l'Euphrate, et désignée chez les anciens par les noms de *Mésopotamie* et de *Chaldée*.

[1] *Moroudj*, tom. I, fol. 104 *r.* et *v.*

[2] *Ib.* fol. 110 *r.*

[3] *Moschtarik*, man. pag. 218.

[4] *Historia dynastiarum*, tom. I, pag. 80.

Cette assertion est confirmée par le témoignage des meilleurs écrivains orientaux. L'auteur de l'agriculture nabatéenne dit expressément que les Nabatéens étaient les habitants de Babylone avant le règne des Chaldéens[1]. Le même écrivain comprend ailleurs, parmi les Nabats, les Cananéens et les habitants de la Syrie[2]. Enfin, si on l'en croit, les Nabats avaient cultivé toutes les sciences; c'étaient eux qui en avaient été les inventeurs, et qui en avaient transmis la connaissance aux autres peuples.

Le judicieux Ebn-Khaldoun partage entièrement l'opinion que je viens d'exposer. Si on en croit cet historien[3], la civilisation était constamment maintenue dans l'Irak, pendant que cette province avait été sans interruption soumise à la domination des Nabats et des Perses, dans la personne des rois Chaldéens, Kéyaniens et Cosroës.

Le même auteur[4], parlant des anciens peuples qui dès l'origine des sociétés avaient eu un gouvernement régulier, une langue et des institutions à part, met de ce nombre les premiers Perses et les Nabats. Ebn-Khaldoun, dans un autre endroit, s'exprime en ces termes[5]: « Les Chaldéens, avant eux les Syriens, et de leur temps les Nabatéens (car je lis encore ici le nom de ... au lieu de celui de

[1] Man. ar. 913, fol. 8 v.

[2] Ib. fol. 78 r. 115 v. 153 v.

[3] Proleg. histor. man. fol. 138 r.

[4] Ib. fol. 10 v. 11 r.

[5] Proleg. histor. fol. 185 v.

« Kouthah, (كوثى), s'adonnaient avec ardeur à l'étude « de la magie, de l'astrologie, et à la connaissance des « influences et des talismans. »

Enfin le même historien[1], parlant de la magie, nous donne les détails suivants : « Les livres qui traitent « de cette science étaient comme perdus parmi les « hommes, à l'exception de ce qui était consigné dans « les ouvrages des peuples anciens, antérieurs à la « mission de Moïse ; tels que les Nabatéens, les Chal- « déens. Ces sciences existaient donc chez les Syriens, « habitants de Babylone, et en Égypte chez les Coptes. »

Dans tous ces passages, comme on vient de le voir, le nom de Nabats ou Nabatéens désigne la population primitive et indigène de la Chaldée et des provinces voisines. Ce sont probablement les Nabatéens qu'Eusèbe désigne sous le nom de *Babyloniens*, et qu'il distingue des Chaldéens[2]. Ils occupaient toute cette contrée que l'on appela depuis l'*Irak-Arab*, en donnant à ce nom toute l'extension possible, c'est-à-dire en y comprenant même, comme je le dirai ailleurs, plusieurs provinces situées au delà du Tigre.

Un géographe arabe anonyme[3] expose et développe sur ce sujet une opinion qui s'éloigne un peu de celle qu'a exprimée Masoudi. « Les Nabatéens, dit cet écri- « vain, descendent de Nabit, fils de Kanaan, fils de « Kousch, fils de Kham. Ils habitaient la province de « Babylone, et eurent pour roi Nemrod le Grand. On

¹ *Prolegom.* fol. 193 r.
² *Chronicon Armenum*, tom. I, pag. 64.
³ Man. ar. 581, fol. 141 v.

« connut parmi eux les Chaldéens الكلدانيين, les Cas-
« déens الكسدانيين, les Djenban الجنبانيين, les Garamiqa,
« جرامقة, les Koutaris الكوثاريين, les Cananéens, qui
« étaient d'origine nabatéenne. Ce sont eux qui les
« premiers se sont appliqués à l'architecture, ont fixé
« les divisions territoriales, creusé des canaux, planté
« des arbres, inventé les amulettes, les fumigations,
« les sortiléges et tous les procédés magiques. Tous
« étaient Sabéens, et adoraient les étoiles et les idoles. »

On voit que ce géographe, en copiant un passage d'un écrivain plus ancien, a commis une erreur grave, puisqu'il fait descendre les Nabatéens de Kham, tandis qu'ils reconnaissaient Sem pour leur aïeul. Il ne s'est point rappelé que, suivant Masoudi, ce peuple, forcé de se soumettre aux armes de Nemrod, avait, dans la personne de ce prince et de ses successeurs, obéi aux lois des enfants de Kham.

L'auteur de l'ouvrage arabe intitulé *Ikhwan-al-safâ*[1], parlant de plusieurs personnes qui naissent à la même heure, sous l'influence d'une même constellation, ajoute : « Les uns naissent dans le pays des « Arabes, d'autres dans celui des Nabatéens, d'autres « dans celui des Arméniens. » On voit facilement que dans ce passage le pays des Nabatéens désigne les contrées situées entre le Tigre et l'Euphrate.

Ne voulant rien dissimuler de tout ce qui peut répandre quelque jour sur la question qui fait l'objet de ce mémoire, je rapporterai ici un passage qui semble contredire l'opinion que je viens d'émettre. Un des

[1] Man. ar. 1105, pag. 54.

plus judicieux d'entre les historiens arabes, Tabari[1], s'exprime en ces termes : « Les Nabatéens qui habitent « aujourd'hui le *Sawad* (la Chaldée) et les villages de « l'Irak descendent tous des Araméens, qui, « lorsque les Arabes s'emparèrent de leur pays, se « dispersèrent dans les campagnes et s'adonnèrent à « l'agriculture. » Un historien persan anonyme[2] a copié cette assertion, qu'il a seulement un peu modifiée. « Lorsque les Arabes, dit cet écrivain, s'établirent « sur l'emplacement des villes de Hirah et d'Anbar, « ils y trouvèrent une population composée d'un reste « d'Araméens, et qu'ils chassèrent de cette contrée. « Suivant quelques-uns, les Nabatéens qui habitent « le *Sawad* de l'Irak et les villages de ce pays sont la « postérité de ces Araméens. »

Cette assertion, si je ne me trompe, ne doit point être prise à la lettre. En effet, on ne peut pas supposer qu'une poignée d'hommes, réduits à fuir devant les armes victorieuses des Arabes, eût donné naissance à cette nombreuse nation des Nabatéens qui se trouvait répandue dans une si grande étendue de pays ; d'autant plus que, comme l'histoire l'atteste, la meilleure partie de la population indigène se soumit paisiblement à la domination des musulmans, et consentit à payer annuellement la capitation. Il est donc naturel de croire qu'à une époque plus ancienne, avant la naissance de l'islamisme, lorsque les tribus arabes n'étaient nullement animées de cet esprit ardent de

[1] Traduction persane ; man. pers. 63, fol. 165 v.

[2] Man. pers. de l'Arsenal 20, fol.

prosélytisme que leur inspira Mahomet, ils ne pouvaient avoir aucun intérêt à expulser les habitants primitifs, dans lesquels ils trouvaient des sujets industrieux et actifs. Ainsi donc l'émigration ne put être que fort peu nombreuse. En outre, nous voyons que dans la ville de Hirah, et dans les autres lieux où les Arabes avaient établi leur empire, il existait toujours une population indigène, professant la religion chrétienne et jouissant d'autant de liberté que peut en accorder un gouvernement despotique. Enfin les anciens habitants de Hirah, d'Anbar étaient de la même extraction que ceux du reste de la Babylonie. Tabari atteste d'une manière expresse que c'étaient des Araméens, نبط ; par conséquent leur arrivée dans les pays situés au delà de l'Euphrate n'y amena point une population de race différente, et ne modifia en aucune manière la nature de celle qui habitait cette contrée. On peut donc conclure seulement que des Araméens, en plus ou moins grand nombre, vinrent, à une époque antérieure, fuir devant les Arabes qui venaient occuper Hirah, et des autres parties de la Chaldée situées à l'occident de l'Euphrate, avaient traversé ce fleuve et s'étaient réunis aux indigènes primitifs, dans lesquels ils se fondirent insensiblement. En effet, longtemps toute la plus grande partie des établissements des Arabes sur la rive occidentale de l'Euphrate, il existait dans la Chaldée et la Mésopotamie une population indigène à laquelle les auteurs orientaux donnent le nom de *Nabatéens*, et à laquelle allèrent se réunir les Araméens chassés par les Arabes des bords de l'Euphrate.

Ces habitants primitifs sont les mêmes que ceux dont parle Masoudi sous la dénomination de *Chaldéens* et de *Babyloniens*. Suivant cet historien, « les Chaldéens ne diffèrent point des Babyloniens : un débris de ce peuple existe encore aujourd'hui dans les marais, entre Wasit et Basrah, dans les villages qu'ils y trouvent compris. En faisant leurs prières ils tournent le visage vers le pôle septentrional et le signe du Capricorne. »[1]

D'après les divers témoignages que je viens de rassembler, je crois pouvoir conclure que ce nom de *Nabatéens*, pris dans sa véritable extension, désignait la population de race araméenne qui habitait les contrées situées entre l'Euphrate et le Tigre.

Mais, dira-t-on, si le nom de Nabatéens avait réellement une origine antique et désignait une race d'hommes aussi nombreuse que célèbre, comment est-il possible que cette dénomination ne se rencontre pas, avec le sens que je lui donne, ni chez les écrivains de l'antiquité, ni même chez les historiens syriaques? On pourrait répondre à cette difficulté en citant le témoignage de Masoudi, qui atteste dans plusieurs passages[2] que le nom de *Nabats* devait son origine aux Arabes. Si ce fait était exact, on concevrait sans peine que ce nom fut resté inconnu aux autres peuples de l'Orient. Mais cette solution, quoique plausible au premier abord, ne me paraît pas devoir être adoptée. En effet, le mot *Nabat* ou *Nabt* ne

[1] Man. de Saint-Germ. 337, fol. 93 *r.* et *v.*

[2] *Ib.* fol. 26 *r.*

présente pas dans la langue arabe une signification satisfaisante. Masoudi prétend, il est vrai, que suivant quelques traditions, les habitants de la Chaldée avaient reçu le nom de *Nabats* parce qu'ils avaient inventé l'art de cultiver les terres et de faire sortir l'eau du sein de la terre. Mais cette étymologie, peu naturelle, peu conforme au génie de la langue arabe, a été imaginée après coup, pour trouver dans cet idiome l'origine d'un nom qui avait quelque célébrité; d'ailleurs les différences que l'on remarque dans la manière dont ce mot est écrit chez les auteurs arabes suffiraient seules pour faire croire qu'il appartient à une autre langue.

Quant à ce qui concerne le témoignage des écrivains de l'antiquité, on doit être peu surpris de voir les Grecs et les Latins ignorer le nom des habitants de la Babylonie et de la Mésopotamie, puisqu'ils n'ont guère mieux connu le véritable nom des Syriens, et on ne saurait conclure de ce silence que la dénomination de Nabatéens ne fût point encore en usage. Il est vrai que l'on ne peut pas citer de preuves formelles qui démontrent l'existence antique de ce nom; mais du moins on peut produire, à l'appui du témoignage des meilleurs écrivains orientaux, des preuves indirectes qui constatent que ce nom n'était point inconnu dans les contrées au delà de l'Euphrate. Joseph[2] parle d'un habitant de l'Adiabène qui était fils de Nabatée. Voilà donc ce nom employé comme nom propre dans l'A-

[1] Man. de Saint-Germ. 337, fol. 51 *r°*.

[2] *Bell. judaic.* tom. II, pag. 385.

diabène, pays situé au delà du Tigre, qui faisait partie de l'ancienne Assyrie, et dont la population semble avoir parlé un langage mélangé de l'idiome persan et du syriaque. En effet, nous trouvons parmi les rois de cette province des noms qui appartiennent évidemment au langage des Perses, tels que Izates, Artaschir; et, d'un autre côté, le même habitant, fils de Nabatée, portait, dit Joseph, le surnom de *Chaqgiras*, c'est-à-dire *boiteux*. Or telle est la signification du mot ܚܓܝܪܐ dans la langue syriaque.

D'un autre côté, il existe une traduction arabe d'un ouvrage intitulé l'Agriculture nabatéenne, dont je parlerai plus bas, qui, si je ne me trompe, remonte à une assez haute antiquité, et que l'on peut regarder comme le seul monument littéraire que nous aient transmis les peuples de la Babylonie. Or, peut-on supposer avec quelque vraisemblance que le traducteur, Ebn-Wahschiah, eût de son chef adopté ce titre, s'il ne l'eût trouvé en tête de l'ouvrage? On peut donc croire que le mot *Nabat* ou *Nabit* existait de temps immémorial chez les peuples de la Chaldée, et que c'était par ce nom que ces peuples se désignaient eux-mêmes. En effet, il est naturel de supposer que les habitants primitifs de la Chaldée, outre leur nom générique d'*Araméens*, en avaient un autre, par lequel ils se distinguaient des peuples de même race établis à l'occident de l'Euphrate. Or une dénomination de ce genre ne se rencontre nulle part chez les écrivains de l'antiquité. Mais il ne faut pas conclure de

ce silence qu'elle n'ait pas réellement existé; on peut plutôt croire que les historiens grecs sont restés à ce sujet dans une entière ignorance, ce qui ne doit guère étonner quand on songe que les Grecs n'ont eu avec les peuples de la Babylonie que des rapports peu fréquents et peu intimes; tandis que les Arabes, se trouvant à l'égard des peuples de cette contrée dans une position limitrophe, parlant un langage, sinon semblable, du moins approchant du leur, ayant avec eux, soit comme alliés, soit comme ennemis, de nombreux points de contact, ont été plus à portée qu'aucune autre nation, et surtout que les Grecs, de connaître à fond leurs voisins et d'apprendre à les désigner par leur nom véritable.

Si cette dénomination ne fut pas aussi généralement connue qu'elle semblerait avoir dû l'être, Masoudi nous donne de ce fait une explication qui paraît au moins fort plausible. Si l'on en croit ce judicieux historien[1], les habitans de la contrée appelée ايران شهر (*Iran*), ayant vu la perte de leur puissance, avaient depuis l'islamisme rejeté le nom de Nabatéens, et s'étaient pour la plupart donnés pour sujets naturels des rois de Perse.

D'ailleurs des peuples entiers peuvent quelquefois, sans aucun motif apparent, oublier et laisser tomber en désuétude le nom sous lequel ils ont été connus durant un grand nombre de siècles. La nation syrienne offre de ce fait un exemple bien frappant. On me permettra sans doute d'entrer à cet égard dans quelques détails qui peuvent ne pas être dépourvus d'intérêt.

[1] Man. de Saint-Germ. 337, fol. 27 v.

Dès les premiers temps historiques, les annales de l'Orient nous montrent une nation puissante, nombreuse et occupant les vastes contrées qui s'étendent depuis le nord de la Palestine jusqu'au delà du Tigre. Cette nation est la même que les Grecs ont désignée par le nom de *Syriens*, Σύροι, mais qui, dans sa langue et dans celles des peuples voisins, était appelée *Aram*, ארם, ou *Orom*, רוֹם, suivant la prononciation usitée dans les différents dialectes. L'origine des Araméens remonte jusqu'aux temps voisins du déluge, et coïncide avec celle des peuples les plus célèbres de l'ancienne Asie; car, suivant le récit de Moïse, Aram, père de cette nation, était fils de Sem et frère d'Elam et d'Aschour, premiers ancêtres des Perses et des Assyriens[1]. Comme la contrée qui portait le nom d'Aram était d'une immense étendue, elle se subdivisait naturellement en plusieurs grands états, dont chacun se distinguait par un surnom particulier. Ainsi, dès le temps d'Abraham, on désignait par le nom de *Faddan-Aram*, פדן ארם, *Plaine d'Aram*[2], ou *Aram-Nahraïm*, ארם נהרים (Aram des deux fleuves)[3], tout le pays compris entre le Tigre et l'Euphrate, que les Grecs nommèrent ensuite *Mésopotamie*. Plus tard nous trouvons, dans la Bible, *Aram-Dammasek*[4], ארם דמשק, c'est-à-dire la partie du pays d'Aram dont

[1] *Genes.* cap. x, vers. 22.

[2] *Ib.* c. xxv, v. 20; c. xxviii, v. 2, 5, 6, 7; c. xxxi, v. 18.

[3] *Genes.* cap. xxxiv, vers. 10.

[4] *Samuel*, II, cap. viii, vers. 5.

Damas était la capitale; *Aram-Tsoba*[1] ארם צובא, qui, si l'on en croit Michaëlis, désignait la contrée où était située la ville de Nisibe[2]; et enfin *Aram-Bet-Rehob*[3], ארם בית רחוב, nom d'un royaume placé sur les bords de l'Euphrate. L'adjectif *Arami*, ארמי, ou *Arammi*, ארמי, désignait un homme appartenant à quelque branche que ce fût de la nation araméenne. Ainsi la Bible l'applique également à Laban, natif de la Mésopotamie[4], et aux habitants des pays situés en deçà de l'Euphrate[5].

Le mot *Aram* est resté presque ignoré des Grecs et des Latins, car Strabon est à peu près le seul écrivain qui atteste d'une manière expresse que les Syriens se désignaient eux-mêmes par la dénomination de Ἀσσμοι ou Ἀσσμαιοι[6]. Mais ce nom n'a pas été inconnu aux historiens arabes, du moins aux plus anciens et aux plus exacts. Nous lisons dans Hamzah-Isfahani que les *Arman*, ارمانيون, sont les Nabatéens de la Syrie[7]. Les *Arman* sont nommés par Tabari comme les ancêtres des Nabatéens de l'Irak[8]. Masoudi, parlant de la montagne appelée *Alem-alschertan*,

[1] *Samuel*, I, cap. XIV, vers. 47; II, cap. VIII, vers. 3.

[2] *Commentationes*, tom. I, pag. 57 et suiv.

[3] *Samuel*, II, cap. X, vers. 6.

[4] *Genes.* cap. XXII, cap. 20, 24.

[5] *Reg.* II, cap. VIII, vers. 29.

[6] *Geographia*, lib. I, pag. 42; lib. XIII, pag. 627; lib. XVI, pag. 784, 785, ed. Casaubon.

[7] Ap. Rasmussen, *Historia præcipuorum Arabicorum regnorum*, pag. 30.

[8] Man. pers. 63, fol. 165 *v.*

الشيطان (la montagne du diable), située non loin de celle de Tour-Abdin, طور عبدين, ajoute-t-il, « on y « trouve des restes des *Arman*, qui sont parmi les « Syriens, هو جبل فيه بقايا الارمان من السريانيين ».

Le même écrivain comprend, parmi les Chaldéens, les Assyriens, الاشوريون, et les Arman, الارمان[2]. Plus bas il ajoute que les Arman étaient les Nabatéens-Armanis, الارمان هم النبط الارمانيون. Enfin il raconte que les rois Sassanides, en établissant leur domination dans l'Irak, anéantirent la puissance des Nabatéens et des Arman[3].

Au rapport d'un historien persan anonyme, que j'ai déjà eu occasion de citer[4], les Arabes, lors de leur premier établissement dans les environs de Hirah et d'Anbar, chassèrent les *Armins*, qui habitaient ces cantons, et qui étaient un reste de la nation d'Aram. Enfin je crois retrouver le même nom dans un passage d'Ebn-Khaldoun. Cet habile écrivain, exposant en peu de mots l'histoire des enfants d'Israël, dit qu'ils eurent à soutenir des guerres contre les peuples de la Palestine, les Chananéens, les Arméniens, les Idumséens, les Ammonites et les Moabites[5]:

حاربتهم امم الفلسطين والكنعانيون والارمنيون والادوميون والعمونيون والموابيون

Comme nous ne voyons point, dans l'histoire de

[2] Man. de Saint-Germ. 337, fol. 38 v.
[3] *Ib.*, fol. 54 r.
[4] *Ib.* fol. 66 r.
[4] Man. pers. de l'Arsenal 20, fol.
[5] *Prolégomènes*, man. ar. fol. 84 v.

l'Ancien Testament, que les Juifs aient jamais eu de relations hostiles avec les Arméniens, je crois qu'il s'est glissé ici une erreur, que l'on peut, ce me semble, attribuer à Ebn-Khaldoun lui-même. Il est assez vraisemblable que cet historien, ayant lu dans un auteur plus ancien le mot *Arman*, ارمن, qui était depuis longtemps tombé en désuétude, et qui lui était peut-être totalement inconnu, aura cru bien faire en retranchant une seule lettre, un *élif*, et substituant ainsi le nom des Arméniens à celui des Syriens[1].

Quant à ce qui concerne l'étymologie du nom de *Syriens*, quelques auteurs orientaux font dériver ce nom d'une ville nommée *Souria*, dont on voit les ruines à quelque distance d'Alep. Un écrivain arabe assure même[2] que la ville de Hiérapolis se nommait primitivement *Souria*; mais cette dernière assertion paraît complétement fausse. Quant à la première, elle n'est pas mieux fondée; car la ville de Souria n'a jamais joué dans l'histoire un rôle assez brillant pour avoir communiqué son nom à une vaste contrée, dont elle ne fut jamais la capitale. On ne saurait songer non plus à la ville de *Soura*, située sur la rive de l'Euphrate, et dont j'aurai occasion de parler plus au long.

Il est bien plus naturel de supposer, à l'exemple de plusieurs savants, que le mot de *Syrie* est simplement une abréviation de celui d'*Assyrie*.

A l'époque où les Grecs commencèrent à entretenir avec l'Orient des relations suivies, les conquêtes des

[1] Masoudi, *Moroudj*, tom. I, fol. 225 v. et s.

[2] *Inscha*, man. ar. 1573, fol. 89 r.

Assyriens avaient jeté un si grand éclat, que l'on accoutuma insensiblement à donner leur nom à toutes les contrées qu'ils avaient soumises à leur empire. Mais bientôt on sentit le besoin de distinguer entre eux des peuples répandus sur une aussi vaste étendue de pays: pour atteindre ce but, on imagina de retrancher la première syllabe du mot Assyriens et d'employer le nom de *Syriens* pour désigner les peuples établis en deçà de l'Euphrate. Toutefois on ne fut pas toujours exact à observer cette différence, et l'on confondit en plus d'une circonstance les noms de *Syriens* et d'*Assyriens*. Hérodote, parlant des Assyriens[1], dit qu'ils portaient ce nom chez les barbares, et chez les Grecs celui de *Syriens*. Justin dit aussi: « Les Assyriens, qui par la suite furent nommés Syriens, » *Assyrii qui postea Syri dicti sunt*[2]. D'un autre côté, Virgile, parlant de la pourpre, la désigne par le nom d'*assyrius ostrum*. Au rapport de Plutarque[3], Crassus, après la défaite de Carrhes, ayant pris des guides Arabes, arriva dans l'Assyrie (c'est-à-dire dans la Syrie). Ammien Marcellin emploie le mot *assyria lingua* pour désigner la langue syriaque[4]. Un fait achève de confirmer cette étymologie du nom des Syriens. Les Arméniens, qui ont toujours été parfaitement au fait de ce qui concernait les peuples de leur voisinage, n'ont jamais connu qu'un seul nom, celui

[1] *Histor.* lib. VII, cap. 63.
[2] *Ib.* lib. I, cap. 2.
[3] *Vita Crassi*, tom. I, pag. 556.
[4] *Histor.* lib. XIV, cap. 8, pag. 42, ed. Vales.

Les noms de *Syrie*, سورية, *Syrien*, سوري, ne tardèrent pas à s'introduire chez les peuples mêmes que les Grecs et les Romains désignaient abusivement par ces dénominations, et qui, comme je l'ai dit, habitaient depuis la mer Méditerranée jusqu'au delà de l'Euphrate. Ces peuples s'accoutumèrent à se donner eux-mêmes ce nom, qu'ils auraient dû repousser comme étranger, et laissèrent presque tomber en désuétude le véritable nom que leurs ancêtres avaient porté depuis les temps les plus anciens.

On demandera sans doute quelle raison puissante amena un pareil changement : ce serait tenté de l'attribuer à l'influence de la dynastie grecque des Séleucides, qui durant plusieurs siècles donna des lois aux contrées situées entre la Méditerranée et l'Euphrate ; mais je ne saurais admettre cette hypothèse. En effet, les rois grecs, maîtres d'une partie de l'Orient, y furent toujours considérés comme des étrangers ; les Grecs ne s'amalgamèrent jamais avec les peuples dont ils avaient fait la conquête. Des villes helléniques s'élevèrent en différentes provinces de l'Asie, mais leurs habitants, isolés de tout ce qui les entourait, par les mœurs comme par le langage, étaient l'objet de la haine et de la jalousie de leurs voisins : une méfiance réciproque divisait des hommes qui auraient dû se réunir et n'avoir qu'un intérêt commun. Les rois, absolus dans leur capitale et les villes qui les entouraient,

maintenaient dans les parties éloignées du centre de leur empire qu'une autorité d'autant moins forte qu'elle n'était fondée que sur la crainte. Vainement ils avaient ordonné que le grec fût la langue de la chancellerie et des affaires; le gros de la nation continuait à faire usage de sa langue maternelle. Les princes avaient eu la prétention d'imposer aux villes anciennes de leurs états des noms grecs, mais les habitants se refusaient obstinément à admettre ces changements; ils continuaient à se servir des anciennes dénominations, qui survécurent à la ruine de la puissance des Séleucides et se sont maintenues jusqu'à nos jours. Ammien Marcellin remarque expressément que les noms grecs imposés aux villes de l'Orient par les monarques Séleucides n'avaient pu faire oublier les anciennes dénominations[1], et nous pouvons encore aujourd'hui vérifier l'exactitude de cette assertion.

A quoi donc peut-on attribuer l'introduction des noms de *Syrie*, *Syriens* chez les peuples qui habitaient les contrées en deçà de l'Euphrate? C'est, si je ne me trompe, à la religion chrétienne. On sait que cette religion s'établit de très-bonne heure à Antioche et dans les provinces voisines. Les livres du Nouveau Testament furent immédiatement traduits dans la langue du pays. Or ces livres étaient écrits dans la langue des Grecs, et offraient par conséquent les expressions et les dénominations en usage chez ce peuple. Or les noms de *Syrie*, de *Syriens* se trouvaient souvent employés dans les livres fondamentaux du chris-

[1] *Histor.* lib. XIV, cap. 8, pag. 42.

tianisme. Les habitans des pays situés entre la Méditerranée et l'Euphrate, se voyant désignés par une dénomination qui leur était étrangère, mais qui se trouvait en quelque sorte consacrée par l'autorité des livres qu'ils vénéraient à tant de titres, ne crurent pas sans doute pouvoir rejeter ce nom, et l'adoptèrent sans répugnance. Ils se persuadèrent que, régénérés par un nouveau culte, ils devaient sous tous les rapports devenir un peuple nouveau et abjurer leur nom antique, qui semblait leur rappeler l'idolâtrie à laquelle le christianisme venait de les arracher. Cette conjecture est, si je ne me trompe, confirmée par un fait que je crois décisif. Dans le langage syriaque ecclésiastique, le mot *armoio*, ܐܪܡܝܐ, qui ne diffère du nom ancien, *armoie*, ܐܪܡܝ, que par une seule voyelle, désigne *un païen, un idolâtre*. Ainsi on traduisit le nom de *Sourioio*, ܣܘܪܝܝܐ, *Syrien*.

Quant à la dénomination *Orom*, *Aram*, ou ܐܪܡ, ܐܪܡܐ, *le pays des Araméens*, elle fut appliquée de préférence à la contrée que les Grecs et les Latins appelaient *Assyrie*. Or il faut observer que, longtemps avant l'époque de la naissance du christianisme, on s'était accoutumé à désigner par le nom d'*Assyrie*, non plus la contrée située au delà du Tigre qui avait eu Ninive pour capitale, mais l'ancienne Babylonie. Hérodote[1] place Babylone dans l'Assyrie, aussi bien

[1] *Herodoti Musæ*, edente Baehr, lib. 1, cap. 178, t. 1, p. 387.

quième bourgade nommée *Ardericca*, située sur le bord de l'Euphrate[1]. Labynète, roi de Babylone, est nommé par lui *roi d'Assyrie*[2]. Plus loin, chez le même historien, le mot *Assyria* désigne la Babylonie[3]. L'Arménie est indiquée comme située au-dessus de l'Assyrie[4]. Plutarque, dans la vie de Crassus[5], raconte que le perfide Arabe Ariamnes, voulant distraire les soldats romains, épuisés de fatigue et de chaleur, leur représentait en riant qu'ils n'étaient plus dans l'Italie, mais qu'ils parcouraient les frontières des Arabes et des Assyriens. Strabon, donnant la description de l'Assyrie[6], remarque expressément qu'elle comprenait la Babylonie et les provinces voisines. Ammien Marcellin nous donne sur ce sujet des détails non moins précis. Cet historien rapporte[7] que de la ville de Carrhes deux routes conduisaient dans la Perse, l'une par l'Adiabène et la rive du Tigre, l'autre par l'Assyrie et les bords de l'Euphrate. Cet écrivain judicieux n'ignorait pas, et remarque expressément que l'Assyrie des anciens portait de son temps le nom d'*Adiabène*[8]. Mais, distinguant les époques, il place dans l'Assyrie les villes de Babylone, de Séleucie, de

[1] Herodot. lib. cap. 185; *ib.* pag. 411.

[2] *Ib.* cap. 188; *ib.* pag. 419.

[3] *Ib.* cap. 193; *ib.* pag. 430.

[4] *Ib.* cap. 194; *ib.* pag. 436.

[5] Tom. I, pag. 456.

[6] *Geograph.* lib. XVI, pag. 736.

[7] *Histor.* lib. XX, pag. 354.

[8] *Ib.* pag. 370.

[1] *Histor.* lib. xx, pag. 371.
[2] *Ib.* pag. 389.
[3] *Ib.* pag. 393.
[4] *Ib.* pag. 442.
[5] *Historia,* liber III, caput 12, pagina 237, edente Reitemeyer.
[6] *Ib.* pag. 228.
[7] *Ib.* pag. 235.
[8] *Ib.* pag. 241.
[9] *De bello Persico,* tom. I, pag. 49.
[10] *Ib.* pag. 52.

la Babylonie, à une époque très-ancienne, le roi d'Assyrie Asar-Addon avait envoyé dans la Palestine les Cuthéens, qui, suivant toute apparence, tiraient leur origine de Koutha, ville de Babylonie, et adoptèrent ensuite le nom de *Samaritains*. Nous apprenons d'un historien arabe, Ebn-Schaker [1], que dans la ville de Damas il se trouvait un quartier appelé Nibetoun, النبيطون, parce qu'il était habité exclusivement par des Nabatéens. L'auteur du *Kitâb-alagâni* fait mention des Nabatéens, qui étaient établis aux environs de Iathrib, c'est-à-dire de Médine [2]. Au rapport du même écrivain [3], des Arabes de la tribu d'Azdschar, s'étant avancés dans la province de Bahrein, arrivèrent à Hadjr, où ils trouvèrent une peuplade de Nabatéens qui y faisaient leur résidence. Ils se battirent auprès d'eux et les forcèrent bientôt de quitter leurs demeures. Ce récit est confirmé par un passage du lexicographe Djeuheri, qui s'exprime en ces termes : « Au rapport d'Aboub-ben-Kiribbah, les habitants de « la province d'Oman sont des Arabes qui sont devenus Nabatéens; et ceux de Bahrein, des Nabatéens « qui se sont faits Arabes [4]. »

Il paraît que cet établissement des Nabatéens sur la rive méridionale du golfe Persique remontait à une époque fort ancienne, car Strabon raconte que des

[1] Man. arabe 638, fol. 43 *v*
[2] Tom. III, fol. 443 *r*.
[3] *Ib*. fol. 162.
[4] Man. arab. 1245, fol. 249 *r*.

Chaldéens, exilés de leur pays, s'étaient fixés dans la ville de Gherra, sur la côte d'Arabie[1].

Au rapport de Iakouti[2] et de l'auteur du *Merâsid alitla*[3], la ville de Tib, située entre la Babylonie et le Khousistan (la Susiane), était habitée par des Nabatéens, qui, bien qu'ils eussent embrassé l'islamisme, avaient conservé l'usage de leur langue primitive.

Quant aux Nabatéens de la ville de Pétra, je crois qu'ils n'étaient point Arabes d'origine, mais qu'ils formaient une colonie araméenne venue de la Babylonie, et qui, rivalisant avec la population syrienne de Palmyre, profita de sa position pour se livrer aux spéculations du commerce le plus étendu.

On me demandera sans doute sur quoi je me fonde pour attribuer aux Nabatéens une origine araméenne. Je répondrai que l'identité de nom forme déjà, en faveur de cette opinion, une présomption très-forte. Il est difficile de croire qu'il existât, à si peu de distance l'une de l'autre, deux nations désignées par une dénomination commune, sans qu'il y eût entre elles communauté d'origine; et si les Nabatéens d'Arabie étaient réellement une colonie de ceux de la Babylonie, cette circonstance expliquerait comment on trouvait, chez un peuple placé au milieu des déserts, environné de tribus nomades, une civilisation beaucoup plus avancée que celle qui existait chez ses voisins. En second lieu, nous lisons dans Diodore de Sicile que les Nabatéens,

[1] *Geographia*, lib. XVI, pag. 766.
[2] *Moschtarik*, man. pag. 153.
[3] Man. pag. 431.

voulant détourner loin de leur pays les armes d'Antigone, adressèrent à ce prince une lettre écrite en syriaque[1]. Or il est bien à présumer que le langage dans lequel se trouvait rédigée cette lettre était le même que parlaient habituellement les hommes qui l'avaient écrite; sans quoi ils eussent probablement choisi de préférence la langue grecque, qui était, on peut le croire, la seule que connût et parlât le monarque dont les Nabatéens voulaient conjurer le ressentiment.

En troisième lieu, parmi les villes occupées par les Nabatéens, nous en avons désigné une qui portait le nom de *Haurâ*, c'est-à-dire *blanche*. Or il est facile de voir que ce mot, avec cette signification et cette terminaison, appartient essentiellement à la langue syriaque.

Nous avons dit plus haut qu'un historien arabe fait mention des Nabats de Médine. Un scoliaste habile, passant en revue les dix noms qu'avait portés successivement la ville de la Mecque, indique celui de *Koutha*, كوثى[2]. Or nous savons, par des témoignages authentiques, que cette dénomination a de tout temps existé dans la Babylonie, et qu'elle désignait deux villes de quelque importance.

J'ai admis, d'après le témoignage unanime des écrivains orientaux, que les Nabatéens étaient d'origine syriaque; j'ai soupçonné en conséquence qu'une colonie de cette nation était venue, à une époque an-

[1] *Diod. Sic. Bibl. hist.* lib. XIX, cap. 96; tom. VIII, pag. 414.
[2] Schol. ad Ebn-Doreïd. vers. 50, man. arab. 490.

cienne, occuper une partie de l'Arabie Pétrée, et étendre ses conquêtes le long du golfe oriental de la mer Rouge, et ce fait est loin d'être appuyé sur une simple conjecture : un témoignage bien important et bien authentique confirme mon opinion de la manière la plus formelle. Nous lisons, dans le second livre des Rois, que, du temps d'Achaz, Razin, roi de Damas, conquit la ville d'Élath et l'incorpora à l'empire des Syriens. Or, si cette place, située à l'extrémité septentrionale du golfe auquel elle donnait son nom, tomba alors au pouvoir de Razin, il est naturel de croire que la contrée environnante avait également subi les lois du souverain de Damas. Par conséquent les villes qui par leur position présentaient une importance réelle, durent recevoir des garnisons syriaques. Or Pétra était trop bien située pour ne pas attirer l'attention du vainqueur. Ainsi, à une époque si reculée, l'Arabie Pétrée se trouva en partie occupée par des Syriens, qui, soit comme soldats, soit comme marchands, soit pour tout autre motif, vinrent fixer leur demeure dans cette région lointaine. Donc les mœurs, la langue des Syriens, avaient dû s'introduire dans cette partie de l'Arabie et s'y conserver avec plus ou moins de pureté; et cette circonstance, très-importante en elle-même, explique d'une manière fort naturelle comment, à une époque un peu plus récente, une colonie, composée d'hommes originaires des pays au delà de l'Euphrate, imagina de choisir pour sa résidence la contrée voisine de Pétra, où ces aventuriers ne devaient pas se trouver tout à fait

étrangers, puisque parmi la population primitive ils allaient rencontrer des hommes avec qui ils étaient unis par une communauté d'origine.

Au reste, si j'admets qu'une colonie venue des contrées au delà de l'Euphrate s'était établie dans l'Arabie, et avait choisi Pétra pour sa capitale, je ne prétends pas dire que cette population fût entièrement composée d'étrangers. Nous savons, par le témoignage de l'auteur du Livre des Rois, que Razin, roi de Syrie, ayant conquis la ville d'Élath et les contrées voisines, les Iduméens revinrent en foule habiter cette ville, qu'ils avaient cru devoir abandonner au moment où elle était tombée sous la domination des rois de Juda. Je crois d'ailleurs que les Arabes qui habitaient ce canton, et ceux qui s'étaient établis dans les environs, ne manquèrent pas, lorsque les richesses affluaient à Pétra, devenue l'entrepôt d'un immense commerce, de se réunir aux étrangers pour former avec eux une seule nation, mais qu'elle conserva le nom des peuples qui en composaient la partie la plus active et la plus industrieuse. Cette fusion, si naturelle, rendrait raison du nom d'Arabes que les auteurs anciens donnent aux Nabatéens, et expliquerait ces noms, d'origine véritablement arabe, que l'on retrouve parmi leurs chefs, tels que les noms d'*Obédu*, *Sylleus* (Saleh), etc.

Cette origine étrangère que j'attribue aux Nabatéens peut encore faire concevoir un fait difficile à expliquer. Les Nabatéens d'Arabie, après avoir joué durant plusieurs siècles un rôle assez brillant, dispa-

raissent tout d'un coup de la scène historique, de manière que l'on n'en trouve plus le moindre vestige. Il est facile de penser que ce peuple occupa les mêmes lieux tant que l'étendue de son commerce et les richesses qui en étaient le fruit lui offrirent des ressources abondantes et les moyens de figurer avec quelque gloire parmi les nations de l'Asie; mais, lorsque, par l'effet de circonstances que j'ai indiquées plus haut, le négoce de l'Orient eut pris une autre route, les Nabatéens, ayant vu tarir la source de leur opulence, n'étant plus en état d'entretenir des forces imposantes et de retenir dans le devoir les Arabes indociles qui formaient la masse de leurs sujets, durent abandonner des déserts arides, peu propres aux travaux de l'agriculture, retournèrent dans leur patrie primitive, ou allèrent chercher ailleurs des établissements qui pouvaient leur offrir des chances de spéculations heureuses et d'une opulence plus certaine.

On demandera peut-être à quelle époque les Nabatéens durent se fixer dans le désert d'Arabie, où ils résidèrent l'espace de plusieurs siècles. Il est difficile de donner sur cet objet une réponse satisfaisante. Les écrivains de l'antiquité et les historiens orientaux se taisent également sur un fait qui, à leurs yeux, offrait un si faible intérêt. Pour des hommes qui étaient journellement témoins des catastrophes les plus terribles et les plus sanglantes, qui voyaient continuellement s'allumer des guerres acharnées dont le résultat était la conquête de pays immenses, qui contemplaient presque sans interruption la chute de monarchies

puissantes et l'élévation de nouveaux empires, qu'importait l'établissement d'une petite peuplade dans un coin du désert de l'Arabie? Un pareil événement devait passer inaperçu; et l'on conçoit sans peine que les Nabatéens de l'Arabie Pétrée n'ont dû attirer les regards des autres peuples qu'au moment où leurs richesses et leur commerce les mirent en état de jouer quelque rôle sur la scène politique.

S'il est permis d'exprimer une conjecture sur le point d'histoire qui forme l'objet de ces recherches, on peut dire, comme je l'ai insinué plus haut, que les Nabatéens ne sont nommés nulle part dans le texte hébreu de la Bible, tandis qu'il y est fait mention des différentes peuplades dont ils étaient entourés; que Pétra, qui devint par la suite la capitale des Nabatéens, est désignée d'une manière expresse, mais que les écrivains sacrés se taisent absolument sur le peuple qui fit fleurir cette cité et l'embellit de monuments si extraordinaires. On peut donc, si je ne me trompe, conclure de ce silence que, pendant le temps de l'existence des royaumes d'Israël et de Juda, les Nabatéens n'avaient point encore formé d'établissement dans l'Arabie Pétrée. On peut supposer avec quelque vraisemblance que le séjour des Nabatéens dans cette contrée remontait à l'époque des expéditions de Nabuchodonosor contre la Judée. Il est possible que, parmi cette foule d'hommes rassemblés de toute part, qui, volontairement ou involontairement, marchaient sous les drapeaux du monarque chaldéen, des habitants des pays au delà de l'Euphrate, voulant se soustraire aux

fatigues d'une guerre aussi sanglante que pénible, aient fixé leur demeure au milieu des déserts de l'Arabie. Peut-être aussi Nabuchodonosor avait-il cru devoir établir, dans un emplacement aussi fort que Pétra, un corps de soldats qui pût tenir en bride les tribus du voisinage; et les enfants de ces guerriers, ayant avec le temps perdu leurs habitudes militaires et adopté des mœurs plus douces, auront déposé leurs armes pour embrasser une profession moins brillante, mais plus lucrative, celle du commerce. Un fait assez remarquable confirme à cet égard mes conjectures. Au rapport d'Étienne de Byzance, une tribu de Babyloniens était établie à Karak-Moba [1], qui, comme on sait, n'était pas éloignée de l'emplacement de Pétra.

Au surplus, il est à remarquer que longtemps avant cette époque il existait déjà dans les parties nord-est de l'Arabie des noms de lieu qui semblent indiquer une origine araméenne. Non loin de l'extrémité septentrionale de la mer Morte était située la montagne de Nébo, נְבוֹ, sur laquelle Moïse monta par ordre de Dieu, afin de contempler avant de mourir cette terre promise, l'objet de ses désirs, et dont un arrêt juste, mais sévère, lui interdisait l'entrée. Or le mot *Nébo* désignait une divinité qui était en grande vénération chez les Chaldéens, et dont le nom entre dans ceux de plusieurs rois ou personnages éminents, tels que Nabuchodonosor, Nabopolassar, Nabuzardan, Nabo-schazdan, etc. Non loin de là était située la ville de

[1] *De urbibus*, pag. 20.

Medaba, dont le nom, terminé par un *aleph*, א, nous offre la forme féminine des mots telle qu'elle existe dans les langues chaldaïque et syriaque. Dans les mêmes parages se trouvait un lieu, dont le nom, *Églaïm*, אגלים, paraît être le même qui ailleurs est écrit עגלים, et présentait ainsi ce changement du *aïn* en *aleph*, qui forme un caractère distinctif des dialectes d'au delà de l'Euphrate.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les Nabatéens de l'Arabie paraissent n'avoir conservé que durant quelques siècles une existence politique; et leur nom finit par tomber en oubli dans la contrée qui avait été le siége de leur puissance; mais dans les pays que je regarde comme leur plus ancienne patrie, et dont ils formaient la population primitive, ils continuèrent de subsister et de conserver leur dénomination antique. Aux différentes époques de l'histoire orientale nous voyons les Nabatéens répandus dans la Babylonie et la Mésopotamie y former une population nombreuse, entièrement distincte de celle des Arabes et autres conquérants de l'Asie.

Khaled, général arabe, après avoir achevé la conquête de la Babylonie, écrivant au roi de Perse, chargea de sa lettre un Nabatéen nommé Zahakil [1].

Le Nestorien Amrou [2], parlant du patriarche Abd-Ieschou, atteste qu'il convertit à la religion chrétienne un grand nombre d'hommes du pays des Nabatéens, et qu'il bâtit, dans le voisinage de la colline de Sarsar,

[1] *Akhbar aldjilad*, man. ar. 638, fol. 21 *v*.

[2] *Madjdal*, man. de Saint-Germ. 82, pag. 743.

un monastère sous le nom de *Mar-Saliba*. Ailleurs il fait observer que la ville de Wasit était la capitale des Nabatéens[1].

Sous le règne du khalife Ommiade Hescham, fils d'Abd-almélik, un Nabatéen nommé Hasan avait la ferme des terres que ce prince possédait dans l'Irak[2].

Le poëte Abbas, dont il est fait mention dans le *Kitab-alagâni*, était Nabatéen d'origine[3]. Moslem, père du poëte Daoud, appartenait à la même nation[4]. Le musicien Rassouma, qui florissait à la cour du khalife Raschid, était Nabatéen[5]. Masoudi vante la musique des Nabatéens[6], et il paraît qu'ils avaient hérité du goût de leurs ancêtres, car nous trouvons dans le livre de Daniel le nom de plusieurs instruments de musique qui étaient en usage chez les Babyloniens.

Le poëte Khazimi avait composé contre Ali ben-Haïthem des satires en langue nabatéenne[7]. Ali ben-Haïthem était Arabe, mais son aïeul était Nabatéen[8].

Le khalife Mahdi, étant à la chasse, entra dans la cabane d'un Nabatéen[9].

Le khalife Motasem, ayant pris la ville de Bagdad en aversion, et voulant fonder une autre capitale,

[1] Mss. de Saint-Germ. 32, pag. 257.
[2] Ebn-Schâker, man. ar. 638, fol. 476 *v*.
[3] Tom. III, fol. 476 *v*.
[4] Tom. I, fol. 374 *r*.
[5] *Kitab-alagâni*, tom. II, fol. 38 *v*.
[6] *Moroudj*, tom. II, fol. 250 *v*.
[7] *Kitab-alagâni*, tom. III, fol. 50 *v*.
[8] *Ib*. tom. III, fol. 50 *r*.
[9] Ebn-Athir, *Kâmel*, tom. I, fol. 30 *v*. 31 *r*.

avait déjà choisi pour son emplacement un lieu situé non loin du Tigre, sur les bords du fleuve *Kûtsaï*, et qui était habité par des Nabatéens[1]. Le même prince, se promenant un jour dans les campagnes de l'Irak, un paysan qui ne le connaissait pas le pria de l'aider à relever son âne, qui s'était abattu. Le khalife s'étant prêté de bonne grâce à lui rendre ce service, cet homme lui adressa ses remercîments en langue nabatéenne[2].

Suivant une tradition rapportée par Ebn-Djouzi[3], Babek de Khorsemi, qui tint si longtemps en échec toutes les forces de l'empire des khalifes, avait eu pour père un Nabatéen, nommé Abd-allah, habitant du *Sawad* (la Babylonie).

Le poète Motanebbi dit, en parlant d'un personnage auquel il adresse ses vers : « Il recherche le rang « suprême dans les places frontières, tandis qu'il avait « été élevé sur le terrain qui s'étend entre *Kerkhaïa* « et *Kalawadza*. »

طلب الامارة في الثغور وقد
نشأ ما بين كرخايا وكلواذا

Le scoliaste arabe fait cette remarque : « *Kerkhaïa* « et *Kalawadza* étaient deux bourgs du pays des Na- « batéens. »

[1] Masoudi, *Moroudj*, tom. II, fol. 146 *v.*
[2] *Ib.* fol. 145 *v.*
[3] Man. ar. 640, fol. 109 *r.*
[4] Man. ar. 1429, fol. 54 *r.*

TROISIÈME SECTION.

DE LA LANGUE NABATÉENNE.

Je dois maintenant rechercher quelle langue parlaient les Nabatéens, et je me livrerai à cet examen d'autant plus volontiers que cette question a été pour les écrivains orientaux l'objet d'assertions les plus contradictoires. J'essaierai donc de débrouiller ce chaos et de découvrir la vérité des faits au milieu des hypothèses incohérentes que les écrivains de l'Orient ont reproduites et propagées, sans jamais les soumettre à l'examen de la critique.

Les auteurs orientaux, en général, s'accordent à vanter la haute antiquité de la langue nabatéenne. Si l'on en croit le Syrien Théodore, cité par l'auteur du *Kitab-alfehrest*[1], c'est dans cet idiome que Dieu adressait la parole à Adam. Au rapport de l'auteur du livre intitulé *Ikhwan-alsafâ*[2], Adam et ses enfants parlaient entre eux le syriaque, ou, suivant d'autres, la langue nabatéenne. Le patriarche Michel, auteur d'une chronique syriaque, dont nous possédons la version arménienne, s'exprime en ces termes: « La langue primitive que parlait Adam était celle qui « est aujourd'hui en usage chez les Chaldéens, car « Abraham était Chaldéen de naissance; et le langage « qu'il avait appris de ses pères est celui qui s'est per-

[1] Man. ar. 874, fol. 13 *v.*

[2] Man. ar. 1105, pag. 591.

« pétué chez nous autres Syro-Chaldéens [1]. » Cette tradition a été connue du judicieux Ebn-Khaldoun, qui n'a pas regardé comme indigne de lui de la combattre en ces termes [2] : « L'écriture syrienne est celle « des Nabatéens et des Chaldéens. Des hommes igno- « rants osent soutenir que c'est là l'écriture primitive, « à raison de sa haute antiquité, et parce qu'elle était « en usage chez les plus anciens de tous les peuples; « mais cette assertion n'est qu'une erreur et une tra- « dition populaire. »

Je suis très-éloigné de vouloir discuter sérieusement une question assurément bien oiseuse, quoiqu'elle ait été agitée, avec autant d'érudition que peu de fruit, par quelques savants des derniers siècles. Je ne m'arrêterai point à rechercher quelle a été la langue primitive du monde; mais les témoignages que je viens de recueillir, sans décider une question insoluble, prouvent du moins que les écrivains orientaux les plus judicieux ont regardé la langue nabatéenne, non pas comme un jargon, mais comme un idiome élégant, dont l'origine remontait aux premiers temps du monde, et qu'ils lui ont donné la même antiquité qu'à la langue syriaque. Si l'on admet, avec tous les historiens dont j'ai invoqué le témoignage, que les Nabatéens avaient la même origine que les Syriens; que dès les plus anciens temps, et quelques siècles seulement après le déluge, ils avaient peuplé la Mésopotamie, la Chaldée, et avaient choisi Babylone pour la capitale de

[1] Man. armen. 90, fol. 6 r.

[2] *Prolégomènes*, man. ar. fol. 217 r.

leur empire, ils devaient faire usage d'une langue commune, qui avait les plus grands rapports avec la langue syriaque; et c'est ce que Masoudi, cité plus haut, atteste expressément[1], lorsqu'il assure que les Nabatéens et les Syriens parlaient un langage qui était, pour le fond, identique avec le syriaque, dont il différait seulement par un petit nombre de lettres. Or nous savons, par le témoignage de Moïse, que la famille d'Abraham et ce patriarche lui-même, avant sa migration dans la terre de Canaan, parlaient un langage appelé *araméen*, ארמי. Nous lisons dans la Genèse que, Laban ayant conclu un traité avec Jacob, son gendre, tous deux élevèrent en commun, pour monument de leur accord, un monceau de pierres, qu'ils désignèrent chacun par un nom emprunté à la langue qui lui était familière: Laban nomma ce tertre *Iegar-Sahdouta*, יגר שהדותא, c'est-à-dire *le monceau du témoignage*. Or ces mots ont toujours conservé la même signification dans les langues syriaque et chaldaïque. De son côté Jacob assigna au même monument le nom de *Galed*, גלעד, qui a le même sens dans la langue hébraïque, et qui, avec une légère altération, s'étendit à toute la contrée voisine, désignée souvent dans la Bible sous le nom de *Galaad*. La langue araméenne fut plus tard en usage chez les Assyriens. En effet, nous lisons dans les Livres des Rois[2] que Rabsacès, ayant été envoyé par Sennachérib

[1] *Moroudj*, tom. I, fol. 96 *r.*

[2] IIe livre des Rois, chap. XVIII, vers. 17 et suiv.

pour engager les habitants de Jérusalem à se soumettre, leur adressa un long discours, rempli de blasphèmes, de jactance et de menaces. Les officiers du roi Ézéchias prièrent ce député de parler en langue araméenne[1], qui leur était familière, et non pas en langue hébraïque, afin qu'il ne fût pas compris des soldats qui bordaient la muraille; mais il répondit fièrement: « Ce « n'est point à vous que s'adressent principalement mes « paroles, mais aux Juifs, que vous séduisez par de « vaines espérances. »

Cette langue se retrouve également, et toujours avec le même nom, chez les Chaldéens de Babylone, au temps de Daniel; et enfin nous la trouvons employée pour la requête présentée au roi de Perse Artaxerxès par les gouverneurs des provinces en deçà de l'Euphrate[2].

Mais, dira-t-on, la langue nabatéenne est-elle réellement identique avec ce langage araméen dont il vient d'être question? Je crois pouvoir répondre affirmativement. En effet si, comme je crois l'avoir prouvé, les Nabatéens formaient la population primitive des contrées situées au delà de l'Euphrate; si leur idiome, comme nous venons de le voir, était, à peu de chose près, le même que le syriaque; si, d'un autre côté, cette langue araméenne, presque identique avec celle que nous nommons syriaque, était dès les plus anciens temps le langage vulgaire et commun des pays où étaient répandus les Nabatéens, ne doit-on pas con-

[1] IIe livre des Rois, chap. XVIII, vers. 26.
[2] *Esdras*, cap. IV, vers. 7.

clure que cette langue ne différait point de celle de ce peuple? Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par le témoignage d'un écrivain syriaque, qui paraît avoir vécu à une époque fort ancienne. Le commentateur Théodore, dont l'autorité est alléguée par un savant historien arabe [1], nous donne sur la langue nabatéenne des détails aussi curieux qu'exacts. Suivant lui, « cette « langue est le plus élégant des dialectes syriaques. « C'est cet idiome que parlaient les habitants de Baby- « lone. Lorsque Dieu eut confondu les langues et que « les hommes se furent dispersés dans des pays et des « lieux divers, le langage des habitants de Babylone se « conserva sans altération. Quant au nabatéen que l'on « parle dans les villages, c'est un syriaque corrompu « et plein de locutions vicieuses. »

On voit donc que, dans l'opinion de cet estimable écrivain, la langue nabatéenne était celle que parlaient les anciens habitants de la Babylonie. Cette assertion est encore appuyée par le témoignage d'Abou'lfaradj, qui assure que les trois compagnons de Daniel reçurent les noms nabatéens de *Schadrak*, *Meschak* et *Abed-nego* [2]. Or nous savons, par le livre de Daniel, que ces noms furent empruntés au langage des Chaldéens.

L'opinion que je viens d'émettre, relativement au langage nabatéen, semble être contredite par un passage de l'historien que je viens de citer. Abou'lfaradj, autrement Grégoire Bar-Hebræus, Syrien de nation,

[1] Man. ar. 874, fol. 13 *v.*

[2] *Historia dynastiarum*, tom. I, pag. 74.

et qui, par conséquent, devait bien connaître tout ce qui concernait sa nation, s'exprime en ces termes[1] : « La langue syriaque se divise en trois dialectes : le « plus pur est l'araméen, qui est en usage chez les ha- « bitants de Roha (Édesse), de Harran et de la Syrie « extérieure ; ensuite vient le dialecte de la Palestine, « qui est parlé par les habitants de Damas, du mont « Liban et du reste de la Syrie intérieure ; le plus im- « pur est le dialecte chaldéen-nabatéen, qui est la « langue en usage dans les montagnes de l'Assyrie et « dans les campagnes de l'Irak. » On a conclu de ce passage que la langue nabatéenne n'avait jamais été qu'un jargon corrompu, usité seulement parmi des villageois grossiers, et qui ne méritait aucune attention sérieuse.

Mais ce fragment curieux, si on l'examine avec soin et sans préjugé, confirme d'une manière évidente l'assertion de l'auteur lui-même et celle de Masoudi et de Théodore, sur l'identité de la langue nabatéenne avec celle que parlaient, dès les plus anciens temps, les habitants de la Babylonie.

Grégoire Bar-Hebræus, dans sa Grammaire syriaque, écrite en vers et commentée par lui-même[2], s'exprime, sur sa langue maternelle, d'une manière plus précise ; mais sans employer le mot *nabatéen*. « Il faut savoir, « dit-il, que le syriaque, plus qu'aucun autre idiome, « s'étant répandu dans des contrées fort éloignées les « unes des autres, a éprouvé de grandes altérations et

[1] *Historia dynastiarum*, tom. I, pag. 16 et 17.
[2] Man. syr. 167, fol. 351 r°.

« subi, dans sa forme, des changements si considé-
« rables, que ceux qui parlent les différents dialectes
« de cette langue ne s'entendent pas mutuellement, et
« ont besoin d'un interprète, comme s'ils s'exprimaient
« dans des langages étrangers. Les dialectes sont au
« nombre de trois, savoir : celui de la Syrie, celui de
« la Palestine, et celui des Orientaux. Ce dernier, plus
« que les autres, a adopté des formes extrêmement
« anomales et s'est rapproché du chaldéen, avec lequel
« il s'est complétement assimilé. » L'auteur s'attache ensuite à démontrer que le langage le plus pur et le plus parfait est celui qui a été constamment parlé chez les habitants de la Syrie; puis, faisant complétement abstraction du langage de la Palestine, il ne nomme que deux dialectes, l'occidental et l'oriental. « Le pre-
« mier, dit-il, est en usage chez les habitants d'Ourhoï
« (Édesse), Mélitène, Mardé, et dans toutes les pro-
« vinces voisines. Parmi ceux qui font usage du dialecte
« oriental, on distingue les chrétiens nestoriens. »

Ce passage, ainsi qu'il est facile de le voir, vient pleinement à l'appui des assertions que j'ai émises. En effet, dans le récit de Grégoire Bar-Hebræus, le dialecte syriaque oriental, qui répond au dialecte nabatéen, est parfaitement analogue au langage chaldéen. Cette assertion confirme ce que l'auteur a dit plus haut, que la langue nabatéenne était parlée également dans les montagnes de l'Assyrie et dans les plaines de la Babylonie. Les détails que le même écrivain nous donne, tant dans sa grammaire en prose que dans celle qui est écrite en vers, sur les formes

particulières au troisième dialecte syriaque, viennent encore à l'appui de cette opinion, et démontrent, ce que nous lisons dans d'autres ouvrages, que le syriaque, tel qu'il est parlé chez les Nestoriens, aux environs de Diar-Békir et au delà du Tigre, est, sous le rapport de la prononciation et des idiotismes grammaticaux, beaucoup plus ressemblant à la langue chaldaïque qu'à celle des Syriens occidentaux : aussi, dans les éditions publiées à Rome par les soins des Assémani, telles que le Recueil des actes des martyrs, on donne le nom de *chaldaïques* aux ouvrages écrits en caractères nestoriens.

Je crois donc pouvoir admettre que le langage des Nabatéens, ou des habitants primitifs de Babylone, se retrouve encore aujourd'hui dans celui que nous désignons sous le nom de *chaldaïque*, et qui nous a été conservé dans plusieurs chapitres de Daniel et d'Esdras, et, avec quelques altérations, dans la paraphrase du Pentateuque, qui est attribuée à Onkelos. C'est cette langue que désigne Ebn-Moukaffa lorsque, parlant des idiomes qui étaient en usage à la cour des rois sassanides de la Perse, il dit : « Quelques Persans emploient la langue syriaque ancienne, que parlaient « les habitants de Babylone, et la lisent en persan. « L'alphabet est composé de trente-trois caractères. « On nomme cette écriture *namah-dehirigh*, نامه دهيريه « دبيريه (écriture des livres), ou هام دبيريه. Elle « était employée par les hommes de toutes les clas« ses, à l'exception des rois[1]. »

[1] Man. ar. 874, fol. 16 r.

Mais, dira-t-on, comment concilier ces détails avec ceux que nous donnent plusieurs écrivains orientaux, qui s'accordent à regarder le langage nabatéen comme un langage corrompu et fort peu élégant? Le poëte Abou'lala, voulant critiquer amèrement les habitants de la province arabe de Nedjd, s'exprime en ces termes[1]: « Les habitants de Nedjd, toutes les fois qu'ils « veulent s'exprimer avec élégance, ressemblent aux « habitants de *Diaf*, » اهل نجد كلما نطقوا الفصاحة مثل اهل ضياف. Cet écrivain, dans les notes qu'il a jointes à son ouvrage, nous apprend que Diaf est un lieu (de la Mésopotamie) habité par des Nabatéens, dont le langage est dépourvu de toute élégance[2].

Tebrizi, dans son commentaire sur le *Hamasah*[3], expliquant un vers où on lit ces mots; كلم منطق غاوٍ, s'explique en ces termes: « Le poëte donne à entendre « que les hommes dont il est question sont des Naba- « téens, et que leur langage est rempli de fourberies « et d'artifices. » Hariri, dans l'ouvrage intitulé *Dorret-algawas* (la perle du plongeur)[4], citant un mot, dit: « C'est une expression des Nabatéens, » هو من الفاظ الانباط.

Le musicien Ishak-Mauseli ayant composé une chanson, dans laquelle se trouvait le mot arabe ذهبت,

[1] Man. d'E. Scheidius, 17, pag. 365.
[2] Man. ar. 1409.
[3] *Hamasa*, ed. Freytag, pag. 650.
[4] Man. ar. de Ducaurroy, fol. 45 *r.*

on lui fit observer qu'il était obligé d'écrire ذهبتو, sans quoi il pécherait contre la prosodie et le rhythme musical; mais qu'en ajoutant le *waw* il employait une forme vicieuse, plus analogue au langage nabatéen[1].

Un des caractères distinctifs que les écrivains orientaux s'accordent à attribuer à cette langue consistait dans la tendance à adoucir la prononciation des lettres gutturales, et à les confondre l'une avec l'autre. Nowaïri, cité par Reiske[2], atteste expressément qu'un des défauts du dialecte nabatéen, était le changement du *ha* en *hé*, et du *aïn* en *élif*,

ابدال الهاء وانقلاب العين همزة

Et cette assertion est confirmée par d'autres écrivains. Au rapport d'Ebn-Abi-Osaïbah, dans son histoire des médecins[3], « Abou-Sahl était plein d'esprit et avait « une conversation intéressante; seulement, comme il « avait pris naissance dans un bourg du territoire de « Kaskar, sa prononciation offrait ce défaut, لكنة, qui « caractérise les habitants de la province de *Sawad.* »

A la cour du khalife Haroun-Raschid[4] se trouvait un musicien, nommé Barsouma, qui jouissait d'un assez grand crédit auprès du prince et était admis dans toutes ses parties de plaisir. Le nom de ce personnage indique clairement qu'il était d'origine syrienne; mais une particularité que rapporte un historien arabe nous fait connaître que ce musicien était

[1] *Kitab-alagâni*, tom. I, fol. 342 *r.*
[2] *Ad Abulfedæ annales*, tom. II, not. 234.
[3] Man. ar. 757, fol. 92 *v.*
[4] *Agâni*, tom. II, fol. 13.

né au delà de l'Euphrate. En effet nous lisons qu'il avait dans son langage un vice de prononciation qui lui faisait confondre les lettres gutturales l'une avec l'autre. Il disait *asal*, avec un *élif*, اسل, pour *asal*, avec un *aïn*, عسل; dans le mot *ahsan*, احسان, il substituait en parlant le *hé* au *ha*[1]. Ce défaut indique clairement que Barsouma était Nabatéen de naissance. En effet nous lisons dans un passage du même historien arabe[2] que le musicien Ebn-Djami, parlant un jour à Barsouma, l'apostropha du nom de *Nabatéen*.

Les éloges que plusieurs écrivains orientaux font de la langue nabatéenne, et les reproches que d'autres adressent à ce idiome, sont probablement d'une égale vérité : pour tout concilier, il s'agit seulement de distinguer les temps et les lieux. C'est ce que le Syrien Théodore a parfaitement établi en peu de mots dans le passage que j'ai cité plus haut. En effet on conçoit facilement que les Nabatéens de Babylone, qui, suivant le témoignage que leur rend un de leurs compatriotes[3], avaient découvert toutes les sciences, et cultivé, entre autres, la botanique avec plus de zèle et de succès que les Grecs et les autres peuples, qui habitaient une capitale immense, embellie de tous les prodiges des arts, séjour d'un souverain opulent et magnifique, ne parlaient point un jargon corrompu et grossier. D'ailleurs, comme je l'ai dit, nous pouvons juger ce langage tel qu'il existait à l'époque où

[1] *Agâni*, tom. II, fol. 13 *v.*
[2] *Ib.* fol. 39 *v.*
[3] *Agriculture nabatéenne*, man. ar. 913, fol. 62 *r.*

Babylone était arrivée au plus haut point de sa grandeur, car plusieurs chapitres du prophète Daniel nous offrent ce langage dans sa pureté primitive.

Mais si dans la capitale de la Babylonie on parlait un idiome poli et élégant, il n'en était sans doute pas de même des provinces éloignées du centre de l'autorité, et dans lesquelles la langue n'avait pu recevoir le même degré de culture. Probablement, dès les plus anciens temps, à l'époque même où l'empire chaldéen brillait du plus grand éclat, les habitants des villes un peu reculées, et surtout ceux des campagnes, parlaient entre eux des dialectes ou plutôt des patois corrompus et remplis de formes irrégulières.

D'ailleurs, si l'on examine les faits de sang-froid et sans esprit de système, on se convaincra, par l'inspection des fragments chaldaïques de Daniel, que le langage parlé à Babylone du temps de ce prophète, c'est-à-dire dans la plus belle période de la monarchie chaldéenne, n'était pas à beaucoup près aussi régulier dans sa marche et dans ses formes grammaticales que le langage de la Syrie : on y remarque un assez grand nombre d'anomalies; quelques-unes sans doute doivent être attribuées à la négligence des Massorèthes, qui, n'ayant pas une connaissance assez approfondie de la langue chaldaïque, ont souvent admis une ponctuation bizarre; mais d'autres originalités tiennent au fond même de la langue; telle est, entre autres anomalies, celle qui consiste à intercaler un ן, *noun*, à la place du *daghesch* hébreu, dans les mots où cette lettre n'est nullement nécessaire. Déjà, dans le langage de

Babylone, nous trouvons des traces de ce défaut de prononciation attribué aux Nabatéens, qui consistait à adoucir la prononciation des lettres gutturales et à les substituer les unes aux autres. Les livres de Daniel nous offrent le nom de *Bel*, בֵּל, qui était sans doute le même que celui de *Baal*, בְּעַל; le mot *ah*, אָע, répond au terme hébreu עֵץ, *du bois*. Dans l'agriculture nabatéenne, nous trouvons ريها pour ريحا, et bien d'autres termes qu'il serait trop long de rapporter.

Après la ruine de l'empire chaldéen et les désastres de Babylone, lorsqu'il n'existait plus de capitale qui pût servir de guide aux provinces pour ce qui concernait la pureté du langage, les dialectes usités dans les différentes parties de la Babylonie et des contrées voisines ne durent pas manquer de s'altérer plus ou moins rapidement; les défauts de prononciation déjà existants durent s'exagérer encore et prendre un caractère bien plus prononcé. Dans le langage des Samaritains, dans celui de plusieurs targums ou paraphrases de la Bible, dans la langue du Talmud de Babylone, la confusion des lettres gutturales se présente partout, à chaque ligne; et même l'idiome des Mendaïtes ou Sabéens n'a que deux figures pour exprimer les quatre lettres gutturales. Mais ce vice de prononciation n'est pas le seul défaut que présentent ces dialectes, qui nous offrent la langue nabatéenne dans ses différents états de dégradation. Les anomalies de toute espèce fourmillent dans ces idiomes, rendent

la grammaire confuse, bizarre, et nous forcent souvent à ne voir dans ces langages que des patois ou des jargons grossiers et presque inintelligibles.

Les écrivains orientaux citent assez souvent des mots qu'ils donnent comme appartenant à la langue nabatéenne. Je vais en rassembler ici quelques-uns, qui achèveront de convaincre les lecteurs que cette langue était identique avec celle que nous nommons chaldaïque. Masoudi, ainsi qu'on l'a vu plus haut, nous représente le mot *aria*, اريا, comme étant nabatéen d'origine : or ce mot, en syriaque et en chaldéen, signifie *un lion*. Zamakhschari, dans son commentaire sur l'Alcoran[1], dit que, dans la langue nabatéenne, les mots حنطة حمراء signifient ; *le froment rouge :* or ces mots offrent le même sens en chaldaïque et en syriaque. Il en est de même du mot *Zouta*, qui, suivant Ebn-Khallikan[2], signifiait *petit* en langue nabatéenne. Le mot *Dabboura*, دابورا[3], qui désignait le vent de l'occident, le mot ريحا, écrit pour ريحتا[4], c'est-à-dire *le vent*, celui de زرنقة[5], qui désignait *le giroflé*, celui de زيتونا بريا[6], *olivier sauvage*, et bien d'autres que je pourrais citer, et qui nous sont donnés comme nabatéens, appartiennent évidemment à la langue chaldaïque. Au rapport de l'auteur persan du

[1] *Kaschschaf*, man. ar. de Ducaurroy, tom. I, fol. 52 *v*.
[2] Man. ar. 730, fol. 387 *r*.
[3] *Agriculture nabatéenne*, man. ar. 913, fol. 26 *v*.
[4] *Ib*. fol. 78 *r*.
[5] *Ib*. fol. 96 *r*.
[6] *Ib*. fol. 295 *v*.

Moudjmelaltawarikh[1], le mot *sarha*, صرحا, dans la langue des Nabatéens de l'Irak, désignait *un palais*, *une tour*. Je sais que ce terme ne se trouve pas dans les monuments chaldaïques que nous avons sous les yeux; mais il ne faudrait pas induire de là que l'assertion de cet historien judicieux fût dénuée de fondement. En effet nous ne possédons, en langue chaldaïque, qu'un petit nombre d'ouvrages, écrits à des époques et dans des provinces différentes; par conséquent nous sommes loin de pouvoir nous flatter de connaître tous les mots qui composaient la langue parlée à Babylone. D'ailleurs nous retrouvons dans l'hébreu le mot שרח; et en arabe celui de صرح, qui ont une forme et une signification identiques avec celui dont il est question.

Dans son ouvrage sur les proverbes arabes, Meïdani rapporte[2] que le portier du palais de la reine Zaba, apercevant les sacs de cuir placés sur des chameaux, et dans lesquels étaient cachés des hommes armés, prononça, en langue grecque, les mots لشيب ساقا, c'est-à-dire, en arabe, شرّ في الجوالق, *le mal est dans les sacs*. Masoudi, qui cite le même fait[3], dit, avec plus de raison, que ces mots appartenaient à la langue nabatéenne: mais il s'agit de fixer la véritable leçon. Dans le manuscrit de Saint-Germain, comme je viens de le dire, on lit لشيب ساقا; dans mon manuscrit,

[1] Man. pers. 62, fol. 32 *r.*

[2] Man. de Saint-Germain, 196, fol. 73 *r.* — Meïdani, *Proverbiorum arabicorum pars*, éd. H. A. Schultens, pag. 96.

[3] *Moroudj*, tom. I, fol. 204.

بشنب ساتا dans l'édition de H. A. Schultens, شنب ساتا; dans le manuscrit de Masoudi que j'ai sous les yeux, بشتا لشتا; dans ceux de Leyde, بشتا لشتا ou بشتا لسا بسفا; dans Nowaïri[1], لشتا لشتا. Au milieu de ce chaos de leçons discordantes, je crois qu'il n'est pas difficile de trouver la véritable : je suppose qu'il faut écrire بشتا بساتا, ou, en caractères syriaques, ܒܫܬܐ ܒܣܬܐ; et ces mots signifient en effet *le mal est dans les sacs*.

L'auteur de l'agriculture nabatéenne, parlant d'une plante appelée برهليا, ajoute : « Ce nom est un de « ceux que porte la planète de Jupiter[2]. » Le même écrivain nous donne les noms de plusieurs plantes en langue nabatéenne[3]. On peut y joindre le mot اناكبرا, qui, au rapport d'Ebn-Beïtar, désignait l'*anagallis*[4]. Le commentateur de Motanebbi cite les mots مخلب ou مخلب comme appartenant à la langue nabatéenne et désignant *une coquille* ou *un caillou*[5]. Si l'on en croit les historiens orientaux, le fondateur de la secte des Carmates avait pris ce nom du mot *karmitah*, كرميتة, qui, dans la langue nabatéenne, signifiait *un homme qui a les yeux rouges*[6].

[1] Man. ar. 700, fol. 6 *r*.

[2] Man. ar. 913, fol. 113 *r*.

[3] *Ib.* fol. 89 *r*. et 97 *v*.

[4] *Traité des médicaments*, manuscrit arabe 1071, tom. I, fol. 51 *r*.

[5] Man. ar. 1432, fol. 43.

[6] Ebn-Djouzi, man. ar. 640, fol. 290 *v*. — *Abulfedæ annales*, tom. II, pag. 266. — Nowaïri, man. ar. 647, fol. . . .

Si l'on en croit l'auteur du Lexique géographique arabe [1], le mot *karkh*, كرخ, appartient à la langue des Nabatéens et signifie *réunir dans un lieu de l'eau ou toute autre chose*. Mais l'assertion du géographe ne me paraît nullement susceptible d'être admise comme véritable. Je crois que le mot كرخ nous représente le mot syriaque ܚܪܟܐ, qui signifie *une forteresse*, et que les Grecs, dans plus d'une circonstance, ont changé en celui de Χάραξ. Si l'on en croit l'auteur du même ouvrage [2], un canton, situé non loin de Basrah, sur la rive orientale du Tigre, portait le nom de *Okhkha*, اُخّا, qui est un mot de la langue nabatéenne. Au rapport de Iakouti, *Bosak* [3], بساق, était le nom d'une rivière qui coulait dans le Sawad (la Babylonie), et que le vulgaire appelait *Bozak*, بزاق. « Le mot *Bosak*, ajoute le géographe, appar-« tient à la langue des Nabatéens, et désigne celui « qui détourne l'eau de ses voisins pour l'attirer « chez soi. Cette rivière a été ainsi nommée parce « qu'elle ravit l'excédant des eaux de l'Euphrate et des « autres fleuves qui arrosent cette contrée. »

Dans les poésies de Motanebbi on trouve le mot pluriel نواطير. Le commentateur Tébrizi fait, au sujet de cette expression, une remarque que je vais transcrire. « On prétend, dit ce grammairien [4], que le mot

[1] Man. ar. pag. 553.
[2] *Ib.* pag. 19.
[3] *Moschtarik*, man. ar. pag. 29 et 30.
[4] Man. ar. 1432, tom. I, fol. 168 *r.*

« نواطير appartient à la langue nabatéenne, et que l'on « désigne ainsi les gardiens qui surveillent les vignes « et autres objets pour en prendre la défense. Les « Nabatéens, dans plusieurs cas, sont dans l'usage de « substituer le *tâ* au *dâ*. » Tébrizi, pour être plus exact, aurait dû dire que les Nabatéens, comme les Syriens, n'avaient point dans leur alphabet la lettre *dâ*, ض, qui est un caractère particulier à l'alphabet arabe, et que par conséquent cette lettre ne pouvait jamais se trouver dans un mot nabatéen; mais qu'elle avait toujours pour correspondant le *tâ*, c'est-à-dire le *teth*.

Après avoir, autant qu'il m'a été possible, exposé ce qui concerne la langue nabatéenne, je dois présenter ici et coordonner les notions éparses que j'ai pu recueillir sur les auteurs qui sont censés avoir écrit dans cet idiome. Je ne prétends pas garantir l'exactitude de tous ces renseignements; mais j'ai cru que les lecteurs pourraient voir avec quelque intérêt des détails, même très-imparfaits, sur les productions littéraires d'une nation nombreuse et puissante.

« Les Nabatéens, dit un de leurs compatriotes, « avaient beaucoup de goût pour la littérature et ai- « maient, en écrivant, à s'exprimer d'une manière énig- « matique et figurée[1]. »

Ils possédaient, dans leur langue, un assez grand nombre d'ouvrages de différents genres. Un de ces livres était consacré à raconter les aventures de Ta-

[1] Man. ar. 913, fol. 78 *r*.

mouz, l'Adonis des Grecs[1]. Un auteur, nommé Sagrit, dont on ignorait l'époque précise, et qui devait par conséquent avoir vécu dans un temps très-reculé, avait écrit en vers un traité d'agriculture, un grand ouvrage sur la médecine, et un autre sur les propriétés des temps[2]. Ce dernier était, dit-on, un livre admirable, d'une grande étendue, d'une utilité incontestable, et pour lequel il n'avait point eu de modèle. Le premier ouvrage, je veux dire le traité d'agriculture, était divisé par chapitres, et chaque vers offrait une double rime, celle du premier mot et celle du dernier. On trouvait, dans chacun des chapitres, le dénombrement des plantes particulières aux différents pays[3]. Douiabi, qui était révéré comme prophète, passait pour auteur d'un ouvrage adressé au Syrien Mardaïad[4]. Ianbouschad, qui avait vécu longtemps après Sagrit, n'avait point composé de traité exprès sur l'agriculture, mais il s'était attaché à suivre les traces de Sagrit en ajoutant aux découvertes de ce dernier les fruits de ses propres recherches[5]. Adam avait, dit-on, écrit mille feuillets, dans lesquels il passait en revue les plantes qui viennent dans un pays et ne réussissent pas dans un autre, et détaillait leurs vertus et leurs propriétés utiles ou nuisibles[6]. On lui attribuait aussi un grand ouvrage sur la nature des terres,

[1] Man. ar. 913, fol. 9 *r.*
[2] *Ib.* fol. 40 *v.* et 41 *r.*
[3] *Ib.* fol. 66 *v.*
[4] *Ib.* fol. 58 *v.*
[5] *Ib.* fol. 65 *r.*
[6] *Ib.* fol. 68 *v.* et 69 *r.*

leurs différentes saveurs, leurs qualités, leurs productions. Une partie de ces ouvrages existait encore à l'époque où écrivait l'auteur de l'agriculture nabatéenne[1]. Barkouka, de la ville de Babylone, avait composé un traité des poisons[2], ainsi que le médecin Raouata[3]. Kamas-Nehri avait écrit un poëme dans lequel il donnait à la vigne la préférence sur les autres plantes, et même sur le palmier[4]. Il avait aussi écrit une pièce de vers sur le vin[5]. On attribuait à Tamiri le Cananéen un poëme dans lequel il exposait les diverses utilités des vents[6]. Noé passait pour auteur d'un grand ouvrage qui lui avait été inspiré par la lune[7]. Koulousch, qui prenait le titre d'*envoyé du soleil*, avait composé un traité des mystères[8]. Maschi-Nehri avait écrit un ouvrage dans lequel il s'attachait à relever les inconvénients que présente le climat de la Syrie, afin de réfuter le livre du Cananéen Tamiri, qui cherchait à prouver que la Syrie l'emportait sur la Babylonie[9]. On attribuait au même Tamiri une réponse à la lettre que lui avait écrite Noé pour l'engager à quitter le culte des planètes et à n'adorer que le seul Dieu éternel[10]. Kamasch-Nehri, qui pas-

[1] Man. ar. 913, fol. 169 *v.* et 288 *r.*
[2] *Ib.* fol. 72 *r.*
[3] *Ib.* fol. 72 *r.* et 110 *r.*
[4] *Ib.* fol. 149 *v.* et 166 *r.*
[5] *Ib.* fol. 150 *r.*
[6] *Ib.* fol. 163 *v.*
[7] *Ib.* fol. 166 *r.*
[8] *Ib.* fol. 194 *r.*
[9] *Ib.* fol. 206 *r.*
[10] *Ib.* fol. 206 *r.* et *v.*

sait pour le plus ancien des écrivains, avait composé un ouvrage intitulé *Schiaschek*, شياشق, divisé en trois chapitres, dans lequel il traitait de l'agriculture et du soin qu'exigent les plantes[1]. Le poète Mabarderouka avait écrit un poème sur une vigne qui avait été blessée d'un coup de pioche[2]. Enfin Douiabi, que nous avons déjà nommé, et qui portait le titre de *chef des philosophes*, سيّد الحكماء[3], avait peint, de sa propre main, mille figures, qu'il avait laissées dans un temple des environs de Tyr, et sous chacune desquelles était placée une inscription qui indiquait la propriété de cette figure. Il avait aussi déposé dans le même temple un ouvrage étendu, qui donnait des détails circonstanciés sur l'objet qu'il s'était proposé en dessinant ces images, et sur l'emploi que l'on pouvait en faire. A l'époque où écrivait l'auteur de l'agriculture nabatéenne, l'ouvrage avait péri, ainsi qu'une grande partie des figures; il s'en était seulement conservé cent dix-huit, l'une desquelles représentait une vigne.

Hadji-Khalfa cite un traité de la magie des Nabatéens, traduit par Ebn-Wahschiah. Maïmonide, dans l'ouvrage intitulé *More Hanneboukim*, a cité, d'après l'Agriculture nabatéenne, les noms de plusieurs autres écrivains nabatéens; et ces noms ont été recueillis par Hottinger, dans son *Historia orientalis*.

Je n'ai pas dessein, comme on peut bien le croire,

[1] Man. ar. 913, fol. 262 *v*.
[2] *Ib*. fol. 226 *v*.
[3] *Ib*. fol. 239 *v*., 282 *v*. et 283 *r*.

de soutenir que les ouvrages dont je viens de donner les titres avaient été réellement écrits par les auteurs auxquels on les attribuait; mais on est au moins forcé de convenir qu'il existait, chez les habitants de la Babylonie, un assez grand nombre de livres dont la composition remontait à une époque bien ancienne; en sorte que l'on n'avait pas cru choquer la vraisemblance en les représentant comme des productions de Noé, d'Adam et d'autres personnages, réels ou supposés, dont on plaçait l'existence dans les premiers âges du monde.

Malheureusement tous ces ouvrages, et bien d'autres, sans doute, dont les titres ont échappé à mes recherches, ont disparu, et ils sont probablement perdus pour toujours. Un seul livre a survécu à ce déplorable naufrage; je veux parler du volumineux traité connu sous le nom d'*Agriculture nabatéenne*, ‏الفلاحة النبطية‏, composé, suivant les uns, par un écrivain nommé Kouthaï, suivant d'autres, par un auteur anonyme, et qui fut traduit en arabe, dans le troisième siècle de l'hégire, par Abou-Bekr Ahmed-ben-Wahschiah, surnommé *Kasdani* (le Chaldéen), et *Kaïsi*, c'est-à-dire appartenant à la tribu arabe de Kaïs. Il est à remarquer que les Orientaux, lorsqu'ils citent cet ouvrage, en attribuent ordinairement la composition à Ebn-Wahschiah, quoique celui-ci, comme je viens de le dire, n'ait fait que traduire l'original chaldaïque en langue arabe. On me demandera sans doute à quelle époque a pu être écrite l'Agriculture nabatéenne. La question ne saurait être résolue d'une manière satis-

faisante, du moins tant que nous ne posséderons pas de cet ouvrage une copie complète. Si le livre entier était sous nos yeux, peut-être une lecture attentive ferait découvrir des faits propres à guider dans cette recherche, et qui, d'induction en induction, conduiraient à la découverte de la vérité. N'ayant à ma disposition que des secours imparfaits, je ne puis me flatter de répondre, sur l'objet en question, de manière à contenter pleinement la curiosité d'un lecteur judicieux. Je vais pourtant proposer une conjecture, qui ne me paraît pas dépourvue de vraisemblance.

On peut, si je ne me trompe, admettre, comme une opinion fort probable, que la composition du livre de l'Agriculture nabatéenne remonte à une époque très-ancienne. D'abord il est certain que l'auteur, au milieu des renseignements qu'il donne sur les religions de l'Asie, ne dit pas un mot qui, directement ou indirectement, ait rapport au christianisme. On peut donc supposer que le temps où l'auteur rédigeait son ouvrage fut antérieur à la naissance de cette religion.

Je sais que l'on pourrait contester la vérité de cette assertion et me prouver que la version arabe, le seul texte que nous ayons sous les yeux, offre en plusieurs endroits des passages qui ont pour but de critiquer, avec plus ou moins d'amertume, certains dogmes et certaines pratiques du christianisme; mais il est facile de se convaincre que ces morceaux n'appartiennent point à l'auteur original et ne sont que des additions du traducteur, ainsi que lui-même prend partout le soin d'en avertir ses lecteurs. Je sais bien, et je dois

en faire l'aveu, que je n'ai point sous les yeux l'ouvrage tout entier, que le manuscrit dont j'ai fait usage contient seulement deux des neuf livres dont se compose ce volumineux traité; mais la partie que j'ai pu consulter forme un volume in-folio de six cents pages. Il est difficile de croire que ce fragment si considérable, où sont traitées des matières si diverses, où il est si souvent fait allusion aux religions anciennes de l'Asie, n'offrît pas des traces plus ou moins nombreuses de la répugnance de l'auteur pour un culte qui proscrivait et combattait avec tant de zèle les dogmes païens, sous quelque forme qu'ils se présentassent. Le silence de l'écrivain, dans cette portion de son ouvrage, doit donc être regardé, sinon comme une démonstration complète, du moins comme une présomption extrêmement forte en faveur de l'opinion que j'ai émise relativement à l'antiquité de l'époque où florissait l'auteur à qui nous devons cette importante production.

D'un autre côté, un traité aussi complet et aussi volumineux, où tous les procédés de l'agriculture sont exposés avec un ordre, une méthode et des détails qui ne laissent rien à désirer, n'a pu, ce me semble, être écrit qu'à une époque où, dans la Babylonie, la culture des terres avait atteint un haut degré de perfection. Or, si nous remontons vers les temps qui avoisinent la naissance de Jésus-Christ, et même jusqu'au règne d'Alexandre, en quel état trouvons-nous cette belle contrée? Partout nous voyons des canaux encombrés, ne communiquant plus avec l'Euphrate et

ne pouvant désormais, comme auparavant, porter sur les plaines de la Chaldée l'excédant des inondations de ce grand fleuve; des eaux stagnantes séjournant sur d'immenses portions de terrain, et changeant en marais infects des campagnes couvertes naguère de la végétation la plus brillante; des provinces entières dépourvues d'habitants et vouées à la stérilité : tel est le tableau que présente la Babylonie depuis la chute de l'empire des Perses. Ce n'était plus le temps où cette contrée défrayait pendant quatre mois de l'année la table et l'armée du grand roi, et fournissait ainsi un revenu égal au tiers du produit de l'Asie. On sent combien elle avait dû perdre de son importance lorsque, sous les Séleucides, elle ne formait qu'une province éloignée du siége du gouvernement; lorsque, sous la domination des Parthes, elle éprouva la fureur et subit le joug de fer de ces étrangers farouches, qui la considéraient plutôt comme un pays ennemi que comme une des plus belles provinces de leur vaste empire.

D'un autre côté, l'auteur de l'Agriculture nabatéenne nous représente Babylone comme étant, à l'époque où il écrivait, une ville florissante, chef-lieu de la principale religion de l'Orient. Il raconte les entrevues qu'il avait eues avec différents personnages dans plusieurs temples de cette capitale. Or tout le monde sait que la fondation de Séleucie avait porté à Babylone un coup dont elle ne se releva jamais; que sous l'empire des Arsacides elle tomba dans un état de décadence complète, et finit bientôt par perdre le

nom de ville et ne plus offrir que de gigantesques mais informes débris de son antique grandeur.

L'auteur de l'Agriculture nabatéenne parle de la ville de Ninive comme existant encore. En outre, faisant mention de plusieurs places situées dans la Babylonie ou les provinces voisines, il ne nomme nulle part Séleucie, Apamée, Ctésiphon, et les autres villes fondées par les Séleucides, les Arsacides ou les Sassanides. On ne trouve non plus dans cet ouvrage aucun fait qui présente quelque allusion à l'histoire de l'une ou l'autre de ces trois dynasties. Aucun écrivain grec ou latin ne s'y trouve cité. Enfin la composition d'un si grand corps d'ouvrage, écrit en langue chaldaïque, suffirait seule, je crois, pour démontrer qu'à l'époque où il fut publié la Babylonie n'était point soumise à une domination étrangère, et que ses habitants, tranquilles et heureux, pouvaient se livrer sans inquiétude aux travaux multipliés que réclament les pratiques et le perfectionnement des méthodes d'une agriculture florissante. On peut donc, si je ne me trompe, regarder comme très-vraisemblable que ce livre fut écrit dans l'espace de temps qui s'écoula entre l'époque où Bélésis affranchit la Babylonie du joug des Mèdes et la prise de Babylone par Cyrus. Peut-être, dans ce laps de temps, pourrait-on s'arrêter au règne de Nabuchodonosor II du nom. Il serait très-naturel de croire que ce grand prince, qui porta si loin ses armes victorieuses, qui embellit par des constructions immenses la capitale de son empire; qui fit creuser de nombreux canaux, destinés à porter la fer-

tilité et l'abondance dans les parties les plus reculées de ses états héréditaires, ait voulu cimenter son ouvrage en ordonnant la composition d'un vaste recueil où devait être consigné tout ce que l'expérience de plusieurs siècles avait appris sur les productions du sol de la Chaldée et les moyens de développer et d'augmenter sa fécondité naturelle.

L'Agriculture nabatéenne a toujours joui, dans l'Orient, de la plus haute réputation. Ce livre, ayant été traduit en arabe, l'an 291 de l'hégire, par Abou-Bekr-Ahmed le Chaldéen, surnommé *Ebn-Wahschïiah*, fut souvent cité par les plus célèbres écrivains, arabes ou autres, comme une autorité dont le témoignage pouvait être invoqué avec une entière confiance. Ebn-Beïtar le cite presqu'à chaque page[1], et nous apprend en outre que le traducteur Ebn-Wahschïiah avait composé un ouvrage qui avait pour titre *Traité des vertus des remèdes utiles*, et qui était extrait de l'Agriculture nabatéenne[2]. Il est bon d'observer que ce dernier ouvrage est souvent indiqué par le seul titre de الفلاحة (l'Agriculture), sans aucune autre désignation[3]. Masoudi, en plus d'un endroit, appuie ses assertions de l'autorité de l'Agriculture nabatéenne.

[1] *De remediis simplicibus*, man. ar. 1071, fol. 62 *v.*, 106 *v.*, 120 *v.*, 128 *r.*, 129 *r.*, *ib. v.*, 130 *r.*, 132 *r.*, 144 *r.*, 156 *v.*, 160 *r.* et *v.*, 161 *v.*, 172 *v.*, 212 *r.*, 219 *v.*, 245 *v.*, 257 *r.*, 287 *v.*, 293 *r.*, 294 *v.*, 299 *r.*, 315 *v.*, 316 *v.*, 318 *r.* — Man. ar. 1023, fol. 236 *v.*

[2] Man. ar. 1071, fol. 144 *r.*

[3] Ebn-alwardi, *Traité de géographie*, man. ar. de M. Marcel, fol. 145 *v.*, 146 *v.*, 148 *r.*, 149 *r.*, 150 *r.* et *v.*, 151 *v.*, 152 *v.*, etc.

Il en cite un extrait destiné à faire connaître les moyens de s'assurer si l'eau est proche ou éloignée de la surface de la terre[1]. Makrizi, dans sa Description de l'Égypte, transcrit un passage où l'auteur nabatéen, parlant du Nil, en relève avec amertume les qualités nuisibles[2]. Le même historien[3] cite un extrait du même ouvrage relatif à la fertilité de l'Égypte. Ailleurs[4] il transcrit d'autres citations, puisées dans le même livre. Ebn-Khaldoun cite cet ouvrage sous le titre de الفلاحة[5]. Maïmonide, dans son ouvrage intitulé *Moré-Hanneboukim*, a souvent mis à contribution notre auteur, auquel il a emprunté tous les détails qu'il donne sur la religion des Sabéens; mais, par une erreur étrange, l'interprète latin, à qui le nom des Nabatéens était peu connu, a partout substitué le mot *Agriculture égyptienne* à celui de *nabatéenne*, نبطية, qu'offraient également le texte arabe et la traduction hébraïque de l'ouvrage du médecin juif. Dans le *Sefer-Kosri*[6], l'Agriculture nabatéenne est citée sous ce titre, העבודה הנבטית. Buxtorf le fils a traduit l'adjectif נבטית par *de aspectibus*, comme s'il fallait lire נִבְּטִית, et que ce mot dérivât du verbe נִבַּט, *aspexit*, tandis qu'il faut lire נבטית. Le docte Huet a su se préserver de cette erreur; car, dans son Traité sur la

[1] *Moroudj*, tom. I, fol. 55 *r.* et *v.*
[2] Man. ar. 797, fol. 44 *r.*
[3] *Ib.* fol. 74 *v.*
[4] *Ib.* fol. 207.
[5] *Prolégomènes*, fol. 35 *r.*
[6] *Liber kosri*, éd. Buxtorf, pag. 27.

situation du paradis terrestre, il rend les mots המנוחה par ceux d'*Agriculture nabatéenne*[1].

Le volumineux traité d'agriculture composé en arabe par Ebn-Awam, et publié à Madrid avec une traduction espagnole, est en grande partie un extrait de l'Agriculture nabatéenne.

Ebn-Khaldoun, parlant de ce dernier ouvrage, entre dans quelques détails, que je dois mettre sous les yeux de mes lecteurs.

« Parmi les livres des Grecs, dit ce judicieux écri-« vain[2], on traduisit le traité d'agriculture nabatéenne, « attribué aux plus savants d'entre les Nabatéens, et « contenant sur l'article de la magie des détails qui « annonçaient des connaissances profondes; mais des « hommes religieux ayant examiné ce livre, et regar-« dant comme nuisible et illicite tout ce qui concernait « le chapitre des enchantements, se bornèrent à trans-« crire ce qui avait trait aux végétaux, à leur planta-« tion, à leur culture, et supprimèrent le reste. Ce fut « en suivant cette méthode qu'Ebn-Awam publia un « extrait de l'Agriculture nabatéenne. La partie qui « traitait des sciences occultes resta complétement né-« gligée, jusqu'à ce que Moslemah, dans ses ouvrages « sur la magie, en transcrivit les questions les plus « importantes. »

« Les sciences magiques, dit ailleurs le même his-« torien[3], étaient en grande vogue chez les Syriens

[1] *De situ Paradisi terrestris*, pag. 52.
[2] *Prolégom.* man. fol. 192 *r.*
[3] *Ib.* man. fol. 193 *r.* et *v.*

« habitants de Babylonie, et avaient été l'objet de plu-
« sieurs traités spéciaux; mais de tous ces ouvrages
« un petit nombre seulement a passé dans la langue
« arabe : telle est l'Agriculture nabatéenne, traduite
« par Ebn-Wahschiiah, et qui contient les pratiques
« en usage chez les Babyloniens. »

En lisant le premier de ces deux passages, on est sans doute surpris de voir ranger l'Agriculture nabatéenne au nombre des ouvrages grecs. La chose, après tout, quoique difficile à croire, ne serait pas absolument impossible; il s'agirait seulement de supposer que le livre, composé primitivement en chaldéen, aurait été traduit en grec, et de là en arabe, ce qui serait le contre-pied de ce qui est arrivé pour la plupart des ouvrages grecs, qui ont été interprétés en syriaque avant de l'être en arabe; mais l'assertion d'Ebn-Khaldoun est tout à fait erronée. En effet, le traducteur Ebn-Wahschiiah atteste formellement qu'il a fait sa version sur l'original, écrit en langue nabatéenne[1].

L'Agriculture nabatéenne forme un ouvrage d'une grande étendue, et dans lequel toutes les questions qui se rattachent à cette science sont traitées avec des développements lumineux, qui annoncent que l'auteur possédait, sur toutes les branches de l'économie rurale, des connaissances précieuses, fruit d'une longue expérience et de profondes méditations.

Sans doute on y rencontre quelques opinions superstitieuses, quelques pratiques que réprouverait une

[1] Man. ar. 913, fol. 22 r.

saine philosophie; mais ces détails, même lorsqu'ils paraissent étranges ou puérils, nous offrent une utilité réelle, puisqu'ils nous retracent les idées qui dominaient à une époque reculée chez les habitants de Babylone. Du reste, sous une foule de rapports, l'ouvrage témoigne une civilisation avancée et annonce qu'à l'époque où il a été écrit la théorie et la pratique de la culture des champs étaient parvenues à un haut degré de perfection.

Parmi les objets indiqués dans ce livre, on n'y verra pas sans quelque surprise la mention des miroirs brûlants, et ce fait peut servir à appuyer la tradition qui rapporte qu'Archimède, pendant le siége de Syracuse, employa un moyen de ce genre pour incendier la flotte romaine.

Malheureusement, des neuf parties ou livres dont se compose l'Agriculture nabatéenne, nous n'en avons sous les yeux que deux, la seconde et la troisième, dont l'une contient un calendrier agronomique, dans lequel on indique les méthodes qu'il faut suivre relativement à la culture des terres, dans chacun des mois de l'année. L'autre livre offre l'énumération des plantes et des légumes qui sont cultivés dans les champs et dans les jardins. Ces deux parties réunies ensemble forment un volume in-folio de trois cents feuillets, qui a été achevé de copier le jeudi 21e jour du mois de schewal, l'an 1043 de l'hégire, par Schems-eldin-Mohammed-Selmouni.

La bibliothèque de Leyde possède deux exemplaires manuscrits de l'Agriculture nabatéenne.

Je me propose de faire connaître ailleurs, par des extraits étendus, ce que cet ouvrage offre de plus important sous le rapport de la culture des terres.

On peut supposer que la traduction d'Ebn-Wahschiah n'est pas la seule qui ait été faite de cet important ouvrage, et que les autres peuples de l'Orient auront eu également à cœur de s'approprier les connaissances qu'il renferme.

Il existe à Venise, dans la bibliothèque du couvent de Saint-Lazare, un manuscrit arménien contenant un volumineux traité d'agriculture, sans nom d'auteur. J'étais porté à croire que cet ouvrage pouvait être une traduction de l'Agriculture nabatéenne; mais les renseignements que j'ai reçus à cet égard m'ont appris que je m'étais trompé dans ma conjecture.

QUATRIÈME SECTION.

OBSERVATIONS HISTORIQUES SUR LA LANGUE ET L'ÉCRITURE SYRIAQUES.

Après avoir, autant qu'il m'a été possible, recueilli des renseignements circonstanciés sur les Nabatéens et sur l'idiome que parlait ce peuple, je crois devoir compléter ces recherches en réunissant ici quelques détails nouveaux concernant la langue syriaque.

Nous avons vu plus haut que, si l'on en croit le témoignage de la plupart des écrivains orientaux, le

syriaque fut la langue primitive des hommes, l'idiome d'Adam et de ses enfants.

Masoudi l'atteste expressément. Ce judicieux historien nous assure[1] que le syriaque est la langue la plus ancienne, celle que parlaient Adam, Noë, Abraham. Ailleurs il dit que les hommes qui vécurent entre Adam et Noë se servaient de la langue syriaque[2]; et plus bas il ajoute[3] que l'idiome universel des hommes, avant la confusion des langues, était le syriaque. Aboulfaradj[4] assure précisément le même fait. Suivant l'auteur de l'ouvrage arabe intitulé *Ikhwan-al-safâ*[5], « Adam et ses enfants parlaient entre eux la « langue syriaque, ou, d'après une autre tradition, la « langue nabatéenne. » Schehab-eddin Fasi[6], après avoir parlé de la création du monde, continue en ces termes : « Adam donna à sa femme le nom de *Hawa*, « حوا, qui, en langue syriaque, signifie *celle qui a* « *été formée d'un être vivant*. Adam avait reçu de « Dieu la connaissance de toutes les langues; mais les « enfants de ce patriarche parlaient et écrivaient exclusivement en syriaque. C'est dans cet idiome que furent « rédigés les cinquante livres de révélations que Dieu « communiqua à Seth. » Plus bas, le même historien s'exprime ainsi[7] : « Houd fut le premier qui parla la

[1] *Tenbih*, man. de Saint-Germ. 337, fol. 51 *v*.
[2] *Moroudj*, tom. I, fol. 98 *r*.
[3] *Ib.* fol. 216 *v*.
[4] *Historia dynastiarum*, tom. I, pag. 16.
[5] Man. ar. 1105, pag. 521.
[6] Man. ar. 769, fol. 4 *v*.
[7] *Ib.* fol. 9 *r*.

« langue arabe. Avant lui, la langue syriaque était « seule en usage parmi les hommes, et les vingt livres « qu'Abraham reçut de Dieu étaient écrits en syriaque. »

Si l'on en croit un historien persan, Haïder-Rázi[1], au moment du meurtre d'Abel Adam composa sur cet événement une élégie en langue syriaque.

Ebn-Khaldoun, dans ses Prolégomènes historiques[2], mentionne la tradition qui faisait de l'écriture syriaque l'écriture primitive des hommes, et de la nation syrienne le plus ancien peuple du monde; mais cette assertion n'est à ses yeux qu'une opinion fausse, une idée populaire. Tabari assure qu'avant la confusion des langues les hommes parlaient la langue syriaque[3]. Le patriarche Michel, auteur d'une chronique syriaque, dont nous ne possédons que la version arménienne[4], s'exprime en ces termes : « La langue primitive dont « se servait Adam est la même qui est en usage aujourd'hui parmi nous autres Chaldéens. En effet « Abraham était Chaldéen de naissance; et la langue « maternelle de ce patriarche, celle qui lui avait été « transmise par Eber, ne diffère pas de l'idiome que « nous parlons nous autres Syriens, qui sommes Chaldéens d'origine. » Théodoret atteste également que la langue syriaque était la langue primitive du genre humain[5].

[1] Man. de la Bibliothèque royale de Berlin, fol. 8 *v.*

[2] Man. de la Bibliothèque du Roi, fol. 217 *v.*

[3] Traduction persane, man. pers. de Ducaurroy 28, fol. 42 *v.*

[4] Man. arm. 90, fol. 6 *r.*

[5] *Quæstion. in Genes.* tom. I, pag. 72 et 73, ed. Schulze.

Ces assertions, qui ne doivent sans doute pas être prises à la lettre, indiquent du moins que, dans l'opinion des écrivains les plus judicieux, soit chrétiens, soit musulmans, la langue syriaque est une des plus anciennes qui aient été en usage parmi les hommes.

La question, réduite à ces termes-là, se trouve parfaitement d'accord avec le récit de Moïse, qui nous montre Laban, dans sa conférence avec Jacob, donnant au monceau de pierres qu'il avait élevé comme monument du traité conclu avec son gendre, le nom de יגר שהדותא, qui, en langue araméenne, signifiait la même chose que les mots hébreux גל עד, *monceau du témoignage*. Or les deux termes indiqués comme appartenant au langage araméen se retrouvent, avec le même sens, dans les deux dialectes de cet idiome, c'est-à-dire dans le syriaque et le chaldéen.

Nous avons vu, par le témoignage des écrivains sacrés, que la langue araméenne était parlée non-seulement dans la Syrie proprement dite, mais encore dans les pays au delà de l'Euphrate, et même sur la rive orientale du Tigre; que ce langage était en usage chez les Assyriens, et que c'était l'idiome des habitants de la Babylonie. Après la ruine de l'empire des Assyriens, la langue syriaque était parlée dans le royaume de l'Adiabène; car nous apprenons de Joseph[1] qu'un habitant de cette contrée portait le surnom de χωλός, c'est-à-dire *boiteux*. Or on sait que telle est en effet

[1] *De bello Judaico*, lib. v, cap. 11; tom. II, pag. 335.

la signification du mot syriaque [illegible]. Le même historien nous indique le mot Σαμψηρά[1] comme appartenant à l'idiome de ce pays. Or, en syriaque, *safsiro*, ܣܦܣܝܪܐ, désigne une épée.

Les écrivains de l'antiquité font plusieurs fois mention d'une écriture syrienne ou assyrienne. Je dois examiner quel genre de caractère ils ont désigné par cette dénomination.

Au rapport de Diodore de Sicile, Sémiramis, ayant établi son camp dans la Médie, au pied du mont Baghistan, fit aplanir cette montagne et y fit graver une inscription en lettres syriaques[2]. L'épitaphe tracée sur le tombeau de Sardanapale était en caractères assyriens[3]. Au rapport d'Eusèbe, ou plutôt d'un des auteurs qu'il a pris pour guides, Sennachérib, ayant vaincu les Grecs dans la Cilicie, se fit ériger une statue, sur laquelle était une inscription pompeuse en lettres chaldaïques[4]. Darius, fils d'Hystaspe, suivant le récit d'Hérodote[5], fit élever près du Bosphore de Thrace deux colonnes, sur lesquelles on lisait, en caractères assyriens et en caractères grecs, le dénombrement de toutes les nations qui composaient son armée. Dans une des lettres apocryphes attribuées à Thémistocle il est fait mention de quatre vases qui

[1] *Antiquitat. Judaïc.* lib. xx, cap. 2; tom. I, pag. 958.

[2] *Biblioth. histor.* lib. II, cap. 13; tom. II, pag. 42.

[3] Arrian. *De expeditione Alexandri*, lib. II, cap. 5, pag. 115, ed. Raphel. — Strabon. *Geograph.* lib. XIV, pag. 672.

[4] *Chronic. armen.* tom. I, pag. 43.

[5] *Histor.* lib. IV, cap. 87.

portaient une inscription en anciens caractères assyriens [1].

M. Münter [2], dans son ouvrage sur les inscriptions de Persépolis, a supposé que par les caractères assyriens il faut entendre les lettres cunéiformes, qui se lisent, avec des formes variées, sur les monuments de la Perse, de la Babylonie, de la Médie et ailleurs. Une circonstance ajoute à cette opinion un fort grand poids. Un voyageur judicieux, M. Ker-Porter [3], nous apprend qu'il a aperçu, sur la paroi du mont Bisutoun, le Baghistan de Diodore ou de Ctésias, une inscription en caractères cunéiformes, qu'il regarde comme identique avec celle que fit écrire Sémiramis. D'ailleurs, lorsqu'on se représente cette foule de briques qui se trouvent tous les jours dans les ruines de Babylone, et qui sont couvertes d'inscriptions cunéiformes; ces cylindres, ces amulettes, qui ont dû appartenir aux Chaldéens, les inscriptions découvertes récemment dans la ville de Van, et que la tradition arménienne attribue à Sémiramis, mais qui probablement ont été gravées par l'ordre de quelques-uns des rois de l'Assyrie, on reste convaincu que l'écriture cunéiforme, sous ses diverses formes, était en usage dans les pays qui s'étendent depuis l'Euphrate jusqu'à l'extrémité de la Perse. Peut-être les Babyloniens avaient-ils été les premiers inventeurs de cette singulière

[1] *Themistoclis epistolæ*, ed. Schöttgen, pag. 117.

[2] *Versuch über die keilförmigen Inschriften*, pag. 93 et suivantes.

[3] *Travels in Georgia, Persia*, tom. II, pag. 157.

écriture. En effet Pline leur attribue la découverte des lettres.

Mais, dira-t-on, Strabon et Arrien, après avoir parlé de l'inscription assyrienne du tombeau de Sardanapale, nous apprennent que le mausolée de Cyrus, dans la ville de Pasargade, portait une inscription en caractères perses. Or ces derniers étant incontestablement les mêmes que les lettres cunéiformes, on pourrait croire que les lettres assyriennes étaient tout autre chose; mais il faut se rappeler que les diverses écritures cunéiformes, quoique composées des mêmes traits élémentaires, présentent entre elles des différences très-considérables; que, sur les monuments de Persépolis et sur tous ceux qu'ont élevés les rois perses, on trouve toujours la même inscription écrite trois fois, en trois genres de caractères cunéiformes bien distincts; que ceux des briques de Babylone diffèrent beaucoup des autres variétés. On peut donc supposer avec vraisemblance que le mot *écriture assyrienne* désignait une des écritures cunéiformes qui avaient cours à Ninive ou à Babylone, et qui s'éloignaient beaucoup de l'écriture perse proprement dite. Il put se faire que Darius choisit de préférence l'écriture assyrienne, parce que cette dernière était plus connue des peuples de l'Asie occidentale, qui avaient été longtemps soumis aux monarques de l'Assyrie.

Mais, tout en admettant l'identité de l'écriture assyrienne avec l'écriture cunéiforme, on est forcé de reconnaître que les Assyriens avaient d'autres lettres plus simples et plus faciles à tracer.

Au rapport de Thucydide, Aristide, commandant de la flotte athénienne, ayant arrêté Artapherne, que le roi de Perse envoyait vers les Lacédémoniens, on trouva sur cet ambassadeur des lettres qui étaient écrites en caractères assyriens [1]. Or ces dépêches, à coup sûr, n'étaient point écrites en lettres cunéiformes. Quiconque a seulement jeté un coup d'œil sur les monuments des anciens Perses et des Chaldéens, conviendra facilement que cette écriture si belle, si monumentale, était en même temps trop compliquée pour avoir jamais été employée comme écriture vulgaire; et cette observation s'applique surtout aux variétés de ce caractère qui paraissent avoir été en usage chez les Assyriens et les Babyloniens.

Il est donc évident que dès les temps les plus reculés il existait, dans les contrées qui s'étendent au deçà et au delà de l'Euphrate, plusieurs variétés d'écritures, qui ont été désignées indifféremment par les noms d'*araméennes, syriaques, assyriennes*, et, dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible de distinguer quelle espèce de caractères a pu être désignée par une de ces dénominations.

Nous lisons dans le livre d'Esdras [2] que les gouverneurs des provinces situées à l'occident de l'Euphrate adressèrent au roi de Perse une requête qui était, dit l'historien hébreu, écrite en araméen et traduite en araméen. Les interprètes ont été assez embarrassés sur la manière dont on devait entendre ce passage.

[1] *Histor.* lib. IV, cap. 8, tom. III, pag. 75, ed. Bipont.
[2] *Esdras*, cap. 4, vers. 7.

près impossible. Peut-être des découvertes curieuses viendront-elles un jour jeter sur cette question difficile une lumière inattendue.

Cependant la langue syriaque ou araméenne acquérait chaque jour plus d'importance, et faisait dans l'Orient de nouvelles conquêtes. Les Juifs, après un séjour de soixante et dix ans à Babylone, étaient retournés dans leur patrie, avaient relevé les ruines de Jérusalem; mais pendant leur long exil ils avaient entendu parler un langage étranger. Les nations qui environnaient la Palestine se servaient d'un dialecte du même idiome. Les Hébreux, dans cette circonstance, au lieu de montrer un esprit national qui aurait si bien convenu aux descendants d'Abraham, et de conserver religieusement le langage qu'avaient parlé Moïse et les prophètes, celui qui leur offrait les monuments de leur religion, de leur histoire et de leur littérature, oublièrent trop facilement leur idiome maternel et adoptèrent un dialecte syro-chaldaïque, qui dans le Nouveau Testament est partout désigné sous le nom de *langue hébraïque*.

Le langage syriaque, une fois établi dans la Palestine, s'étendit dans toute cette province, et même plus au midi, vers les frontières de l'Arabie et de l'Égypte. Au rapport de saint Jérôme[1], saint Hilarion, qui était natif de Gaza, ne parlait que la langue syriaque. Un jour qu'il s'était enfoncé dans le désert de l'Arabie, les habitants, en le voyant passer, lui criaient

[1] *Sanct. Hilarion. vitâ*, pag. 79, 80.

en syriaque : *barek*, ברך ; c'est-à-dire *bénissez*. La divinité qu'honoraient d'un culte particulier les idolâtres de Gaza portait le nom de *Marnas*[1]. Or ce mot, dans les langues araméennes, signifie *notre seigneur*, et répond ainsi à celui d'Adonis, qui avait passé de Phénicie en Grèce. Au rapport de Moschus[2], l'abbé Sisinnius, se trouvant dans une grotte près du Jourdain, vit entrer une femme arabe; il lui adressa la parole en langue syriaque. Saint Jérôme, dans la vie de saint Paul-Ermite, dit avoir vu, dans le désert limitrophe entre la Syrie et l'Arabie, un grand nombre d'anachorètes, parmi lesquels il s'en trouvait un qui habitait depuis longues années dans une vieille citerne, que les Syriens, dit-il, désignent par le nom de *Cuba*[3]. Le même fait, attesté par Théodoret[4], est parfaitement conforme à la vérité. Dans la vie de saint Euthymius[5] il est fait mention du prêtre Gabriel, qui savait écrire et parler les langues latine, grecque et syriaque. Saint Jérôme, parlant de saint Malchus, remarque expressément que ce nom, en syriaque, signifiait *roi*[6]. Il paraît que la connaissance de la langue syriaque s'était répandue beaucoup plus au midi dans l'intérieur de l'Arabie. Nous disons dans la vie arabe de Mahomet[7] que, durant la jeunesse de ce législa-

[1] *Vitæ patrum*, pag. 77, 78, 79.
[2] *Pratum spirituale*, cap. 166.
[3] *Vitæ patrum*, ed. Rosweyde, pag. 18.
[4] *Philoteus*, cap. 13, pag. 828.
[5] *Analecta græca*, ed. Coteler. pag. 77.
[6] *Vitæ patrum*, ed. Rosweyde, pag. 93.
[7] *Sirat-alresoul*, man. ar. 629, fol. 30 r.

teur, les koraïschs de la Mecque, démolissant la kabah, trouvèrent, sous le pilier qui soutenait cet édifice, une inscription en langue syriaque. Ils ignoraient complétement quels étaient ces caractères, jusqu'à ce qu'un juif les déchiffra et leur en donna l'interprétation. Masoudi, parlant de l'écriture *mousnad*, c'est-à-dire de celle qui avait cours chez les Himiarites de l'Arabie Heureuse, dit qu'elle ressemblait assez à l'écriture syriaque [1].

Saint Hilarion, voulant arrêter un chameau furieux, lui adressa la parole en langue syriaque, *sermone syro* [2]. Un Franc, d'une naissance distinguée et qui depuis son enfance était possédé du démon, s'étant rendu auprès du même saint pour obtenir sa guérison, répondit sans hésiter et en langage syriaque très-pur, aux questions que le saint lui avait adressées dans le même idiome; « et cela, dit l'historien, fut « d'autant plus étonnant que cet homme n'avait jamais « parlé que les langues franque et latine [3]. »

Dans la Syrie, même sous les empereurs de Constantinople, il se trouvait quantité d'hommes qui ne parlaient ni n'entendaient que leur langue maternelle. Ainsi, au rapport de Théodoret, le solitaire saint Macédone parla aux officiers de Théodose en langue syriaque, et un interprète leur expliquait son discours en grec [4]. Saint Éphrem lui-même ne savait pas d'autre

[1] *Kitab-altenbih*, man. de Saint-Germ. 327, fol. 56 *r.*
[2] *Vitæ patrum*, pag. 80.
[3] *Ib.* pag. 79 et 80.
[4] *Philoteus*, pag. 829.

langue que le syriaque[1], et ne pouvait converser avec des Grecs sans l'intermédiaire d'un interprète. Théodoret atteste que, parmi les moines de Syrie[2], les uns chantaient les louanges de Dieu en grec, d'autres dans la langue de leur pays, c'est-à-dire en syriaque. Suivant le même écrivain[3], Théotecne était le chef des moines qui parlaient grec, et Aphtonius de ceux qui parlaient syriaque. Au rapport du même père, un individu nommé Mæsymas ne se servait que de la langue syriaque[4]. Abraam de Carres ne pouvait pas même entendre le grec[5]. Enfin il fait mention d'un démon qui parlait la langue syriaque[6]. Au rapport de Sozomène[7], ce fut Harmonius, fils de Bardesanes, qui le premier introduisit le rhythme poétique dans la langue des Syriens; et un prêtre syrien, Paul d'Antioche, entreprit de compléter l'alphabet de sa langue maternelle[8].

Longtemps avant cette époque, la ville de Palmyre avait élevé ces monuments superbes dont les ruines attirent encore aujourd'hui les regards et excitent l'admiration des amateurs de l'antiquité et des arts. Ces magnifiques débris portent, comme on sait, des inscriptions écrites en langue syriaque et dans un carac-

[1] *Acta Sancti Ephremi*, apud opera syriaca, tom. II, pag. 41 et 45.

[2] *Philoteus*, cap. IV, pag. 813; cap. V, pag. 814.

[3] *Ib.* pag. 815.

[4] *Ib.* cap. XIV, pag. 832.

[5] *Ib.* pag. 835.

[6] *Ib.* pag. 840.

[7] *Historia ecclesiastica*, lib. III, cap. 16, pag. 526.

[8] *Bar-Hebræi grammatica syriaca*, man. syr. 167, fol. 95 *v.*

tère qui a de l'analogie avec l'hébreu. Elles ont été expliquées par l'abbé Barthélemy, par Swinton et d'autres savants. Par malheur la collection que nous possédons de ces inscriptions antiques n'est pas nombreuse : il est probable que les ruines de Palmyre en recèlent bien davantage; et des voyageurs, en parcourant le désert où s'élevait cette ville, ont découvert des inscriptions du même genre parmi les débris de la ville de Taïba[1].

Il paraît que dans les temps les plus reculés la langue syriaque fut extrêmement répandue dans la Haute Asie. Les conquêtes des Assyriens, des Babyloniens, et postérieurement celles des Séleucides, durent contribuer puissamment à propager la connaissance de cet idiome; aussi paraît-il avoir été entendu et parlé bien au delà des limites des contrées où il semblait devoir être renfermé. Nous lisons dans l'histoire d'Appien[2] que, pendant la malheureuse expédition d'Antoine dans le pays des Parthes, un des ennemis, nommé Mithridate, voulant donner au général romain un avis de la plus haute importance, demanda s'il se trouvait dans l'armée un homme qui entendît la langue parthique ou la langue syriaque; on lui adressa Alexandre d'Antioche, auquel cet homme communiqua des révélations qui procurèrent le salut des troupes romaines.

Sous les rois perses de la dynastie des Sassanides, la langue syriaque était comprise et parlée à la cour

[1] *Itinéraire de l'Arabie déserte.* Paris, 1759, pag. 36 et 37.

[2] *De bellis Parthicis,* tom. I, pag. 266, éd. Toll.

de ces monarques. Nous apprenons de Théophylacte[1] que Chosroës avait étudié avec soin l'astrologie des Chaldéens. L'auteur du lexique géographique arabe[2] compte la langue syriaque parmi les cinq qui étaient parlées en Perse; et ce fait confirme l'assertion de saint Épiphane, qui atteste que plusieurs Perses employaient la langue et les caractères dont on se servait à Palmyre[3]. Suivant le témoignage d'un écrivain arabe aussi savant que judicieux, Ebn-Moukaffa[4], sept langues étaient parlées à la cour des rois perses de la dynastie des Sassanides, et de ce nombre était la langue syriaque. Cet idiome, ajoute-t-il[5], est le même qui était en usage chez les habitans du Sawad (la Chaldée), et quelquefois dans cette langue on désigne par le nom *syriaque* l'idiome persan. Plus loin il atteste[6] que chez les Perses les dépêches étaient quelquefois rédigées dans l'ancienne langue syriaque parlée jadis à Babylone, et qu'ils les lisaient en persan. Le nombre des lettres, ajoute-t-il, est de trente-trois; et ce langage était employé par des Perses de toutes les classes, excepté par les rois. Enfin, dans le cours de sa narration, cet historien s'exprime en ces termes[7]: « Les « Perses ont aussi un alphabet appelé *zewaresch*, زوارش, « dont les lettres sont tantôt liées, tantôt isolées. Le

[1] *Historia*, pag. 139.
[2] *Marasid-alitta*, man. pag. 502 et 503.
[3] *De hæresibus*, lib. II; tom. II, pag. 629.
[4] *Kitab-alfehrest*, man. ar. 874, fol. 15 r.
[5] *Ib.* fol. 15 v.
[6] *Ib.* fol. 16 r.
[7] *Ib.* fol. 16 v.

« vocabulaire se compose d'environ mille mots, et ils « s'en servent pour distinguer les expressions qui ont « une forme semblable. Par exemple, quiconque veut écrire le mot *gouscht*, گوشت, qui, en arabe, signifie « *lahm*, لحم (chair), écrit *bisra*, بسرا, qu'il pro« nonce *gouscht*; si l'on veut écrire *nan*, نان, qui si« gnifie *pain*, on trace le mot *lahma*, لحما, que l'on « prononce *nan*. Il en est ainsi des autres mots, à « l'exception de ceux qui n'ont point besoin d'être dé« guisés, et que l'on écrit comme ils se prononcent. »

Cette écriture cryptographique et de convention ressemblait assez, comme l'on voit, à ce système connu de beaucoup de monde, et qui consiste en des phrases tracées en latin par des personnes entièrement étrangères à la connaissance de cette langue, et qui doivent être lues en français, d'après des règles sûres et uniformes.

Le même historien dont je viens de citer le témoignage nous donne ailleurs des détails que je crois devoir transcrire[1]. « L'écriture manichéenne, القلم « المنانى, a eu pour inventeur Manès, qui la forma « d'après les alphabets syriaque et perse, de même que « sa doctrine est un mélange de magisme et de chris« tianisme. Les lettres sont plus nombreuses que celles « de l'écriture arabe. C'est de cet alphabet que les ma« nichéens se servent pour écrire les évangiles et les « livres qui contiennent leurs dogmes. Les habitants « du Ma-wara-alnahar et de Samarkand l'emploient « aussi pour copier les ouvrages religieux, et lui

[1] *Kitab-alfehrest*, man. ar. 874, fol. 19 *v*. et 20 *r*.

« donnent le nom d'*écriture de la religion*, قلم
« الدين. »

La langue et l'écriture syriaques avaient pénétré chez les Arméniens, où ils formaient la littérature dominante, avant que ce peuple eût songé à se créer une écriture nationale. Nous lisons dans l'histoire d'Agathange[1] que le roi Tiridate avait réuni des enfants pour les faire instruire, et qu'il les avait partagés en deux classes : les uns devaient de préférence se livrer à l'étude de la littérature syriaque, et d'autres à celle de la langue grecque. Suivant Moyse de Chorène[2], les Perses avaient défendu aux Grecs établis en Arménie de se servir d'autres caractères que des caractères syriaques. Faustus de Byzance, dans son histoire d'Arménie[3], remarque expressément qu'à l'époque dont il rapporte les événements peu d'Arméniens connaissaient à fond la littérature grecque ou la littérature syriaque.

Au rapport du patriarche Michel[4], dans l'année 832 de l'ère des Syriens (520 de J. C.), la ville d'Édesse ayant été détruite, l'empereur de Constantinople envoya une somme considérable pour aider à relever les ruines de cette place. En creusant la terre on trouva une pierre couverte d'une inscription, en lettres chaldaïques, conçue en ces termes : « Édesse

[1] *Histoire de saint Grégoire*, édition de Constantinople, pag. 374.

[2] *Historia*, ed. Whiston, pag. 300.

[3] Éd. de Constantinople, pag. 49.

[4] Man. arm. 90, fol. 80 *r*.

« éprouvera trois inondations ; » վ. ամպամ Ջրհեղեղ եղէ ուռհայ. Que l'on admette ou que l'on rejette le contenu de cette inscription, le fait de la découverte n'en sera pas moins certain.

Nous apprenons de Philostorge [1] que, dans le IV[e] siècle de notre ère, il existait, à l'extrémité de l'océan Indien, vis-à-vis de l'Éthiopie, probablement dans l'île de Dioscoride (Socotora), une population syrienne qui avait conservé sa langue primitive. Au rapport de Cosmas Indicopleustes [2], dans l'île de Sielédiba, ou Taprobane (Ceylan), à Malé et à Calliana, dans la presqu'île en deçà du Gange, il se trouvait une église de chrétiens, venus de la Perse, et un évêque, consacré dans cette dernière contrée, siégeait à Calliana. On sait qu'il a toujours existé, et qu'il existe encore, sur la côte de Coromandel, dans la ville de Méliapour, autrement Saint-Thomé, une population chrétienne qui a conservé, dans sa liturgie, l'usage de la langue syriaque. Cet idiome, au VII[e] siècle de notre ère, n'était point inconnu dans l'Arabie; car, au rapport d'un scoliaste arabe fort judicieux [3], Zeid-ben-Thabet, sur un ordre formel de Mahomet, avait appris la langue syriaque. Suivant le témoignage de Makrizi [4], Mahomet avait engagé Thabet-ben-Obaid à apprendre l'écriture

[1] *Historia ecclesiastica*, ed. Reading, pag. 489.

[2] Apud Montfaucon, *Collectio nova Patrum græcorum*, tom. II, pag. 178, 336.

[3] Commentaire sur le poëme intitulé *Akhtal*, man. de Saint-Germain, 282, fol. 27 *v*.

[4] *Description de l'Égypte*, man. ar. 673 C, tom. III, fol. 19.

hébraïque; ou plutôt l'écriture syriaque, attendu qu'il désirait avoir un secrétaire qui rédigeât ses dépêches secrètes. Il me paraît beaucoup plus naturel d'admettre ici l'écriture syriaque que l'écriture hébraïque. En effet, à l'époque où vivait le législateur des musulmans, l'Arabie était remplie de Juifs, qui y formaient des populations nombreuses : il eût donc été peu prudent d'adopter, pour une correspondance secrète, une écriture connue d'un si grand nombre d'hommes, qui, en général, étaient les ennemis jurés de Mahomet et ne manquaient pas les occasions, ou de lui faire une guerre ouverte, ou de traverser ses desseins par des hostilités et des intrigues cachées.

On sait que dans les premiers siècles de l'hégire les Syriens eurent la gloire d'inspirer aux Arabes le goût de la littérature, de l'histoire et des sciences. Le khalife Mansour fit traduire en arabe un grand nombre d'ouvrages écrits en grec ou en syriaque[1]. Le médecin Honain, fils d'Ishak, traduisit en syriaque et en arabe, pour Bakhtiescheu, fils de Gabriel, plusieurs traités de Galien[2]. Ebn-Abi-Oseibah fait mention d'un ouvrage intitulé كتاب الجبابرة (l'Histoire des Géants), qui était écrit en langue syriaque[3]. Je n'entrerai pas, à cet égard, dans de plus grands détails. Assémani et d'autres savants ont donné, sur ce sujet, des renseignements instructifs. N'ayant pas dessein d'écrire une histoire de la langue syriaque, je me borne à recueillir

[1] Masoudi, *Moroudj*, tom. II, fol. 302 *r.*

[2] *Vie des médecins*, man. ar. 757, fol. 82.

[3] *Ib.* fol. 11 *r.*

quelques faits isolés qui peuvent ne pas être dépourvus d'intérêt, et qui sont d'ailleurs peu connus.

L'an 239 de l'hégire, le khalife Moutawakkel ordonna que les enfants des juifs et des chrétiens fussent instruits dans les langues hébraïque et syriaque, et qu'on leur interdît l'usage de l'arabe[1]. Il est probable qu'une pareille ordonnance, rendue, suivant toute apparence, dans un moment d'humeur, ne fut pas mise à exécution d'une manière bien sévère et ne tarda pas à tomber de soi-même en désuétude.

Dans le siècle suivant, Masoudi, se trouvant dans la ville de Harran, en Mésopotamie, vit, sur la porte du temple des Sabéens, une inscription en caractères syriaques[2].

L'an 466 de l'hégire, l'empereur de Constantinople adressa au khalife et à son vizir deux lettres, tracées en lettres d'or, et qui étaient écrites en langue syriaque, avec une traduction arabe interlinéaire[3]. Durant tout le moyen âge, la langue syriaque continua d'être regardée comme un des idiomes savants de l'Orient. Elle s'enrichit d'un grand nombre d'ouvrages ecclésiastiques et scientifiques. Mais, en augmentant son vocabulaire, en admettant une foule de mots grecs, arabes et autres, elle s'altéra sensiblement, et perdit plus qu'elle ne gagna par le mélange peu judicieux d'éléments hétérogènes. Toutefois la connaissance de cette langue se répandit au loin et jusque dans les par-

[1] Ebn-Djouzi, man. ar. 640, fol. 140 *v.*

[2] *Moroudj*, tom. I, fol. 264 *v.*

[3] Ebn-Djouzi, man. ar. 641, fol. 148.

ties les plus reculées de l'Orient. Le zèle des jacobites et des nestoriens pour la propagation de leurs dogmes religieux contribua bien plus que des travaux littéraires à étendre la gloire de la langue syriaque. D'un côté, ainsi que nous l'apprend Grégoire Bar-Hebræus[1], les jacobites syriens parvinrent à réunir à leur église les Arméniens, qui étaient tombés dans l'hérésie des phantasiastes. D'un autre côté des missionnaires nestoriens parcouraient les régions orientales de l'Asie pour y prêcher la religion chrétienne et s'étaient avancés jusque dans la Chine. Nous possédons un témoignage de leurs travaux dans l'inscription trouvée près de la ville de Siganfou; et quoique l'authenticité de ce monument ait été attaquée par plusieurs savants, elle a été défendue par d'autres avec un plein succès. Je n'entrerai à cet égard dans aucun détail; je me contenterai de faire observer qu'à l'époque où cette inscription fut découverte à la Chine et envoyée en Europe, il ne se trouvait dans ces deux contrées aucun homme capable d'imaginer les renseignements consignés sur ce monument, car l'histoire ecclésiastique des Syriens du moyen âge était encore inconnue, et ne nous a été révélée que par les travaux d'Assémani. Les nestoriens, dans leurs courses religieuses, avaient converti à la foi chrétienne des tribus entières de Turcs et de Mongols.

Ce serait le lieu d'examiner si c'est à ces nestoriens que les Ouïgours furent redevables de la connaissance

[1] *Candelabrum*, man. syr. 121, fol. 174 v.

de l'écriture alphabétique; mais cette discussion m'entraînerait trop loin; et j'ai traité ce sujet dans un mémoire écrit depuis longtemps, mais qui n'a pas encore vu le jour.

Quoi qu'il en soit, nous apprenons, par le témoignage de Rubruquis et d'autres missionnaires catholiques du moyen âge, que de leur temps les nestoriens se trouvaient en grand nombre à la cour des souverains mongols, soit à Karakorom, soit à Khanbalik (Péking), et y célébraient librement leurs offices ecclésiastiques: par conséquent la langue syriaque devait être répandue dans ces contrées, et ceci nous explique plusieurs faits assez curieux. Lorsque Rubruquis se rendit à la cour de l'empereur mongol, il fit traduire en arabe et en syriaque les lettres que saint Louis adressait à ce prince[1]. Nous apprenons de Raschid-eddin[2] et de Khondémir[3] qu'un savant nommé Maulana Habetallah, qui se rendit du Turkestan à la cour de Gazanekhan, possédait, outre la langue turque, la langue syriaque. Ce fait paraît, au premier abord, assez étonnant. Quand on connaît l'orgueil des musulmans et leur mépris pour les chrétiens, on a peine à concevoir que ce docteur eût pris la peine d'étudier un idiome étranger qui ne fournissait aucun secours pour faciliter l'intelligence de l'Alcoran et approfondir les dogmes de l'islamisme; mais la surprise cesse, si l'on se représente que la Tartarie était à cette

[1] *Voyage en Tartarie*, col. 33.
[2] *Histoire des Mongols*, mss. pers. 68 A, fol. 386 *r.*
[3] *Habib-alsiar*, tom. III, fol. 58 *v.*

époque remplie de missionnaires nestoriens, dont le syriaque était la langue maternelle, qui pour la plupart n'en savaient pas d'autres, et qui, favorisés par la tolérance que montraient les Mongols sur l'article de la religion, ne se faisaient pas scrupule d'attaquer hardiment les dogmes de l'islamisme; les docteurs mahométans, qui avaient un grand intérêt à réfuter ces adversaires et à empêcher l'impression que devaient produire leurs discours sur une population peu éclairée et à peu près indifférente pour toutes les religions, avaient dû étudier la langue de leurs adversaires afin de pouvoir au besoin entrer en dispute avec eux et réfuter, sinon avec succès, du moins avec énergie, les arguments par lesquels ces dialecticiens rusés cherchaient à décrier la religion musulmane.

Si la langue syriaque était à cette époque connue dans la Tartarie, et jusqu'à la Chine, on conçoit bien qu'elle se maintenait florissante dans les contrées occidentales de l'Asie. Je n'ai nul besoin de fournir des preuves d'une vérité parfaitement constatée. Saint Simon le Reclus, qui vivait au II^e^ siècle, se rendant à Jérusalem, tomba, près des côtes de la Syrie, entre les mains de pirates et faillit perdre la vie. Il se dirigea vers un bourg voisin; mais il ne put savoir si les habitants étaient chrétiens ou païens, quoiqu'il possédât la langue égyptienne, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin [1]. L'an 610 de l'hégire, tandis que l'on creusait le fossé de la ville d'Alep, on trouva un pavé de granit

[1] Bollandist. *Acta Sanctorum, 1 junii*, tom. I, pag. 91. Je dois la connaissance de ce passage à mon savant confrère M. Mongez.

sur lequel était une inscription en caractères syriaques, et qui fut traduite en arabe [1].

La langue syriaque étant parlée dans une vaste étendue de pays, le langage des différentes provinces devait offrir, pour ce qui concerne l'orthographe et la prononciation des mots, des différences plus ou moins marquées. Grégoire Bar-Hebræus, auquel nous devons deux grammaires syriaques, l'une en vers, l'autre en prose, a pris soin de noter ces variétés, qui tantôt roulaient sur des minuties, et tantôt présentaient plus d'importance. En plusieurs endroits il indique les permutations de consonnes [2] et de voyelles [3] qui avaient lieu chez les Syriens orientaux. Il fait observer les différences qui existaient dans la manière dont les Syriens orientaux et occidentaux prononçaient certains mots lorsqu'ils étaient accompagnés des affixes [4]. Il atteste [5] que les premiers écrivaient et prononçaient le mot ⟨illegible⟩ comme ne formant que trois syllabes; que [6] dans le mot ⟨illegible⟩ les Syriens occidentaux mettaient un *chebotzo* sur le ⟨illegible⟩, et les orientaux un *zekopho*; que les occidentaux écrivaient ⟨illegible⟩ (danger), et les orientaux ⟨illegible⟩; que les

[1] Makrizi, *Kitab-alsolouk*, tom. I, man. ar. 673, pag. 113. — Hasan-ben-Omar, man. ar. 688, fol.

[2] *Grammaire en prose*, man. syr. 167, fol. 101 v. 103 r.

[3] *Ib.* fol. 116, 117.

[4] *Grammaire en prose*, man. syr. 167, fol. 31 v.

[5] *Ib.* fol. 16 r.

[6] *Ib.* fol. 16 v.

nestoriens, dans un grand nombre de termes, substituaient le ܘ au ܒ et au ܦ ; qu'ils écrivaient, au lieu de ܡܫܒܚܐ, ܡܫܘܚܐ, au lieu de ܢܦܫܐ, ܢܘܫܐ, au lieu de ܐܒܠ, ܐܘܠ, au lieu de ܓܦܐ, ܓܘܐ[1]. Il atteste que, dans le dialecte vulgaire usité dans la ville de Mélitène, on changeait le ܨ en ܣ, et que l'on disait ܣܠܩ au lieu de ܨܠܩ[2]. Il assure que les habitants de la Palestine permutaient le ܐ en ܥ dans le mot ܐܠܐ, et dans le verbe ܐܬܐ ; et le ܨ en ܙ dans le mot ܨܠܘܬܐ et le participe ܨܠܐ[3] ; que les nestoriens écrivaient sans la voyelle *chebotzo* les mots ܡܘܫܐ, ܡܫܝܚܐ, ܟܘܫ, ܡܫܚܐ[4]. Je pourrais multiplier beaucoup les observations de ce genre si j'avais dessein d'écrire un traité étendu, et non pas un simple essai. Il paraît que les jacobites et les nestoriens avaient, soit en même temps, soit à des époques différentes, traduit dans leurs divers dialectes des ouvrages de théologie écrits en grec. Ainsi Bar-Hebræus, citant un traité de saint Grégoire de Nazianze, indique la première édition, qui était entre les mains des nestoriens[5].

Le missionnaire Ricold de Montcroix, parlant des nestoriens, dont il expose très-bien les opinions théolo-

[1] *Grammaire en vers*, man. syr. 166, fol. 366 *v*.

[2] *Ib*. fol. 391 *v*.

[3] *Grammaire en prose*, man. syr. 167, fol. 101 *r*.

[4] *Grammaire en vers*, fol. 362 *r*.

[5] Man. syr. 167, fol. 20 *r*.

giques[1], dit qu'ils ont leurs écritures et font leurs offices en chaldéen; puis il ajoute : « Ilz dient que Christ est « deulx *sciaulx* et deux encommun..... Aulcuns ne « sçavent point la difference entre *sciaulx* et *aucu-« nini*. Et en vérité il ny a nulle difference, fors que « sciaulx est ung nom arabic, et sonne autant que per-« sonne en nostre langaige; et aulcanum est ung mot « caldéen, et sonne aussi en nostre langaige autant « comme personne. » Ces deux mots, comme il est facile de le voir, ont été dénaturés par l'ancien traducteur français. Le mot *sciaulx* nous représente le terme arabe شخص, et celui qui est écrit ici *encommun, aucunum, aulcunum*, n'est autre que l'expression syriaque ܐܢܘܢܐ, qui signifie *personne*.

J'ai dit plus haut que la langue syriaque s'altérait rapidement par l'admission d'un grand nombre de mots étrangers. D'ailleurs la connaissance de l'arabe étant d'une nécessité indispensable pour tous les peuples chrétiens ou autres, cette langue s'introduisait partout, tendait insensiblement à devenir l'idiome vulgaire des habitants de la Syrie et de la Mésopotamie; et le langage primitif de ces contrées, exclu peu à peu de la circulation, allait bientôt n'être plus que l'idiome savant, celui des offices ecclésiastiques. Jacques de Vitri, au XIII^e^ siècle, parlant des maronites, s'exprime en ces termes : « Ils se servent « des lettres chaldéennes[2]; mais le langage sarrasin est

[1] Voy. dans le recueil intitulé *L'hystoire merveilleuse..... du grand chan de Tartarie*, fol. 44 *r.*

[2] *Historia*, ap. *Gesta Dei per Francos*, pag. 1094.

« leur langue vulgaire. » Il dit des jacobites : « Quel-

Puisque j'ai occasion de nommer les maronites, je dois ajouter quelques mots sur les opinions religieuses que ce peuple professa durant une partie du moyen âge. Suivant le témoignage de Guillaume de Tyr (*Historia belli sacri*, lib. XXII, cap. 8), l'an 1182 de J. C., les maronites, au nombre d'environ quarante mille hommes, vinrent, en présence de Haymeric, patriarche d'Antioche, abjurer l'hérésie du monothélisme, à laquelle ils étaient attachés depuis cinq cents ans. Je n'examinerai point si Maron, qui a donné son nom aux maronites, fut réellement un des plus zélés partisans du monothélisme; mais que ce peuple, avant sa réunion à l'église romaine, ait professé l'hérésie qui admet en Jésus-Christ une seule nature, c'est un fait historique qu'il est, à mon avis, bien difficile de nier, puisqu'il est attesté par plusieurs écrivains, tant musulmans que chrétiens, orthodoxes ou hérétiques. On a cité et commenté, dans cette controverse, le passage d'Eutychius. Le judicieux Masoudi, dans un de ses ouvrages *, donne des détails intéressants sur les maronites, leurs dogmes, leurs établissements, et sur Maron, leur fondateur; et il assure expressément qu'ils professaient le monothélisme. Grégoire Bar-Hébréus ** atteste que les maronites diffèrent des autres chrétiens en ce qu'ils admettent une seule volonté et une seule opération pour les deux natures de Jésus-Christ, au lieu de deux volontés et de deux opérations. Le missionnaire Ricold de Montcroix, qui parcourut l'Orient dans le XIIIe siècle, s'exprime en ces termes *** : « De là vinsmes au mont de Libanus, « et là demourent maronites, qui sont chrétiens mescréants et main- « tiennent que en Christ n'a ne eust que une simple volunté. » Le même religieux, descendant le Tigre ****, depuis Mosul jusqu'à Bagdad, rencontra des maronites, dont il parle en ces termes : « Là « demourent maronites mesgréants chrestiens et scismaz; et ont ung « archevesque. Ilz maintiennent que Crist fut une seulle volunté. « C'est leur erreur. En toutes aultres choses se accordent ilz à nostre « foy catholicque plus que a nulle aultre secte d'Orient. » Le frère

* *Kitab-altenbih*, man. ar. de Saint-Germ. 337, fol. 89 *v.*

** *Candelabrum*, man. syr. 121, fol. 179 *v.*

*** *Lhystoire merveilleuse, plaisante et récréative du grand chan de Tartarie*, fol. 35 *v.*

**** *Ibid.* fol. 43 *r.*

« ques-uns d'entre eux emploient l'écriture chaldéenne, « d'autres l'arabe appelé *sarrasin*[1]. » Il dit ailleurs[2] : « Les Syriens se servent de la langue sarrasine. » Plus loin il s'exprime ainsi : « Les Syriens n'entendent point « la langue que possèdent leurs ecclésiastiques, et qui « est en usage pour l'écriture sainte. Quoiqu'ils em- « ploient l'écriture sarrasine, elle ne représente pas « l'idiome sarrasin vulgaire, mais un autre idiome par- « ticulier qui n'est compris que des hommes lettrés. » Le même auteur, parlant des Esséens (les Samaritains)[3], dit qu'ils conservent en partie l'écriture des juifs, qui offre un mélange de lettres hébraïques et chaldaïques. Le missionnaire Eugène Roger, qui voyagea en Asie dans le XVII^e^ siècle, dit que le syriaque est la langue vulgaire des nestoriens[4]. Ailleurs il assure[5] que sur le mont Liban, tout près des grands cèdres, il y a trois villages où le syriaque est la langue vulgaire. Stochove[6], parlant du mont Liban, ajoute :

Richard, dans son traité contre la religion des Turcs*, assure que les maronites admettaient en Jésus-Christ une seule volonté. Il ajoute qu'ils s'étaient soumis à l'église romaine, et que leur patriarche assista au concile général de Latran tenu sous le pontificat d'Innocent III, mais qu'ensuite ils revinrent à leurs premières erreurs. Brocard (*Descriptio Terræ Sanctæ*, page 190) range aussi les maronites avec les nestoriens, les jacobites, etc., au rang des hérétiques.

[1] *Gesta Dei per Francos*, pag. 1092.
[2] *Ib.* pag. 1089, 1090.
[3] *Historia*, pag. 1095.
[4] *La Terre sainte*, pag. 371.
[5] *Ib.* pag. 439.
[6] *Voyage du Levant*, pag. 300.

* *Turcicæ spurcitiæ et perfidiæ suggillatio*, fol. [illegible]

« Les habitants disent la messe et tout leur service en « langage chaldéen, lequel est le maternel des habi- « tants de cette montagne; mais comme ils ont grande « communication avec leurs voisins, ce langage est « grandement corrompu, et presque tous parlent mo- « resque. » On lit dans la vie de M. de Chasteuil[1] que ce solitaire se rendit à Asron, qui est un des villages du mont Liban, où le peuple parle la langue syriaque... Plus loin[2] on trouve ces détails : « Il y a « parmi eux (les maronites) cinq ou six villages qui « ont retenu la langue syriaque et qui la parlent en- « core; mais c'est un syriaque qui est mêlé de l'idiome « arabe, et qui n'en doit plus porter le nom, à cause « de sa corruption. » Si l'on en croit Niebuhr[3], il y a dans la province de Damas quelques villages dont les habitants ne parlent que syriaque. Ce même voyageur atteste que, dans plusieurs hameaux aux environs de Mardin et de Mosul, les chrétiens parlent la langue chaldaïque[4]. Enfin il assure[5], d'après le témoignage d'un maronite du mont Liban, qu'on trouve, autour et au-dessus du mont Kisrvan (Kesroan), des ruines de grottes antiques, d'édifices, de forteresses, chargées d'inscriptions très-anciennes et entièrement inconnues. Ce voyageur, décrivant la ville de Mosul[6], assure que parmi les chrétiens nés dans cette ville on en trouve

[1] *Voyage du Levant*, pag. 60.
[2] *Ib.* pag. 68.
[3] *Description de l'Arabie*, pag. 81.
[4] *Ib.*
[5] *Ib.* pag. 86.
[6] *Voyage en Arabie*, tom. II, pag. 294.

rarement qui puissent parler la langue syriaque, dont on se sert encore aujourd'hui dans les villages. L'Anglais Edward Ives[1], qui parcourait la même contrée en 1758, fait mention d'une ville appelée *Camélisk Gawerkoe*, autrement *Carmélis*, située à quelques lieues de Mosul, et sur laquelle il donne les détails suivants : « Les habitants, ainsi que nous l'apprîmes, « parlent aujourd'hui la langue chaldaïque, aussi bien « que le turc et l'arabe. » Si l'on en croit un voyageur judicieux[2], dans la petite ville de Mara et le village de Malula, que l'on rencontre à quelque distance de Damas, sur la route de Balbek, le syriaque est encore une langue vivante, qui se transmet de père en fils sans le secours des livres. M. Browne assure que deux de ses muletiers parlaient plus volontiers ce langage que l'arabe. Cette assertion mériterait d'être vérifiée, d'autant plus que feu M. Volney[3], décrivant les mêmes lieux, se contente de dire : « La langue syriaque n'est « plus en usage, mais les bourgs de Maloula et de Sid- « naïa, près de Damas, ont un idiome si corrompu que « l'on a beaucoup de peine à l'entendre. »

Les personnes qui voudraient avoir sur la langue syriaque des détails plus étendus peuvent consulter, outre la *Bibliotheca orientalis* d'Assémani, Amira (*Præfatio in grammaticam syriacam*), Michaelis (*Abhandlung von der syrischen sprache*), Günther Wahl (*Allgemeine Geschichte der morgen-*

[1] *A voyage from England to India*, pag. 318.

[2] Browne, *Travels in Africa, Egypt and Syria*, p. 405, 406.

[3] *Voyage en Syrie*, 4e édit., tom. I, pag. 357.

ländischen sprachen, pag. 532 et suiv.), et enfin M. Hoffmann (*Grammatica syriaca*, prolegomena, pag. 1 et seqq.).

ADDITIONS.

(Page 37.)

Le sultan Bibars n'ignorait pas la position des ruines de Pétra, car il les avait déjà visitées lorsque, en l'année 652 de l'hégire, il avait été contraint de quitter l'Égypte et de se retirer à Karak. J'ai donné, d'après Makrizi, le récit de cet événement. (*Mémoires géographiques sur l'Égypte*, tom. I, pag. 187, 188.)

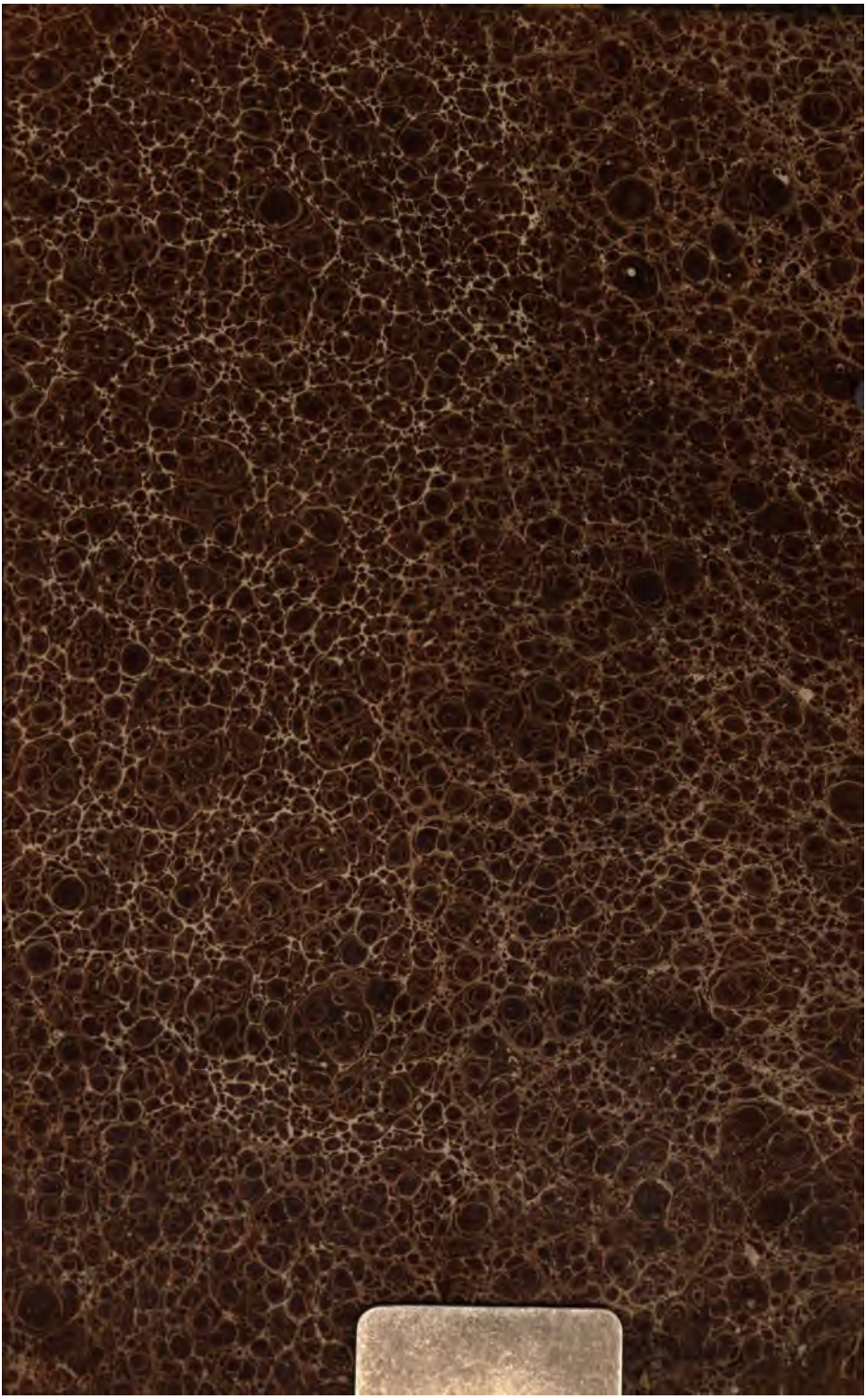
(Page 42.)

Philostorge (*Historia ecclesiastica*, pag. 489, ed. Reading) fait mention de la ville de Aeïla, Αειλα. Elle est nommée *Haïla* dans la vie de saint Hilarion (*Vitæ patrum*, pag. 78). On trouve quelques détails sur cette ville dans un ouvrage arabe qui contient l'indication des lieux que parcourent les pèlerins musulmans depuis le Caire jusqu'à la Mecque. (Man. arab. 964.)

(Page 90.)

On lit dans le manuscrit de Masoudi qui est sous mes yeux cette phrase nabatéenne :

اسعد مرباا جـــوافـــفـــا

qui est traduite en arabe par فديتك يا شاب, « O jeune « homme, je me dévoue pour vous. » Si je ne me trompe, les mots nabatéens qui sont visiblement corrompus doivent être restitués de cette manière :

لنفشك فديانا جـــوانـــقـا